

Le Samedi

VOL. X. No 45
MONTREAL, 8 AVRIL 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

BEAUTÉS FÉMININES



DRUIDESSE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

M. POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 8 AVRIL 1899

CHEVALERIE



Son cavalier.—S'il vous plaît, madame, cette jeune fille est ma fiancée et si cela ne fait pas de différence, je prendrai la correction pour moi ?

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

Le concours que nous avons ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs a été accueilli avec le succès le plus complet et nous nous bornons à le constater en rappelant à tous ceux qui désirent y participer, les conditions générales insérées dans nos précédents numéros. Les photographies des bébés, — de 3 mois à 2 ans — doivent nous parvenir sous enveloppe, avec la mention : "Concours de Bébés". Elles doivent porter au dos : les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents.

Elles seront reçues jusqu'au 1er juillet 1899 et paraîtront successivement dans chacun de nos numéros du 25 mars au 1er juillet, portant le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux ; les noms ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les personnes désirant manifester leur préférence en faveur de tel ou tel des bébés dont paraîtront les photographies, voudront bien insérer sur ce coupon le No d'ordre du bébé qu'elles choisissent, découper ce coupon et le conserver pour nous l'adresser, au plus tard le 1er juillet 1899, sous enveloppe portant la suscription : "Concours de Bébés".

Celui des bébés qui réunira le plus de coupons de vote aura la 1re prime de \$50 ; le second \$25 ; le troisième \$15 et le quatrième \$10.

Prière, afin de nous éviter un travail inutile, de suivre à la lettre ces prescriptions.

LE SAMEDI.

EFFRAYANT

M. Lédenté.—Je suis dans un affreux embarras.

M. Lénsté.—Comment cela ?

M. Lédenté.—Je n'ai rien à manger et la seule chose que je puisse engager, ce sont mes fausses dents. Mais si je les engage et que j'achète quelques victuailles je ne pourrai pas manger quand même. Je ne me suis jamais trouvé en aussi affreuse position de ma vie.

PAS LA MÊME CHOSE

Le patron (irrité).—Je croyais que les tramways étaient créés pour le profit du public !

Le fonctionnaire.—Vous étiez dans l'erreur, monsieur. Le public est pour le profit des tramways.

PLUS FORT ENCORE

Elle.—Je ne crois pas que vous m'aimiez la moitié autant que Charles. Il dit qu'il pourrait mourir pour moi.

Lui.—Cela n'est rien. Moi, je vous aime assez pour vivre avec vous.

PAS LA MÊME CHOSE

Mlle Vieuxdaim.—Pouvez-vous juger du caractère d'un homme par la manière dont il rit ?

Le philosophe.—Oh, non ! pas par la manière dont il rit mais par la chose dont il rit.

PEINE INUTILE

Le petit Henri.—Papa, n'as-tu pas dit tout à l'heure que tu pensais que la mappemonde allait bientôt changer ?

Le père.—Je le pense en effet.

Le petit Henri.—Alors, à quoi me servira d'avoir appris la géographie ?

Dans les grands tournants de la vie, il n'y a pas deux voies à choisir ; il n'y en a qu'une, et le devoir est le seul guide qui ne trompe jamais.

LAFERRIÈRE.

IL A GAGNÉ SON PARI

Un plaisant avait parié cinq piastres avec un monsieur qu'il ferait la même question à seize personnes différentes et que toutes lui feraient la même réponse. Et il gagna. La question par lui adressée fut la suivante : "Savez-vous que Labelle est en faillite ?" "Quel Labelle ?" fut l'invariable réponse.

ELLE S'ILLUSIONNAIT

Alice.—Je suppose, cher Arthur, que papa a été plutôt désappointé quand vous lui avez demandé ma main ?

Arthur.—Oh, non ! Au contraire il était tout à fait content et il m'a demandé si je ne connaissais pas quelques autres jeunes gens respectables qui penseraient à demander vos trois autres sœurs.

Apportez chaque jour une corbeille de terre au même endroit, vous ferez une montagne.—CONFUCIUS.

IL L'A DEVINÉ

Rouleau (aux courses).—Combien vous a rapporté la dernière course ?

Bouleau.—Ceci n'est pas votre affaire, mon cher !

Rouleau.—Je suis extrêmement fâché que vous ayez perdu, mon cher.

PAS POSSIBLE POUR LUI

Le client (paraissant exténué).—Docteur, l'insomnie peut-elle être guérie ?

Le médecin.—Pas aisément. Quelques-uns prétendent pourtant qu'on peut s'endormir par le fait de compter jusqu'à mille.

Le client.—Mais notre bébé ne sait pas encore compter !

La pipe, la tabatière, le cigare et la chique sont pour l'Occident ce qu'est l'opium pour les Chinois.—UN MÉDECIN.

CE QU'IL AURAIT FALLU



Monsieur.—Je pense, ma chère, que quand tu as acheté cette chemise pour moi, tu aurais dû apporter en même temps à la maison, sept barils de farine et un quartier de bœuf.

Madame.—Quelle sottise dis-tu là, Joseph ?

Monsieur.—Pas du tout. Tout cela m'aidant à la remplir, je viendrais peut-être à bout de l'ajuster : un cou de 14½ dans un col de 18 ?

CHAPEAU DE SAISON



Vu les croisades entreprises un peu partout contre le massacre des petits oiseaux, le SAMEDI croit devoir suggérer à ses lectrices un modèle de coiffure très gracieux et pas banal du tout. A étrener pour le premier avril.

ECHOS DU PREMIER AVRIL

IL L'AVAIT BIEN MÉRITÉ



I

Mamma Bambou.—Li a quelque chose dans ton visage, mon enfant. Va egadé dans li moi !

Le jeune Bambou.—Qu'est-ce que j'ai donc, mamma ?

Mamma Bambou (joyeuse).—Ton nez, mon enfant. Poisson d'Avil ! Ah, ah, ah ! Poisson d'Avil !



II

Le jeune Bambou.—Oh, mamma, li y a une souïs !

Mamma Bambou (sautant de peur).—Ou ?

Le jeune Bambou (très satisfait).—Oh, quelque pat dans li con, li pense bien. Poisson d'Avil !... Poisson d'Avil !... ah... ah... ah...



III

Mamma Bambou (pas contente du tout).—Attends, li vais t'en fai voi une souïs, à toi, effontée petite canaille.

Ce n'était qu'un tramp, un modeste tramp, mais un tramp d'é-lite, et quand, répondant à son discret toc-toc, une jeune damo vint lui ouvrir la porte, il dit modestement :

—Pourrais-je vous demander, madame, une tasse d'eau chaude pour mon déjeuner ?

—Vous pouvez, commença-t-elle froidement.

Mais il l'interrompt :

—Vous serait-il possible de répandre quelques gouttes de café dedans ?

—Mais...

—Et une cueillerée de crèmes ?

—Jamais de la vie.

—Un moment, s'il vous plaît, lui dit-il doucement. Je ne vous demande pas de sucre, car si vous avez seulement la bonté de jeter un de vos regards dans la tasse cola se changerait en nectar et le nectar, madame, c'est le breuvage des dieux.

Il a ou ce qu'il demandait et la moitié d'un pain en plus.

IL A SAUTÉ LE PAS

Mlle Laconnais.—Ah ! Georges, vous ne pouvez vous imaginer quel trouble éprouve une jeune fille en recevant les attentions d'un monsieur.

M. Croistout.—Du trouble, Carolino ?

Mlle Laconnais.—Mais, ses frères qui sont toujours à se moquer d'elle et de ses relations et à lui dire : "Quand est-ce que cela va arriver ?" comme si le mariage était une partie de boxe ; mais là n'est pas le pire. C'est surtout la curiosité des parents ; ils veulent tout savoir. Papa, par exemple, est sans cesse à me poser des questions comme celles-ci : "Caroline, quelles sont les intentions de M. Croistout ? Pourquoi vient-il aussi souvent et prolonge-t-il autant ses visites ?" Et il me regarde avec tant d'insistance quand il me pose ces questions que j'en deviens toute tremblante.

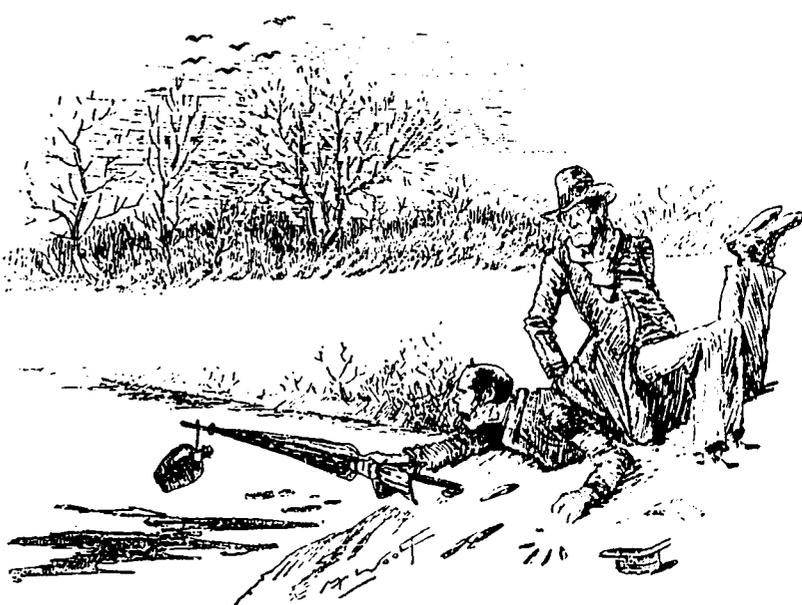
M. Croistout.—Et quelle réponse faites-vous à ces questions, ma chère Carolino ?

Mlle Laconnais.—Je ne puis faire aucune réponse, car, voyez-vous, vous ne m'avez encore rien dit de vos intentions et... et... naturellement... je... je...

Alors M. Croistout murmura quelque chose à l'oreille de Caroline, ce qui fit que, quand son père la questionna, elle put lui donner enfin une réponse satisfaisante.

"La Paix perpétuelle" : bonne inscription pour la porte d'un cimetière. LEIBNIZ.

NOUVEAU MOYEN DE SAUVETAGE



Rouleau.—Es-tu sûr que c'est Taupin qui est tombé à l'eau ?

Bouleau.—Oai, que je te dit ! Je l'ai vu, j'en suis positif ; mais y a pas de danger pour lui avec ça, je suis bien sûr de le faire remonter à la surface.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXXX

LE SOURIRE DE MADELEINE

Ciel blanc, sol blanc, rocs blancs, désolations blanches : Il neige ; les flocons effacent le chemin. Des âmes d'oiseaux morts doivent monter des branches. Le pèlerin trébuché, un bâton dans sa main.

La bis entre en huant par les trous de ses loques ; Qu'il a froid ! Son dos saigne et ses yeux sont gelés Et le givre, qui met au bois des pendeloques, Lui fleurit les cheveux de glaçons étoilés.

"Qu'avez-vous fait, Seigneur, de la bonne lumière ? Qu'avez-vous fait — dit-il — du soleil tendre et beau ?

Si vous ne me rendez sa chaleur coutumière, Je vais mourir avant de voir votre Tombeau ! "

Mais sur la route blanche il trouve une étrangère : Oh ! que ses yeux sont bleus et qu'ils ont de douceur ! Et, la voyant transie en sa robe légère, Il lui dit : "Voulez-vous mon manteau, chère sœur ? "

La femme lui sourit ; c'est sainte Madeleine A qui le malheureux vient d'offrir ses haillons... Et soudain le soleil rayonna sur la plaine : Tous les flocons de neige étaient des papillons !

JEAN RAMEAU.

LA PRIMEVERE

A peine l'alouette eut-elle fait sonner la plus matinale des plaintes aériennes, que la primevère hâtive brillait à travers ses voiles d'or.

Moi.—C'est trop tôt, fleur jolie ! Le nord souffle encore des frimas, les montagnes n'ont pas encore secoué leur blanche écume, les bocages sont pleins d'eau.

Ferme tes petits yeux d'or et cache-toi dans le sein de ta mère ; crains la perle glacée du matin ou la dent du givre meurtrier.

ELLE.—Nos jours sont comme les jours du papillon : naissant à l'aurore, expirant à midi ; je préfère un instant dans le mois des fleurs à des mois entiers en automne.

Soit que tu cherches une offrande pour les dieux ou quelque don pour tes amis, pour ta maîtresse ; prends-moi pour faire ta couronne : ce sera la couronne sans pareille.

Moi.—Née sous l'herbe vile, dans le bosquet sauvage, sans tournure, sans éclat, qu'est-ce qui te rend si fière, ô chère petite fleur ?

As-tu les joues de l'aurore, ou le turban de la tulipe, ou la candeur du lis, ou le sein coloré de la rose ? Pourtant je t'enlace à ma couronne ; mais dois-je me fier à toi ? mes amis et mon amante te verront-ils avec faveur ?

ELLE.—Jeune ange du printemps, tes amis me salueront avec joie : l'amitié n'aime point le grand jour ; ainsi que mes fleurs, elle se plaît à l'ombre.

Si j'étais digne de tes mains, ô céleste Marie ! si pour le premier bouquet du printemps j'obtenais seulement... ta première larme !

ADAM MICKIEWICZ.

CHARMANT ENFANT

Le père.—C'est un très mauvais bulletin que tu m'as apporté aujourd'hui, Tommy.

Tommy.—Je sais, papa, mais tu m'avais dit que si je t'apportais un bon bulletin tu me donnerais cinquante cents et t'aurais voulu t'épargner de l'argent.

DINER DE PAQUES



I
Jacko, singe de la plus belle venue, était paisiblement occupé à prendre son propre dîner à la table de ses patrons absents, tandis que Carlo et Gyp déplorait amèrement le sort qui ne leur permettait pas d'en faire autant.

A CELLES QUI SONT SEULES

L'orgue bramo des airs moroses,
Les concierges sont prévenants,
Et "rosses" vous couvrent de roses,
C'est le calme après les autans ;

Les cochers de fiacres eux-mêmes
Pour qui l'homme n'est que colis
Ont remplacé les anathèmes
Par des courtois très polis ;

Les barbiers ont pour vos affaires
Un coup de brosse exubérant,
Et ce jour-là les cuisinières
Renoncent presque au sou du franc ;

Les enfants, conduits par la bonne,
Vous déçoient des fabliaux,
Et les journaux, pour qu'on s'abonne,
Vous offrent de petits cadeaux ;

Mais par ces heureuses journées
Où les fronts n'ont pas un seul pli,
On repense aux abandonnées
Qui restent seules dans l'oubli ;

A Celles qui n'ont pas de fête,
Pas d'ami pour parler tout bas,
Qui passent en baissant la tête,
Qu'on coudoie et qu'on ne voit pas ;

Aux gentils trotteurs sans famille
Qui s'arrêtent dans leurs ballons

Devant la boutique qui brille
Comme aux lampes les papillons ;

Aux orphelines douloureuses
Qui n'ont pas de jolis jouets,
Ni les chansons mystérieuses
Que nous fredonnent les rouets ;

Mais surtout on songe aux très vieilles
Dont la Camardo ne veut pas,
Et qui comptent durant leurs veilles
Les pauvres ans morts sous leurs pas ;

Qui, comme des fleurs immortelles,
Sans souvenirs et sans parfums,
N'ont que le néant autour d'elles
Et l'oubli des amis défunts...

Au seuil des nouvelles années,
Tout en fleurs le long du chemin,
A ces pauvres abandonnées,
Que les heureux tendent la main.

ENVOI

Petite veuve toute blonde,
Blonde comme l'aube d'un jour,
Tu n'es pas seule dans le monde,
Si ton cœur est floué d'amour.

JACQUES REDFELSPERGER

COIFFEUR ANGLO-SAXON

Tout change, excepté les barbiers : leur entourage, leurs manières, restent toujours les mêmes. La première impression que l'on éprouve en entrant chez un barbier reste toujours la même pour toute la durée de notre vie.

Je me fis raser ce matin comme d'habitude. Comme je m'apprétais à entrer dans la boutique, un monsieur passa devant moi. C'est ce qui arrive toujours.

Je me dépêchai, mais il ouvrit le premier la porte et me devança d'un

pas ; je marchai sur ses talons et le vis prendre la seule chaise vacante desservie par le plus habile des garçons. C'est encore ce qui arrive d'ordinaire. Je m'assis, espérant hériter de la chaise appartenant au plus capable des deux qui restaient, car celui-ci était déjà en train de peigner son homme, tandis que son camarade n'avait pas encore fini de frictionner la tête du sien.

Avec le plus grand intérêt, je suivais attentivement les chances probables que j'avais. Quand je vis que le numéro 2 gagnait du terrain sur le numéro 1, mon intérêt devint de la sollicitude. Le numéro 1 étant venu à s'interrompre un moment, par délivrer un ticket à un nouveau venu, perdit du terrain dans la course, et ma sollicitude dès lors tourna à l'anxiété.

Lorsque le numéro 1, poursuivant sa besogne, en arriva, comme son camarade, à enlever le peignoir de son client, à épouseter la poudre de riz de ses joues et que tous deux simultanément s'apprêtèrent à proférer le traditionnel : "A qui le tour, messieurs", ma respiration s'arrêta.

Mais, au moment palpitant de la lutte, le numéro 1 s'arrêta pour passer plusieurs fois le peigne dans les sourcils de son client ; je compris que la cause était perdue pour lui, je me levai indigné et quittai la boutique pour éviter de tomber aux mains du numéro 2, car ce numéro 2 avait une physionomie repoussante.

Je revins au bout d'un quart d'heure, espérant être plus heureux, mais hélas ! Toutes les chaises étaient occupées maintenant, et quatre personnes attendaient silencieusement leur tour, l'air morne et ennuyé, comme quiconque attend son tour dans la boutique d'un barbier. Je m'assis sur un vieux canapé et tâchai de tuer le temps en lisant toute espèce d'annonces suspendues à la muraille, concernant la teinture et la conservation des cheveux.

Ensuite, je lus les noms huileux étiquetés sur de vieux flacons à rhum devenus propriétés privées des clients ; puis les numéros, ainsi que les noms des particuliers, sur les plats à barbe, réservés, rangés dans des caissons. Après quoi, je me livrai à de profondes études sur les tableaux à bon marché et salis qui décoraient la salle, représentant entre autres des batailles, le portrait du nouveau président, de voluptueuses sultanes, et l'éternelle et fatigante jeune fille mettant les lunettes sur le nez de son grand père, rageant *in petto*, contre le joyeux canari et le distrayant perroquet, dont peu de boutiques de barbiers sont exemptes.

Finalement, je me mis à fouiller dans les journaux illustrés, éparpillés sur une table et à en retirer les moins endommagés datant de long'emps, et me rappelant des épisodes oubliés.

Enfin ce fut à mon tour.



II
Mais Carlo, ayant réfléchi qu'il avait tout autant de droit que Jacko au festin servi, s'était décidé à en prendre sa part ; ayant fait mine de monter sur une chaise...

Une voix s'écria : " A qui le tour ? " et je tombai naturellement entre les mains du numéro 2.

D'un voix mielleuse, jo lui annonçai que j'étais pressé, et il n'en parut pas plus ému que s'il n'eût rien entendu. Il poussa ma tête en arrière et me mit une serviette. Il fourra ses doigts dans mon faux-col et y fixa la serviette. Il explora mes cheveux de ses griffes et me suggéra l'idée qu'ils avaient besoin d'être coupés. Je répondis que je ne voulais pas. Il explora de nouveau et dit qu'ils étaient trop longs et pas à la mode. Il vaudrait mieux les couper un peu — surtout par derrière. Je lui répondis qu'il y avait à peine une semaine que je les avais fait couper. Il les regarda un moment avec attention et ensuite demanda qui les avait coupés. Je répondis vivement que c'était lui.

Je le tinais. Alors il chercha le cuir à repasser, en se regardant dans la glace ; s'arrêtant de temps en temps pour examiner son menton ou torturer un bouton sur son visage.

Ensuite il barbouilla de savon un côté de ma figure, et se préparait à en faire autant de l'autre côté, lorsqu'une bataille de chiens dans la rue attira son attention ; il courut vers la fenêtre et, en attendant l'issue, perdit deux shillings, en pariant avec les autres barbiers sur les résultats de la lutte. Chose qui me fit grand plaisir.

Il achève de me savonner, trouva moyen de m'enfoncer par deux fois le blaireau dans la bouche, continua en me frottant la barbe avec ses mains. Mais comme, durant cette opération, il avait la tête tournée, occupé qu'il était à discuter avec ses camarades sur la bataille des chiens, il me fit naturellement manger une quantité considérable de savon, chose dont il ne parut pas s'apercevoir, mais dont je m'aperçus fort bien !

Alors, il se mit de nouveau à repasser son rasoir sur une vieille bande de cuir, ce qui lui prit assez de temps, grâce à une controverse à propos d'un bal masqué dans lequel il avait figuré la nuit précédente, en pantalon rouge et en manteau d'hermine.

Pendant ce temps, le savon séchait sur ma figure et me brûlait l'épiderme. Enfin, il commença à me raser, meurtrissant mon visage de ses doigts, pour tendre la peau, faisant de temps en temps un manche de mon nez et ballottant ma tête de droite à gauche, suivant les exigences de l'opération, toussant et crachant tout le temps.

Tant qu'il se maintint sur les parties rudes de ma figure, je ne souffris pas trop. Mais quand il vint à ratisser, à racler et à tirailler mon menton, les larmes me vinrent aux yeux. Il m'introduisit alors un doigt dans la bouche pour raser plus facilement les coins de ma lèvre inférieure et ce fut ainsi que je découvris qu'une partie de ses fonctions dans la boutique consistait à nettoyer les lampes à pétrole.



IV

... Maintenant il contemple son œuvre. Carlo et Gyp, eux, déplorent, en mineur cette fois, le tort que leur a fait leur peu scrupuleux compagnon. Ja ko pourra dîner tranquille, ils en ont pour une heure à éternuer.

Résigné à tout endurer, je m'amusai à essayer de deviner où il me couperait le plus probablement. Mais il me prévint en me coupant à l'extrémité du menton, avant que j'aie pu résoudre ce problème.

Il imbibea de suite une serviette dans du rhum, et s'en servit pour me tamponner atrocement le visage. Puis il me sécha la figure en tamponnant encore avec le côté sec de la serviette.

Mais, rarement, un barbier vous essuie le visage comme on le fait ordinairement.

Il me recommanda ensuite le *Régénérateur capillaire Untel*, m'offrant de m'en vendre un flacon. Il vanta le parfum de Chose, "Les Délices de la toilette" et m'en proposa. Il me présenta une poudre dentifrice, une atrocité de son invention et lorsque je déclinai cette offre, il me concilla de participer à une affaire de coutellerie avec lui.

Il revint à ma tête, après avoir échoué dans ses diverses propositions, et m'aspergea de parfums de la tête aux pieds, pommada mes cheveux en dépit de ma défense, les frottant et les frictionnant à me les arracher, passa le peigne dans mes sourcils et me raconta les aventures d'un chien terrier qui lui appartenait.

J'entendis le sifflet de la locomotive et j'appris que j'avais manqué le train. Il enleva la serviette, me brossa, repassa son peigne dans mes sourcils et gaiement s'écria : " A qui le tour, messieurs ? "

Ce barbier, deux heures plus tard, mourut d'un coup d'apoplexie. Je laisse passer vingt-quatre heures pour prendre ma revanche. Je suivrai son corbillard.

MARK TWAIN.

PROSE VS POÉSIE

Lui. — Ainsi vous ne m'aimez pas ?

Elle. — Non, je ne puis ressentir cette flamme brûlante dans mon cœur, ce frémissement de joie extatique, cet exquis tressaillement de l'âme qui enchante...

Lui. — Oh ! voyons, il ne s'agit pas d'une batterie électrique !

AUSSI BIEN LUI QU'UN AUTRE

Alfred. — Charles, penses-tu que ta sœur voudrait m'épouser ?

Charles. — Oui, elle épouserait n'importe qui, d'après ce qu'elle a dit à maman.

Un ministre doit imiter les aastes qui, nonobstant les abois des chiens, ne laissent pas de les éclairer et de suivre leur cours.

CARDINAL DE RICHELIEU.

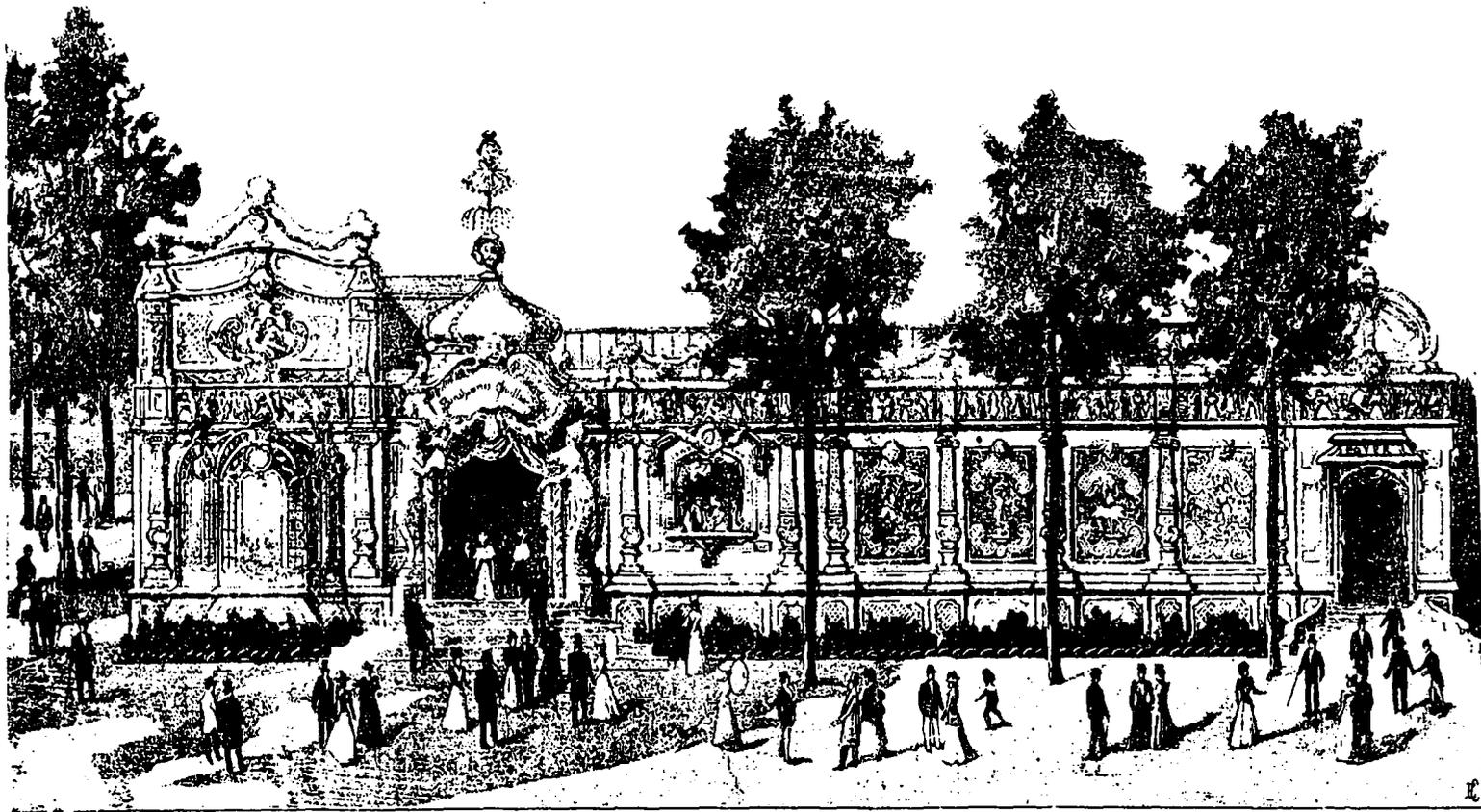


III

... Jacko, qui n'est pas communiste, prit rageusement la poivrière et arrosa de cayenne ses deux malheureux amis...

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



FAÇADE PRINCIPALE DU THÉÂTRE SUR LE COURS LA REINE.



Alphand, un habile ingénieur doublé d'un homme d'esprit disait, en parlant de l'Exposition : " Il faut qu'une Exposition universelle soit souriante, il faut quelle plaise aux femmes."

Joie et sourire, on rencontrera certainement cela dans les palais pompeux ou l'industrie du monde entier s'apprête à étaler ses miracles et, parmi toutes les merveilles que le génie humain enfante chaque jour, quelque chose de neuf, de pas vu, et qui ne sera pas un des moindres charmes de l'Exposition ce sera évidemment, en première ligne, les " Bonshommes Guillaume".

Qu'est-ce que les " Bonshommes Guillaume" ?

Nous allons, lecteur, vous le dire en quelques mots et essayer de vous faire admirer, avant la lettre, la charmante attraction que constituera le Théâtre humoristique où ils seront mis en œuvre.

Beaucoup ont entendu parler de ce fin et spirituel dessinateur qu'est Albert Guillaume et des qualités toutes particulières d'ironie qu'il possède, sans jamais tomber dans le brutal grossissement constituant la charge.

C'est le portraitiste le plus admirablement documenté du monde moderne surtout du coin où évolue la nombreuse famille des snobs ou il affectionne de rechercher ses modèles. De là à la pensée d'animer les bonshommes que son crayon évoque, il n'y avait qu'un pas et, le franchissant, Albert Guillaume a créé ses fantoches auxquels il fait débiter les spirituelles légendes dont n'ignère il soulignait les faits et gestes de ses héros.

De là un théâtre, des acteurs et des actrices.

Une scène réduite, des personnages minuscules, des marionnettes en un mot, mais quelles superbes marionnettes !

Un érudit qui fut membre de l'Institut, M. Ch Magnin, disait dans son *Histoire des Marionnettes* : " Qu'importe l'exiguïté du cadre si, dans ce chassis de six pieds carrés il se dépense, bon an mal an, autant et peut-être plus d'esprit, de malice et de franc comique que derrière la rampe de beaucoup de théâtres, à enceinte et prétentions gigantesques.

Ceci constituerait, si les Bonshommes Guillaume avaient besoin d'épigraphe, la meilleure qui puisse être choisie.

Il y a marionnettes et marionnettes ; fantoches, pupazzis, guignols. Les fantoches sont mus par des fils, cinq généralement, que l'on tient en main, un sur chaque doigt, et que l'on ment d'un niveau supérieur. Chacun au Canada connaît ce genre de marionnettes dont les plus remarquables ont été faites et maniées par Thomas Holden et dont celles de Till ont donné, à Montréal, quelques séances remarquablement goûtées des grands et des petits enfants.

Les pupazzis et guignols sont encore mieux connus.

Trois doigts suffisent à leur communiquer la vie. L'index se loge dans la tête creuse de la poupée, le pouce et le médium occupent les bras et c'est la différence de longueur des doigts, ainsi que l'angle formé par l'indicateur se réunissant en arrière, qui donne aux guignols cette allure cocasse d'une drôlerie irrésistible.

C'est d'une heureuse combinaison des deux principes que procèdent les Bonshommes Guillaume.

Je vais, si vous le voulez, pour ceux qui n'iront pas à l'Exposition de Paris, en 1900 ou pour ceux mêmes qui, tout en traversant les mers, ne pourront franchir les coulisses mystérieuses du théâtre Guillaume, donner

ici quelques explications sur le fonctionnement des fantoches du dessinateur-impressario.

C'est sur le Cours la-Reine, à l'endroit où, sous le nom de rue de Paris, on va réunir cet " extrait de parisine " dont parlait Nestor Roqueplan, que va s'ériger le théâtre, à façade Louis XV bien modernisé.

Des agaçantes cariatides et des masques variés s'éclaireront, la nuit, de transparences lumineuses, car ils seront modelés en pâte de verre.

Tout le long de la façade court une frise, avant-goût du spectacle promis, peinte par Albert Guillaume.

Une salle coquette contenant cent soixante-huit fauteuils et une scène de 3 mètres d'ouverture, voilà le cadre où s'agiteront des personnages d'environ $\frac{1}{2}$ de nature de hauteur.

Quatre décors : Dans le premier, un salon opulent, un orchestre de tziganes et des valseurs en pleine action. Une partie de concert en intermède et nous voyons s'avancer à la rampe une cantatrice qui va exécuter, avec les roulades obligées, un grand morceau d'opéra.

Et les yeux des fantoches tournent, la bouche s'ouvre, la poitrine se soulève, accompagnant la voix et les gestes. Et le salon est nature avec ses meubles, ses guirlandes électriques, les dames costumées avec luxe, vêtues de soie et de satin, constellées de diamants ; les cavaliers habillés d'habits noirs ou de couleurs, signés de tailleurs en renom.

Mais le rideau s'abaisse pour se relever presque aussitôt sur un décor de campagne, avec un horizon se perdant dans les vapeurs de l'aube.

On entend les chants du coq, puis le soleil se lève, sur la colline et les clairons sonnent, car un régiment passe au loin, puis débouche en scène avec sa musique, son état-major et ses petits troupiers.

Encore un changement de décors.

Nous voici à Paris, devant l'Opéra, le soir d'une représentation de gala.

CONCOURS DE BÉBÉS



No 15.



No 11.

CONCOURS [DE BÉBÉS



No 12.



No 21.



No 13.

La foule existe, les groupes se forment ; voici les sergents de ville qui accourent : Circulez ! circulez !... car le Président va venir et une nuée de sergents de ville s'aligne tandis qu'apparaît le landau présidentiel et les voitures de la suite.

Quatrième tableau, la fête des Quatre Z'Arts qui sera l'apothéose du spectacle, le dernier terme de la saison, une orgie de luxe, de couleurs et de lumières. Mais ceci c'est ce que chacun peut voir de la salle, allons un peu voir les coulisses.

C'est le plateau tournant employé par M. Samuel des Variétés, qui est employé pour les changements. Un quart de tour et le décor est métamorphosé.

A présent, les pupazzis qui sont de simples merveilles.

Toutes les têtes ont été sculptées sur les dessins de Guillaume ; les per-ruques fournies par des perruquiers de théâtre ; les mains sont gantées de gants véritables ; les robes sont des merveilles de coupe.

Les personnages de premier plan sont articulés avec un soin tout particulier. Par une série de tiges verticales, s'actionnant au moyen de leviers, sont assurés tous les mouvements verticaux ; ceux horizontaux s'accomplissent par des fils de rappel rattachés aux tiges, tiges qui se dissimulent dans un seul tube creux passant par une des jambes des personnages.

Les fils de rappel courent le long des bras, provoquant les gestes par des leviers différentiels cachés dans les épaules ; circulent dans la tête, animant les yeux et la bouche.

La poitrine des dames décolletées se soulève et se baisse au rythme de la respiration, à l'aide d'un simple soufflet en caoutchouc.

Fils et tiges sont actionnés par une série de touches métalliques, placées en bas de la tige creuse et qui coulisent dans des rainures.

Les personnages de second plan sont plus simples de mécanisme et ceux du dernier plan sont de simples silhouettes peintes et mécanisées mais si ingénieusement qu'on aura, aux Bonshommes Guillaume, une mise en scène comme jamais

théâtre d'Opéra ou de féerie n'en aura montré.

Et tout cela se passera, — les quatre actes, intermèdes, entr'actes et ouvertures d'orchestre — en une demi-heure, trois-quarts d'heure au plus.

Je pense que vous me pardonnerez de m'être autant appesanti sur cette délicieuse futilité, si ingénieuse, si exquisément parisienne, caractéristique de notre fin de siècle raffiné et chercheur.

LOUIS PERRON.

LA VÉRITÉ

Télévide. — Qu'à doré ton petit frère, Tommy, à toujours pleurer ainsi ?

Tommy (indigné). — Il ne pleure déjà pas tant, monsieur, et puis d'un autre côté, si vous n'aviez pas de dents, pas de cheveux et que vos jambes fussent trop faibles pour que vous puissiez vous tenir debout, vous auriez vous-même envie de pleurer, je crois.

UNE VAGUE DE PROSPÉRITÉ

— Beaucoup d'affaires, ce matin, dit le pharmacien à son nouvel assistant en entrant dans son établissement qui était aussi le bureau de poste.

— Oni, monsieur, répondit le jeune homme, j'ai eu une matinée bien remplie. Il y a six femmes qui ont voulu voir le Directory et j'ai changé une piastre et vendu des timbres-postes à huit personnes.



No 14.



No 20.



No 17.



No 18.



No 19.

POISSON D'AVRIL!



SON COCHON DE PAQUES.

ECHO DE MONTE-CARLO

Monte-Carlo, la délicieuse station méditerranéenne a reçu, de quelques "amis", le joli et suggestif surnom de "Roulette-sur-Mer".

Ceci sans commentaires aucuns, n'est-ce pas ?

Hors, il y a quelques semaines, le jeune vicomte de Trois-Etoiles, tout à fait décavé, quittait précipitamment les salons de jeu de... Roulette-sur-Mer et se précipitait dans une voiture qui stationnait sur la place.

Arrivé à son hôtel, après avoir fébrilement jeté à l'automédon le prix de sa course, il grimpa l'escalier quatre à quatre et, arrivé à sa chambre s'y enferma !

Un coup de feu... pan !... un écroulement, celui d'un corps sur le plancher et le petit vicomte avait vécu.

Des domestiques accoururent, on défonça la porte et l'on trouva, étendu sur le tapis, très pâle, le petit vicomte de Trois-Etoiles, tenant, dans sa main droite crispée, la croisée d'ivoire d'un élégant revolver encore fumant. En même temps que les domestiques, précédant même le gérant de l'hôtel accouru en hâte, un homme d'âge mûr, élégamment vêtu, est apparu.

C'est un inspecteur des jeux.

Il a vu sortir M. de Trois-Etoiles (flaré, sans chapeau et s'est douté de ce qui se passait dans le cerveau du décavé.

Il ne faut pas, pour l'honneur de la Société de Monaco et sa bonne réputation dans le monde entier, que l'on puisse attribuer à des pertes de jeu, la mort tragique de l'infortuné jeune homme.

Il le suit donc, se précipite, lui aussi, dans un coupé de la Société et arrive, presque en même temps que le vicomte, à l'hôtel de Monte-Carlo, où était descendu l'infortuné jeune homme.

On sait le reste. Il s'est, comme tout le monde, précipité dans la chambre du suicidé et, profitant d'un moment où il n'était pas observé, a discrètement glissé un billet de mille, qu'il tenait tout prêt, dans la poche de gilet du mort.

Le soir même, monsieur l'inspecteur vient de reprendre son service dans le grand salon des jeux quand, soudain, la stupeur l'immobilisa sur place, et vous avouerez qu'il y a bien de quoi.

Devant lui, souriant, en grand costume de soirée, le gardenia à la boutonnière, l'ombre du petit vicomte vient d'apparaître !

Le malheureux inspecteur n'a plus un cheveu de sec, mais l'ombre s'assied à la table de la roulette et, tirant un beau billet neuf de son portefeuille, lui dit d'une voix aimable et avec le plus gracieux sourire :

— La monnaie de mille francs, s'il vous plaît ; en louis !

N'imitez pas l'inspecteur et ne frémissez pas trop, chers lecteurs et chères lectrices, le petit Trois-Etoiles est un roublard qui connaît à fond "dans les coins" même, les usages du lieu.

Il sait que rien n'est plus désagréable à la société Blanc et Cie que toute allusion aux décavés et surtout aux suicides

qui, bien souvent, viennent ponctuer les pertes des visiteurs.

Son coup de revolver de l'après-midi lui avait paru le moyen le plus simple de faire tomber dans sa poche les cinquante louis dont il avait besoin pour le soir.

C'est égal, l'inspecteur a eu une fière émotion, puis ensuite il a été horriblement vexé.

Il croyait connaître tous les tours, cet homme !

PARISIEN.

AYEZ DONC DES AMIES

Une jeune dame, nouvellement mariée, voulant faire savoir à son intime amie comment son mari écrivait, lui dit :

— Amélie, je voudrais que vous vissiez ses lettres d'amour !

Amélie.—Oh, je sais ; j'en ai toute une botte dans mon armoire.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 8 AVRIL 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

VI. — LES PREUVES DU CRIME

(Suite)



Elle était venue s'abattre de tout son poids sur la dalle.

A certains indices, elle venait de se rendre compte qu'on se rapprochait... que bientôt on allait toucher au moment décisif...

Elle fit quelques pas encore, suivie de très près par le père d'Yvonne et par le marquis, qui s'avançaient toujours sans méfiance.

Et de nouveau élevant sa lanterne, elle éclaira le fond du souterrain.

Et, brusquement, elle pâlit !

La dalle, c'est-à-dire l'abîme, maintenant s'apercevait !

Une vingtaine de pas encore et le comte et le marquis, qui s'avançaient toujours résolument, allaient s'y engouffrer !

Alors l'horrible femme eut un long frisson... une étrange peur à laquelle elle ne comprenait rien...

C'était comme si ce gouffre qu'elle avait ouvert l'attendait, la guettait, allait la prendre !... elle au lieu d'eux !... elle au lieu de ceux qu'elle voulait perdre !...

Elle sentit ses jambes trembler, un nuage lui passer devant les yeux.

— Suis-je folle ! murmura-t-elle, en se raidissant, toute pâle. Allons donc !...

Et la dalle était là !... là, à trois ou quatre mètres au plus !

La vieille Micheline sourit, épiait du coin de l'œil le comte et le marquis qui marchaient toujours, tout près d'elle, du même pas confiant, du même pas tranquille...

Encore quelques secondes, et elle allait bien rire !

Mais cette atroce pensée, l'horrible mégère du vieux château de Morgoff, l'horrible complice de l'infâme Korrigan, la lâche tourmenteuse de la pauvre Yvonne et de la pauvre petite Suzanne, n'eut pas le temps de l'achever...

Elle venait de sentir la dalle si près d'elle que, soudain, prise de vertige, elle avait chancelé.

Elle aurait voulu se raccrocher au mur, mais, sur l'étroite bande de terre où elle marchait, son pied avait glissé, et se débattant encore, mais en vain, pour essayer de se retenir, elle était venue s'abattre de tout son poids sur la dalle qui, brusquement, s'était ouverte, puis, brusquement, s'était refermée !

Et alors, dans l'obscurité qui remplissait le souterrain, — car dans la chute de la vieille mégère, la lanterne qu'elle portait s'était éteinte, — il se passa pendant quelques secondes quelque chose de terrible.

Des profondeurs de l'abîme un cri de désespoir était monté, un cri si déchirant qu'il avait dû certainement s'entendre au dehors. Mais il ne s'était pas encore éteint que deux autres cris rotentissaient dans le souterrain... deux cris terribles et pleins d'effroi :

— De Prades !... Ah !

— Comte !

C'était M. de Belleruche qui, à son tour, venait d'arriver vers l'abîme... C'était M. de Belleruche dont le pied, à son tour, avait effleuré la dalle !

Et le comte était perdu... le gouffre s'ouvrait déjà sous ses pas, quand de Prades, devinant ce qui se passait... le piège odieux qui leur avait été tendu, plus prompt que l'éclair, s'était jeté sur lui et l'avait brusquement rejeté en arrière...

Une seconde de plus et le père d'Yvonne allait rejoindre la vieille Micheline !... Une seconde de plus, et de Prades disparaissait avec eux au fond de la mer !

Mais Dieu n'avait pas voulu ce crime-là !

La sueur au front, muets et glacés de terreur, les deux hommes restèrent pendant un moment immobiles dans l'ombre...

Leurs mains s'étaient cherchées et, sans prononcer un mot, ils s'étreignaient fortement, comme on s'étreint après un immense danger couru.

Car ils comprenaient tout maintenant... toute l'odieuse machination de l'infamie Micheline... et en face de l'horrible mort à laquelle ils n'avaient échappé que par miracle, ces deux hommes, pourtant si braves, ne pouvaient s'empêcher de frissonner jusqu'aux moelles.

— Ah ! la misérable !... Ah ! l'infâme !... Quel piège ! dit M. de Belleruche quand enfin il put parler.

— Elle est punie !... Nous sommes vengés ! répondit de Prades, la voix encore toute tremblante.

Mais il s'agissait de sortir de cet enfer... d'en sortir au plus tôt... et, dans le trouble qui les avait saisis, une nouvelle angoisse les prenait.

Où étaient-ils au juste ?

L'abîme qu'ils avaient senti s'ouvrir sous leurs pieds n'était-il pas là, tout près d'eux ?

Est-ce qu'au premier pas qu'ils allaient faire, il n'allait pas les dévorer !

Car dans leur tête tout tournait...

L'horrible scène avait été si rapide qu'ils ne se rappelaient plus de rien...

Par quel côté étaient-ils venus ?

Ils ne s'en souvenaient plus non plus !

Et se tromper, c'était, cette fois, aller vivement à la mort !

— Comte, dit vivement de Prades, la voix grave, je crois que notre chemin est de ce côté, mais il me serait impossible d'en répondre... Ne bougez pas... Laissez-moi passer le premier...

— Le premier ?

— Oui, le premier ! Car s'il doit arriver malheur à l'un de nous, il vaut mieux que ce soit à moi qu'à vous...

— Marquis !

— Car moi, reprit vivement de Prades, je ne ferai faute à personne... Car moi, qui ne traîne qu'une existence misérable et inutile, je puis mourir sans que ma mort soit une perte pour personne...

— Marquis !

— Mais vous, comte, il n'en est pas de même, continua celui-ci la voix presque solennelle. Mais vous, comte, votre mort serait un grand malheur pour ceux qui souffrent... pour tous ceux que votre générosité soulage... Mais vous, comte, vous avez Yvonne à aimer et à venger... vous avez Maurice qui a le droit de compter sur vous... vous avez aussi Clotilde à consoler de sa vie brisée et la petite Suzanne à chérir...

Mais, d'un mouvement spontané, M. de Belleruche venait de le prendre dans ses bras.

Puis le serrant avec force contre sa poitrine :

— Vous êtes fou, mon ami, vous êtes fou de me parler ainsi ! s'écria-t-il, si profondément ému que deux grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Est-ce que votre vie n'est pas aussi précieuse que la mienne ?

— Est-ce que Clotilde, dont vous venez de me parler, ne vous a pas rendu toute sa confiance et tout son amour ?

— Est-ce qu'en vous pardonnant et en consentant à oublier le passé, elle n'a pas de nouveau lié son existence à la vôtre ?

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

— Est-ce que, désormais, vous ne lui êtes pas aussi nécessaire que je le suis à Yvonne ?

— Est-ce que la petite Suzanne, quand nous l'aurons retrouvée, n'aura pas besoin d'un père qui soit son guide, son protecteur et son soutien ?

— Et vous dites que votre vie est inutile et que vous pouvez mourir !

— Non ! non ! de Prades, je vous le défends, pas un pas sans moi ! pas un pas dans cette ombre où, au moindre mouvement, c'est peut-être la mort !

Et comme le marquis cherchait à se dégager :

— Restez, je le veux !... je vous l'ordonne ! ajouta le comte avec plus de force encore. Réfléchissons... tâchons plutôt de nous soulever...

Puis, lentement et réfléchissant tout haut :

— Cette misérable femme... cette gueuse marchait devant nous quand cet abîme l'a si brusquement engloutie, reprit-il. Et je venais à mon tour de sentir le sol manquer sous mes pieds quand vous m'avez sauvé la vie, de Prades !... Vous m'avez rejeté en arrière... L'abîme est donc là... là, sur notre droite... Appuyons donc à gauche... Oui, je crois que ce doit être là le bon chemin... suivez-moi.

Et écartant doucement de Prades, déjà c'était lui qui venait de passer le premier... déjà c'était lui qui venait de se remettre en route avec mille précautions et en n'avancant un pied qu'après s'être assuré de la solidité du sol, lorsqu'il entendit le marquis jeter un cri de triomphe.

— Arrêtez, comte, arrêtez ! venait de crier de Prades. Nous étions si étourdis, si saisis par cette épouvantable chose que nous ne pensions plus à rien...

— Sauvés !

— Voyez !

Un craquement sec se fit entendre et une étincelle jaillit.

— De la lumière !

— Des allumettes que j'avais dans ma poche et auxquelles je ne pensais plus !... Mais attendez !

L'allumette venait de s'éteindre et le marquis en allumait une autre.

— La lanterne est peut-être encore par là ? reprit-il. Je vais la chercher...

— Prenez garde !

— Oh ! soyez tranquille !

— Vous pourriez glisser aussi !

— Oh ! je me méfie !... Oui, la voilà !... Peut-être pourrons-nous la rallumer encore ?

— Vous me faites trembler ! dit M. de Belleruche qui ne voyait plus le marquis, car, de nouveau, l'obscurité venait de se faire.

Mais, aussitôt, une troisième allumette flamba, et, cette fois, de Prades eut un cri de triomphe.

La lanterne, en effet, venait de se rallumer, et si sa flamme était beaucoup moins haute, beaucoup moins claire, elle était toutefois suffisante pour qu'ils eussent assez de clarté pour sortir du souterrain.

— Oh ! maintenant, nous pouvons marcher hardiment ! dit-il. Venez, comte !...

Mais, comme ils allaient s'éloigner de ce lieu tragique, ce fut plus fort qu'eux, ils s'arrêtèrent, cherchant des yeux l'abîme.

— Oh ! voyez donc ! fit au bout d'un moment le père d'Yvonne. On dirait que cette dalle a été fraîchement descellée...

— En effet.

— Oui, parbleu, cela se voit !... Cette dalle était condamnée... et c'est pour nous que cette vieille gueuse avait dû la rouvrir...

— Vous croyez ?

— C'est clair !... Elle devait attendre notre visite, et dans le cas où elle jugerait qu'elle pouvait avoir quelque chose à craindre de nous, elle avait préparé ce piège-là...

— C'est cette vieille mendiante qui nous espionnait chez Pornic qui l'aura sans doute prévenue...

— Probablement. Et ce qui a failli nous perdre, c'est l'allusion que j'ai faite aux crimes de Korrigan... à ces sinistres histoires de naufrages.

— Et, tenez, ajouta vivement le comte en montrant le long du mur l'étroit chemin que la vieille Micheline avait suivi, voilà ce qui l'a perdue, elle !... voilà ce qui a été la cause qu'elle a été la première victime de son infamie !... C'est ce terrain mouvant et glissant qui s'est dérobé sous ses pas... Voyez plutôt cette longue traînée de terre qui va jusque-là... jusqu'au milieu de la dalle...

Et M. de Belleruche faisait voir la longue et large traînée de terre humide que la vieille mégère avait, en effet, emportée dans sa chute.

— Mais j'ai hâte de respirer un peu d'air pur !... hâte de revoir enfin le jour ! ajouta-t-il vivement et en faisant signe à de Prades de le suivre.

C'était celui-ci qui portait la lanterne et qui éclairait le chemin.

Les courants d'air qui soufflent à travers le souterrain faisaient parfois vaciller la flamme qui menaçait de s'éteindre.

— Nous n'aurons jamais de la lumière jusqu'au bout, dit M. de Belleruche, et je crois que nous ferons bien de nous presser... de nous presser le plus possible, car je viens de faire une réflexion...

— Quelle réflexion ?

— Une réflexion que vous avez déjà dû faire, sans doute...

— Laquelle ?

— Je viens de songer à cette canaille de Korrigan...

— J'y avais pensé aussi...

— Le cri de sa femme, quand elle s'est sentie rouler au fond de cet abîme, a été si déchirant, que je suis sûr que le père Pornic lui-même a dû l'entendre.

— Oh ! on a dû l'entendre bien plus loin encore !

— A plus forte raison a-t-il pu frapper l'oreille de Korrigan. Or, si ce gremlin a pu soupçonner ce qui venait de se passer... si malheureusement il a pu comprendre que le guet-apens qu'ils nous avaient dressé s'était retourné contre eux, qui sait si quelque nouvelle embûche ne va pas surgir sur nos pas ?

— Nous avons nos armes...

— Des armes ne suffisent pas toujours... elles ne nous auraient servi à rien tout à l'heure... Méfions-nous !... Hâtons-nous !... Eclaircissez le chemin aussi loin que possible !...

De Prades venait d'élever la lanterne et éclairait aussi loin qu'il le pouvait la profondeur du souterrain.

Mais la flamme de plus en plus baissait, la mèche charbonnait déjà, et pour se guider, M. de Belleruche et son compagnon n'avaient plus qu'une clarté si faible que, forcément, ils devaient ralentir leur marche.

Et ce fut alors que, saisissant le bras du marquis, M. de Belleruche tout à coup tressaillit.

— Quoi donc ? fit vivement de Prades.

— N'avez-vous rien entendu ?

— Eien.

— Nous ne sommes plus seuls !

— En êtes-vous sûr ?

— Écoutez !

En effet, dans l'ombre épaisse qui faisait la nuit en face d'eux, un bruit léger venait de se faire entendre... le bruit furtif de quelqu'un qui rôde...

— Oui, vous avez raison, dit à voix très basse de Prades. Il y a là-bas quelqu'un qui nous guette...

— Korrigan !

— Oui, Korrigan !... Korrigan qui, d'un moment à l'autre, peut bondir sur nous et nous frapper avant que nous n'ayons le temps de nous défendre...

— Et la lanterne qui s'éteint !...

— Plus de lumière !

Ils venaient de s'arrêter et d'écouter encore.

Ils n'entendaient plus le moindre bruit, et, cependant, ils en étaient sûrs, ils n'étaient plus seuls dans le souterrain.

A tout hasard, ils venaient de s'armer de leurs revolvers, puis, glissant dans les ténèbres ainsi que des fantômes, de reprendre lentement leur marche.

La vase dans laquelle à présent ils piétinaient étouffait le bruit de leurs pas, et, retenant leur souffle pour mieux entendre, leur regard fixe fouillait avec une anxiété et une méfiance qui croissaient à chaque seconde la profonde et dangereuse obscurité dans laquelle ils continuaient d'avancer.

Et, soudain, le comte tressaillit encore.

Il lui semblait que dans l'ombre il venait d'entrevoir une ombre... une ombre ramper... s'approcher d'eux... tandis qu'il entendait comme un souffle court... la rauque respiration d'une haleine...

Et, visant cette ombre, il fit feu...

Le bruit de la détonation s'entendait encore que le doute ne fut plus possible.

L'ombre entrevue s'était éclipmée, évanouie... mais, dans le fond du souterrain c'était l'écho d'une fuite rapide.

— Que vous avais-je dit ! s'écria M. de Belleruche en se retournant vers le marquis. Le coquin était là qui n'attendait que le moment pour nous assassiner... Marchons !... marchons plus vite si nous ne voulons pas lui laisser le temps de revenir... le temps de reprendre peut-être du courage !...

Et il parlait encore, lorsqu'il eut un cri de joie.

— Le jour !... Voici le jour !

Et pas très loin, en effet, une faible clarté venait de paraître.

C'était la lumière de la cour qui entrait par la porte du souterrain qu'ils avaient laissée ouverte derrière eux.

Encore une minute et ils allaient enfin se sentir renaître !... et ils allaient enfin sortir de ce lieu maudit !

Mais cette minute ne leur appartenait plus !... Mais le comte n'avait pas achevé que son cri de joie se changeait en un cri de rage, en un cri d'horreur !... Mais, soudain, de Prades avait senti ses chevaux se dresser sur sa tête, tandis que tout son sang se glaçait dans ses veines !

Car le danger terrible auquel ils n'avaient point songé... le dan-

ger contre lequel ni leur courage ni leur bravoure ne pouvaient rien... c'était cette porte qu'on n'avait qu'à repousser sur eux pour les murer tout vivants !!!

Et avec un bruit horrible... avec un bruit formidable qui avait trouvé un long et sinistre écho dans les profondeurs du souterrain, cette porte venait brusquement de se refermer, poussée par le vieux bandit !

Et maintenant qu'ils venaient d'y arriver, ils avaient beau la marteler de leurs poings furieux... ils avaient beau se ruer désespérément sur elle, rien n'aurait pu l'ébranler...

Et tandis que, frémissants et tout pâles, ils s'ensanglaient inutilement les mains en cherchant encore à l'ouvrir, du dehors Korrigan les souffletait d'un grand rire ironique et triomphant... d'un grand rire qui ressemblait parfois à un grincement de dents.

—Ha ! ha ! ha !... Comment trouvez-vous que je vous trouve ! criait au milieu de son rire ce démon infâme. Oui, oui, frappez, cognez, hurlez, vous êtes pris !...

—Oh ! vous pouvez vous fâcher, vous pouvez menacer, ce que vous me faites rire !...

—Ah ! vrai, la blague est bonne !... Qu'en dites-vous, monsieur le comte ?... Qu'en pensez-vous, monsieur le marquis ?...

—Ha ! ha ! ha ! ce que je voudrais voir, c'est la figure que vous devez faire !

—Oh ! oui, cognez, jurez !... La porte est solide... c'est du fer !... Et vous êtes pris, vous dis-je !... Et vous ne sortirez plus de là !... Et ma pauvre Micheline rirait bien aussi si elle savait le bon tour que je viens de vous jouer... si elle savait comme elle sera bien vengée !

Puis, s'étant interrompu pour rire encore, d'un rire de plus en plus triomphant, le monstre reprit :

—Je voulais d'abord vous attendre dans le souterrain pour vous planter mon couteau dans la gorge, vous savez, M. le comte, le beau couteau qui me sert dans les naufrages !...

—Mais vous avez bien fait de m'apercevoir, car je n'avais pas eu encore cette idée-là... l'idée de vous boucher là-dedans et de vous y prendre comme dans une souricière...

—Oh ! fameuse, cette idée, mirabolante !...

—Grâce à elle, je ne m'ennuierai pas pendant quelques jours !... Grâce à elle, je vais pouvoir me repaître de votre désespoir... de votre agonie !...

—Car vous pensez bien que, puisque je vous tiens, je ne vous lâcherai plus !

—Ah ! nous allons rire !... Attendez !... Je crois que si vous en réchappez, vous serez plus malins que le diable...

—Oui, oui, allez-y !... Cognez ferme !... Cognez toujours !... Hardi !... Hardi donc !... Ah ! non, je n'en puis plus !... la farce est trop drôle !

Et l'infâme remplissait maintenant la cour de son rire sinistre, de son rire plein de triomphe et plein de haine.

—Je vous prévient, reprit-il, toujours avec son atroce ironie, qu'il vous faudra un peu de patience, car ce sera peut-être un peu long.

—On ne meurt pas de faim comme cela tout de suite et il faut du temps.

—Oh ! c'est pour sûr une vilaine mort et je ne voudrais pas être à votre place.

—Mourir à petit feu... agoniser lentement... sentir à chaque minute son sang se tarir et ses os se dessécher quand pour être libre et vivre encore il ne faudrait que si peu de chose... il ne faudrait seulement que ce bon vieux Korrigan veuille bien ouvrir cette porte, c'est dur !...

—Mais, je vous le répète, il ne faut pas compter sur Korrigan, car vous en savez trop long... beaucoup trop long... Et Korrigan tient à sa tête, M. le comte !

—Korrigan ne voudra rien savoir... Korrigan restera sourd aux menaces comme aux prières... Mais pourtant je puis vous donner un conseil... M'entendez-vous ?... M'écoutez-vous ?

Et il frappait du poing contre la porte du souterrain.

—Ce bon conseil, le voici, mes chers messieurs, dit-il avec son même ricanement satanique, c'est que vous ne feriez peut-être pas mal d'abréger l'horrible supplice qui vous attend...

—Et pour cela vous n'avez qu'une chose à faire, une chose très simple. Retournez sur vos pas... remontez jusqu'à l'abîme qui vient de me prendre ma pauvre Micheline et, à votre tour, faites-y un plongeon !...

—C'est le seul moyen qui vous reste de vous évader d'ici...

—Car je vous prévient également, pourriez-vous avoir la chance de franchir cet abîme à tâtons... pourriez-vous avoir la chance de le dépasser sans qu'il vous engloutisse... pourriez-vous enfin arriver jusqu'à l'autre bout de ce souterrain en croyant y trouver le salut, que vous vous tromperiez étrangement.

—Ce souterrain n'a pas d'autre issue que celle-ci... pas d'autre issue que celle que je garde...

—Vous voyez donc, ajouta-t-il, que je vous donne, comme je viens

de vous le dire, un excellent conseil, et que mieux vaudrait pour vous en finir tout de suite...

—Mais c'est égal, quelle terrible aventure il vient de vous arriver, mes bons messieurs !

—Hein ! qui vous aurait dit ça quand vous êtes venus au château de Morgoff !... Qui vous aurait dit ça tout à l'heure quand vous parliez si haut et si ferme !... Ah ! l'on a bien raison de le dire : on ne peut jamais répondre de rien !...

Puis, avec un accent de plus en plus haineux, avec une joie de plus en plus sinistre, il poursuivait vivement :

—Ah ! mais, dites donc, voilà que j'y pense !... Et vos familles ?... que vont dire vos chères familles ?...

—Hein ! quelle surprise pour elles quand elles ne vous verront pas revenir !... Et quel étonnement aussi pour vos amis et connaissances !

—Je vois tout ce monde-là se demander : qu'est donc devenu le comte de Belleruche ?... qu'est donc devenu le marquis de Prades ? Car c'est bien ainsi que l'on vous nomme, n'est-ce pas, messieurs ?... Et personne ne saura rien ! Et personne ne pourra répondre !...

—Le comte ?... Le marquis ?... fumée, poussière qui se sera dissipée, évanouie, sans que jamais on puisse savoir où !

—Car on ne saura jamais rien, et je pourrai vivre très tranquillement sans avoir la moindre inquiétude... Car vous aurez si soudainement et si mystérieusement disparu que l'on restera frappé de stupeur... Car la justice, la police pourrait chercher... chercher pendant des années... je réponds bien qu'elles ne viendront pas vous découvrir au fond de l'abîme où, quand vous serez morts, je ferai rouler vos carcasses !...

—Et du comte de Belleruche... et du marquis de Prades, ces deux fiers gentilshommes qui devaient tenir une très large place dans la vie, il ne restera plus même une trace !

—Non, plus même une trace !... Ah ! ça, c'est dur aussi... c'est dur surtout pour vous, monsieur le comte, qui avez une fille... cette Yvonne qui, paraît-il, n'était pas la fille du baron de Chancel...

—Eh bien ! que cette toquée qui a donné tant de mal à ma pauvre femme recouvre un jour la raison, ce qui m'étonnerait beaucoup... que cette maboule s'échappe un jour des grilles de mon bon maître, de M. le baron de Chancel, ce qui me surprendrait encore davantage, elle ne saura même pas sur quelle tombe aller s'agenouiller en souvenir de vous... sur quelle pierre aller prier pour le repos de votre âme !

—Et quant à vous, mon cher marquis, c'est aussi ce qui vous attend... c'est aussi une consolation qui vous sera refusée...

Puis riant de plus belle de son rire féroce, de son rire infernal :

—Ah ! mon pauvre marquis, reprit le misérable, je crois que c'est vous que j'entends... je crois que c'est vous qui, en ce moment, vous ruez encore sur cette porte qui ne bouge même pas...

—Calmez-vous !... Préparez-vous avec sang-froid à l'heure suprême !...

—Hé !... Plaît-il ?... Que dites-vous ?

—Oh ! je ne vous en veux pas, car, à votre place, je serais tout aussi furieux que vous... Et non seulement je ne vous en veux pas, mon cher marquis, non seulement je ne me sens pas le courage de vous en vouloir, mais encore c'est vous que je plains... oui, que je plains de tout mon cœur...

Et comme, sous une poussée formidable, sous une poussée désespérée des deux prisonniers, la lourde porte de fer venait de résonner encore, l'atroce Korrigan haussa les épaules, puis, très tranquillement :

—Vous allez vous faire mal... Allez-y plus doucement, ricana-t-il. Mais, marquis, écoutez-moi... C'est à vous que je parle, car, ma parole, vous m'attendrissez presque...

—Vous êtes encore si jeune que cette fin si prématurée et si tragique que vous allez faire me peine...

—Passe encore pour votre camarade... passe encore pour le comte qui a déjà des cheveux gris... Mais, vous, mourir à votre âge !... mourir quand vous avez sans doute une jeune femme ou une jeune fille qui vous adore !... mourir quand tout pouvait vous faire croire que vous aviez encore de si longs jours, de si belles années devant vous !

—Et pourtant, mon pauvre marquis, c'est fini pour vous aussi !

—Allons, recueillez-vous... faites vos prières... Et surtout ne m'oubliez pas !...

Et Korrigan partit encore d'un long éclat de rire...

Mais, après avoir bondi d'indignation et de rage à chaque parole, à chaque insulte plutôt de l'infâme Korrigan, depuis un moment déjà le comte et le marquis ne l'écoutaient plus.

Comme après la scène de l'abîme, ils venaient encore de se prendre les mains, tout frissonnants d'épouvante, tout frissonnants d'horreur.

Ah ! le vieux bandit avait raison de triompher, ils ne s'échapperaient plus de cette prison... ils ne sortiraient plus de cette tombe !

Enfoncer la porte était impossible !... Trouver une issue, impossible !

Ils n'avaient plus en perspective que la mort... et quelle mort !

Rien que d'y songer, ils auraient hurlé de terreur, hurlé de désespoir !

Mourir enterrés tout vivants !... Mourir quand ils se sentaient forts, vaillants et braves !... Mourir sans une chance de salut... sans une lueur d'espérance !... Mourir sans pouvoir même compter, pour sortir de cette tombe, sur un miracle que le Ciel lui-même n'aurait pu faire !...

— Marquis, dit gravement et solennellement M. de Belleruche, pour la première fois de ma vie je tremble... j'ai peur !

— L'agonie qui nous attend sera longue et hideuse... Chaque minute va devenir pour nous une torture et un supplice...

— Car ce qui nous attend — comme vient de nous le crier avec tant de joie ce bandit — c'est la mort lente, la mort affreuse par la faim !

— Et pourtant, même à cette heure, je veux encore me souvenir que je suis le comte de Belleruche, et ne me faudrait-il, pour racheter ma vie, qu'être assez lâche pour supplier et demander grâce à cet homme, que cette lâcheté-là je ne la ferais pas... que cette lâcheté-là je ne la commettrai pas !

— Mais vous, marquis, aurez-vous la même force d'âme ?... le même courage ?

— Comte, je saurai rester digne de vous, digne de moi, répondit sur le même ton solennel le marquis de Prades.

— D'ailleurs, mourir n'est rien, si terrible et si atroce que soit la mort qui va nous prendre...

— Mais la suprême torture... le suprême supplice, c'est la pensée, c'est le souvenir de celles qui restent... de celles qui nous attendent !

— Votre fille adorée... votre Yvonne que seul, vous pouviez sauver, et sauver deux fois en lui rendant, avec la raison, la liberté et la... votre pauvre Yvonne que d'autres bourreaux à cette heure peut-être martyrisent, que va-t-elle devenir quand vous ne serez plus là pour la défendre... quand vous ne serez plus là pour l'arracher de leurs mains !

— Et que va devenir aussi cette pauvre et noble femme dont je vois en ce moment l'image passer devant mes yeux... que va devenir Clotilde... Clotilde qui attendra vainement notre retour... vainement le retour de son enfant !... Clotilde, envers qui je n'aurai pas eu le temps de racheter mes fautes... de racheter mes crimes !

— Elle mourra de chagrin, de douleur et de désespoir !...

— Elle mourra, et encore une fois le petit Maurice restera seul au monde... et une fois encore il restera orphelin et sans mère ; je songe au jour où il succombera à son tour à la misère et à la folie du désespoir !...

— Ah ! ce misérable ne tue pas que nous, il les tue, eux aussi !

— Et voilà pourquoi vous devez sentir mes mains trembler dans les vôtres !... Et voilà pourquoi vous devez sentir des larmes dans ma voix !...

Et dans un même élan les deux hommes venaient de tomber dans les bras l'un de l'autre, la poitrine brisée de sanglots, non plus en pensant au tragique avenir qui les attendait, mais aux êtres si chers qu'ils allaient laisser derrière eux et qu'ils ne reverraient plus !... mais aux êtres si chers qu'en les frappant Korrigan allait frapper aussi !...

Et ils s'étreignaient de toute leur force, poitrine contre poitrine, cœur contre cœur, quand soudain, il tressaillirent.

Korrigan était toujours là, rôdant près de la porte... toujours là, les bravant et insultant à leur agonie...

Mais brusquement, il venait de s'interrompre pour jeter un cri de surprise, suivi presque aussitôt d'un cri de colère.

Que se passait-il donc ?

Pourquoi le vieux bandit venait-il de jeter tout à coup un cri de fureur ?

C'était ce que le comte de Belleruche et le marquis de Prades, l'oreille collée contre la porte, se demandaient avec une anxiété que l'on comprendra.

Ce qui se passait, c'est qu'un nouveau personnage venait de surgir ! Ce qui se passait, c'est que Korrigan n'était plus seul dans la cour !

En effet, depuis quelques instants et sans qu'il s'en fût aperçu, un homme s'était tout à coup dressé sur la crête du mur qui faisait face à la grande porte du château.

Ce mur s'était éboulé en partie en cet endroit, et les gardiens du château de Morgoff ayant négligé de le faire réparer, il y avait là une sorte de brèche qui mettait la cour presque de plain-pied avec les rochers qui entouraient le château, et par laquelle rien n'était plus facile que d'entrer.

Et Korrigan, en se retournant par hasard, venait précisément d'apercevoir un homme qui, accroché des deux mains au sommet du mur, se préparait à sauter.

Et il n'était pas encore revenu de son saisissement, que l'homme venait déjà de faire un bond et de s'avancer hardiment vers lui.

C'était Pornic,

Mais avant de faire se dérouler sous les yeux de nos lecteurs la scène dramatique qui va suivre, il nous faut donner ici, très brièvement d'ailleurs, quelques explications nécessaires.

Il nous faut savoir comment Korrigan avait pu apprendre que la vieille mégère s'était prise elle-même à son propre piège...

Il nous faut savoir également comment le vieux bandit s'était trouvé dans le souterrain, quand M. de Belleruche, entrevoyant son ombre, avait fait feu sur lui...

Et d'abord on doit se rappeler comment Korrigan, en sortant de l'ancien cachot d'Yvonne, avait pris congé du comte et du marquis.

La vieille Micheline, qui, sachant maintenant que leur terrible secret ne leur appartenait plus, avait résolu la mort des deux amis, la vieille Micheline avait rapidement glissé à l'oreille de son homme, c'est-à-dire de son complice, ces quelques mots :

— Va-t'en !... Trouve un prétexte...

Et ce prétexte, Korrigan l'avait aussitôt trouvé en disant au comte qu'il allait chercher encore la lettre qu'il avait égarée... la lettre qui lui avait été remise sur la route de Morgoff par l'inconnu qui était arrivé juste à point pour enlever la folle et la petite Suzanne.

Cette lettre, le vieux bandit, redescendu dans sa chambre, l'avait d'abord cherchée... cherchée même assez longtemps et assez sérieusement, puis, tout à coup, il s'était mis à hausser les épaules.

A quoi bon, en effet, chercher à convaincre ce comte de Belleruche ?

A quoi bon, en effet, se donner tant de peine quand, — ainsi que venait de le dire la vieille Micheline, — dans une heure ces deux hommes n'existeraient plus ?

Et Korrigan s'était mis à marcher de long en large dans sa chambre, tout blême et tout frémissant à la pensée de ce qui allait se passer.

La vieille Micheline montrait en ce moment toutes les pièces du château aux deux étrangers, et dans quelques instants — pas même une heure, — elle allait trouver le moyen de les conduire dans le souterrain, c'est-à-dire de les mener à la mort.

— Pourvu que Micheline calcule bien son coup ! se disait anxieusement le misérable. Pourvu que ces deux hommes n'échappent pas au piège qu'elle va leur tendre !...

De temps à autre, il s'arrêtait de marcher, et campé devant sa fenêtre, il restait un long moment à écouter s'il n'entendait pas de bruit dans la cour...

Car le souterrain n'ayant pas d'autre issue que cette porte qu'il voyait en face de lui, c'était donc forcément par là que la vieille mégère et ses victimes devaient passer.

Et il écoutait, il guettait toujours, de plus en plus fébrile, de plus en plus pâle, quand, soudain, il tressaillit.

Il venait d'entendre la voix de Micheline... celle du comte.

Ils approchaient...

Et, tout à coup, ils parurent.

Korrigan ne pouvait entendre ce que sa femme disait, mais il la voyait montrer du geste la porte du souterrain...

Il s'était un peu retiré pour ne pas être aperçu et son regard ne quittait plus M. de Belleruche et le marquis de Prades.

Qu'allaient faire ceux-ci ?

Allaient-ils renoncer à pousser plus loin leurs recherches ?

Allaient-ils, au contraire, suivre sans hésitation la vieille mégère ?

Et le vieux bandit épiait de plus en plus attentivement le comte et le marquis, quand il eut un mouvement de joie.

Déjà, avec son air sinistre et farouche, la vieille Micheline venait de pénétrer dans le souterrain... déjà ceux qu'elle allait perdre venaient d'y disparaître à leur tour derrière elle !

Un éclair étincela dans l'œil de Korrigan.

Enfin, on les tenait !

Enfin, ce secret qui pouvait l'envoyer sur l'échafaud... ce secret qui pouvait faire tomber sa tête, nul ne le connaissait !

Encore quelques instants, et la mer allait encore une fois se faire leur complice !

Mais pourtant, pendant quelques secondes, un nuage passa sur le front de l'ancien geôlier d'Yvonne et de Suzanne.

Car il venait de faire une réflexion qui ne lui était pas encore venue... une réflexion qui gâtait sa joie.

Était-ce bien vrai, que ces deux hommes morts, que ces deux hommes disparus, nul ne connaîtrait plus ses crimes, nul ne saurait plus ce secret qui le faisait trembler ?

Était-ce bien vrai que le comte et le marquis ensevelis dans l'abîme, Micheline et lui pourraient vivre tranquilles sans avoir plus rien à redouter de personne ?

Et Korrigan était obligé de s'avouer qu'il venait de se réjouir trop tôt, de se réjouir trop vite.

Car si ces deux hommes qui étaient étrangers à Morgoff, étrangers au pays, connaissaient si bien ces horribles histoires de nau-

frages, c'était donc que quelqu'un leur en avait parlé... c'était donc que quelqu'un les leur avait apprises ?

Et alors, ils n'étaient pas les seuls à craindre, les seuls qui pussent le dénoncer !... Et alors il y avait donc encore quelqu'un qui pouvait être un danger pour Korrigan !

Et, brusquement, le vieux bandit pâlit.

—Pornic s'écria-t-il.

Ses lèvres tremblaient et ses yeux s'étaient injectés de sang.

En un instant, Korrigan redevenait le sinistre écumeur de la mer... le sinistre assassin des naufragés.

Et les poings crispés, la face livide, l'œil plein d'une horrible menace :

—Pornic !... oui, Pornic ! reprit-il, la voix sombre. Oui, ces hommes s'étaient arrêtés chez lui, et si quelqu'un doit savoir, c'est lui... ce ne peut être que lui !... .

« Oh ! oui, je me souviens !... je me souviens maintenant de quel air il me regardait les deux fois où j'ai mis les pieds dans sa cambuse... les deux fois où j'ai mis les pieds chez lui !... .

« Oui, c'est lui qui a dû me surprendre... c'est lui qui, par une nuit de tempête, a dû se trouver près de moi sans que je m'en doute.

Et, se redressant brusquement, il eut dans les yeux un nouvel éclair.

Car le comte et le marquis, devenus muets pour toujours, il allait s'agir à présent de faire taire à son tour Pornic.

—Et il se taira !... oui, il se taira avant peu, je le jure ! s'écria le vieux bandit en brandissant un poing furieux.

Mais il se calma vite.

Son parti était pris

Pour Pornic, Micheline, à qui l'on pouvait s'en rapporter dans ces cas-là, Micheline trouverait bien encore une embûche, un piège, un guet-apens qui les débarrasserait également de lui.

Mais, pour le moment, le plus pressé c'était de voir ce qui passait dans le souterrain, car, sans bien savoir pourquoi, il était pris parfois d'une angoisse atroce, d'une peur terrible qui le faisait trembler pour la vieille Micheline qui allait jouer cette partie-là... une partie qui pouvait être si dangereuse.

—A peine y a-t-il assez de place pour poser le pied entre la dalle et le mur... Et qu'elle fasse le moindre faux pas... qu'elle glisse seulement de quelques centimètres, et c'est elle qui est fichue ! se disait-il, tout frémissant à cette pensée-là.

Aussi, n'y tenant plus, traversa-t-il la cour d'un bond.

Mais comme il était homme de précaution et que l'on ne savait pas ce qui pouvait arriver, il s'arrêta à l'entrée du souterrain pour fouiller dans sa ceinture et en retirer un large couteau qui ne le quittait jamais.

—Maintenant, nous pouvons marcher ! murmura-t-il, tout en serrant le couteau dans sa main.

Et le dos courbé, rampant comme une bête fauve, il disparut à son tour.

Il n'avança d'abord que très lentement, sans rien voir devant lui que le noir, que le vide... .

—Ils sont donc déjà si loin ! pensa-t-il, tout étonné de ne pas voir briller la lanterne de Micheline.

Mais comme, tout en étouffant toujours le bruit de ses pas, il venait de se mettre à marcher plus rapidement, tout à coup, il tressaillit.

Cette lumière qu'il cherchait venait enfin de lui apparaître... .

Mais elle n'éclairait guère que le plafond du souterrain et le pâle visage de la vieille mégère, laissant complètement noyés dans l'ombre M. de Belleruche et le marquis que Korrigan ne distinguait que comme deux silhouettes très confuses et très vagues.

Et l'horrible peur qu'il avait éprouvée dès le premier moment où la vieille Micheline lui avait parlé du crime qu'elle préméditait, l'affreuse angoisse qui s'était emparée de lui tout à l'heure encore quand il s'était dit que l'instant approchait où sa complice allait jouer cette partie si dangereuse, toutes ces transes dont il ne pouvait se défendre et qui étaient comme des avertissements, comme des pressentiments le reprenaient avec tant de force qu'il en avait la sueur au front.

Glissant toujours sans bruit, glissant toujours comme une ombre, il ne quittait plus des yeux Micheline.

Elle venait maintenant de quitter le milieu du souterrain et de se mettre à marcher le long du mur... C'était donc que l'abîme n'était plus bien loin et que la minute terrible approchait !... .

Alors, plus pâle et plus saisi encore, Korrigan qui, jusqu'à présent, ne s'était avancé que toujours courbé, brusquement se redressa.

Dans son effroi, qui de plus en plus grandissait, il avait peur que la vieille mégère ne s'oubliât, ne se trompât, et il aurait voulu tâcher de se rendre compte exactement de la distance qui la séparait encore de la dalle... .

Et comme, de plus en plus, il se dressait sur la pointe des pieds ; comme, de plus en plus, il levait la tête pour voir, soudain la chose affreuse, la chose épouvantable arriva !... .

La vieille Micheline venait de glisser, puis de disparaître dans

l'abîme en jetant un grand cri éperdu... Ce grand cri auquel avait répondu le cri de terreur du comte de Belleruche et du marquis de Prades.

Et lui-même, Korrigan, n'avait pu retenu un cri d'effroi.

Mais ce cri s'était perdu, confondu avec les autres... .

Et de même que le père d'Yvonne et l'ancien mari de Clotilde étaient demeurés sans voix et tout glacés d'épouvante, le vieux bandit, une sueur froide au front et tout frémissant de peur, était resté immobile, hébété, incapable de faire un mouvement, incapable d'avoir une pensée... .

La vieille Micheline ainsi anéantie, ainsi châtiée sous ses yeux, au moment même où elle avait déjà sur son visage la joie sinistre du nouveau crime qu'elle allait commettre, cette scène qui n'avait duré qu'une seconde et qu'il revoyait encore avec une netteté effrayante lui donnait le vertige, le remplissait de folie.

Est-ce que cette fin terrible n'était pas pour lui un avertissement ?

Est-ce que, lui aussi, n'allait pas être bientôt puni, bientôt châtié pour tous les crimes qu'il avait commis ?

Et toujours immobile, toujours frappé de la même stupeur, il se mit à trembler, à grelotter... .

Ce monstre, qui n'avait jamais senti s'éveiller la voix de sa conscience et qui n'avait jamais eu d'autre crainte que celle des gendarmes, ce monstre était devenu subitement plus peureux qu'un enfant.

Il avait oublié le comte, oublié le marquis, et il lui semblait que, dans l'ombre qui l'entourait, des spectres, des fantômes rôdaient, se rapprochaient de lui... .

Il lui semblait que des mains se tendaient pour le saisir et qu'il entendait des voix furieuses le menacer.

Tous les naufragés à qui il avait donné le coup de grâce ; tous les malheureux que, sous le prétexte de les sauver, il avait dépouillés, puis replongés dans les flots, toutes ses victimes enfin, femmes, enfants, vieillards, toutes sanglantes et mutilés, étaient là, lui semblaient-il... là qui l'entouraient... là qui lui criaient !

—Maudit !... Maudit !... Maudit !... .

Et cette hallucination était si forte qu'il avait étendu les mains devant lui comme pour se défendre, et que, blême, hagard, effrayant d'épouvante, il s'était mis à reculer en demandant à son tour grâce, en demandant à son tour pitié.

Et c'était ainsi que, lorsque le sang froid lui était revenu, il s'était trouvé assez loin de M. de Belleruche et du marquis de Prades... .

Il essuya, du revers de sa main, son front encore tout moite, et son large couteau serré dans son poing, le dos contre le mur, l'œil fixé dans les ténèbres et l'oreille tendue, il épia, il attendit... .

Puisque sa femme était morte, ne devait-il pas la venger ?

Puisque le comte et le marquis... puisque ces deux hommes qui connaissaient le secret terrible qui pouvait le perdre, avaient par miracle échappé au piège qui devait le débarrasser d'eux, pouvait-il les laisser fuir ainsi... les laisser partir ainsi du château de Morgoff pour qu'ils allassent le dénoncer et le perdre ?

Non ! non !... Si par sa lâcheté et sa bêtise ils sortaient sains et saufs du château, ce serait sans doute pour lui bientôt la cour d'assises... l'échafaud... le supplice !... ce serait le châtiement que, jusqu'à ce jour, il avait cru impossible et dont la pensée le faisait sourire !

Et, toujours tapi dans l'ombre, toujours son couteau au poing et prêt à frapper, il n'avait plus bougé.

Ce qui l'étonnait, c'était le profond silence qui régnait au fond du souterrain.

S'il n'avait pas vu la scène aussi bien qu'il l'avait vue ;... s'il n'avait pas entendu le cri du comte et du marquis après que la dalle s'était refermée, il aurait pu croire qu'ils avaient été, eux aussi, engloutis par l'abîme.

Mais quand il n'en était rien... quand, seule, Micheline venait de rouler au fond de la mer... quand ces deux hommes, enfin, vivaient encore, pourquoi donc malgré qu'il prêtât l'oreille, n'entendait-il aucun bruit, aucun souffle ?

Et il allait revenir sur ses pas, quand, soudain, son regard s'éclaira d'une joie féroce.

Là-bas, tout au fond, un point lumineux brillait.

Il comprit.

—Les voilà ! se dit-il. Et cette lumière c'est la lanterne de Micheline qu'ils ont réussi à retrouver et dont ils se servent... .

Mais il eut aussi, presque en même temps, un sourire ironique.

La lumière baissait, et il était bien certain qu'elle allait s'éteindre d'un moment à l'autre... .

Et alors Korrigan recula encore, guettant le moment où, en effet, la lumière s'éteindrait... .

Elle devenait de plus en plus pâle, de plus en plus vacillante, de de plus en plus indécise.

La mère ne fut bientôt plus qu'un tison qui s'éteignit dans une seconde... .

Et le souterrain retomba brusquement dans ses ténèbres profondes.

Korrigan serra plus nerveusement encore son couteau, puis se baissa, rampa, glissa à la rencontre de ceux qu'il voulait frapper.

Il entendait plus distinctement le bruit des pas du comte et du marquis....

Quand ils arriveraient près de lui, il n'aurait qu'à bondir et à lever la main, leur surprise même lui rendrait la besogne plus facile....

Oh ! ce serait vite fait !... il en était sûr, et il en triomphait d'avance.

Et, les dents serrées, épiant de plus en plus attentivement le bruit des pas !....

Il venait de prendre le milieu du souterrain, puis, il se ramassa comme un tigre prêt à s'élançer.

Et rien n'était plus effrayant alors que son visage !... Et rien n'était plus sinistre alors que son regard !....

Puis, comme il s'avavançait encore... comme il avançait encore... soudain un éclair jaillit, un sifflement se fit entendre à son oreille...

C'était le comte qui venait de faire feu sur lui.

Alors, aussi lâche qu'il était traître, le vieux bandit ne pensa plus qu'à fuir....

Frôlant le mur, courant si vite que deux ou trois fois il faillit tomber, il gagna en quelques bonds la porte du souterrain.

Et c'était ainsi que, machinalement, par peur, il avait refermé la porte derrière lui....

Mais le bruit qu'elle venait de faire en retombant de tout son poids ne s'était pas encore éteint que, brusquement, il tressaillit, son visage livide illuminé d'un éclair de joie sauvage.

— Ah ! oui, la porte ! s'écria-t-il. Formés !... Bouclés !... Oh ! je les tiens !... Oui, ma vengeance sera ainsi plus complète et plus terrible !....

Et c'était alors que s'était passée la scène à laquelle nous avons assisté... et c'était alors que, M. de Belleruche et le marquis de Prades tentant vainement d'enfoncer cette porte qui les ensevelissait tout vivants dans le souterrain, il les avait accablés de ses bravades et de ses injures.

Mais heureusement pour le comte et le marquis que le vieux bandit se trompait quand il croyait tenir seul leur sort entre ses mains... Car il y en avait aussi un autre avec lequel il allait lui falloir compter... un autre qui allait se dresser en face de lui, quand déjà il se réjouissait de sa victoire.

Et cet autre, nous le connaissons, c'était Pornic... Pornic le témoin des crimes de Korrigan !

Mais comment le vieil aubergiste avait-il surgi tout à coup en face du géolier d'Yvonne et de la petite Suzanne, c'est que nous devons expliquer aussi.

Resté seul après l'entrée de M. de Belleruche, Pornic avait d'abord attendu assez patiemment leur retour.

Mais comme le temps passait, comme les heures s'écoulaient et que les portes du château restaient closes, il avait senti une certaine inquiétude le gagner.

Que se passait-il donc là-dedans que ses deux voyageurs ne revenaient pas ?

Que signifiait donc cette absence qui finissait par se prolonger ?

Oh ! certes, il n'en doutait pas, car il s'y connaissait, ces deux hommes étaient courageux et braves, c'est-à-dire très capables de se défendre en face d'un danger prévu.

Mais Pornic connaissait aussi la vieille Micheline, connaissait aussi le misérable Korrigan, et c'était cela surtout qui lui donnait cette inquiétude, cette anxiété qui de plus en plus s'emparait de lui.

Plusieurs fois il s'était approché de la porte pour écouter, mais aucun bruit ne lui était parvenu.

Il avait aussi, à plusieurs reprises, levé les yeux vers la terrasse sur laquelle autrefois Yvonne lui était apparue, mais il n'avait rien vu....

Et, de plus en plus soucieux, il s'était mis à se promener de long en large devant sa voiture, s'arrêtant parfois brusquement pour jeter encore un coup d'œil sur la porte du château qu'il s'étonnait de plus en plus de ne pas voir se rouvrir....

Et il venait précisément de s'en rapprocher encore lorsque, tout à coup, il sursauta.

Un grand cri venait de lui arriver... un grand cri qui l'avait rendu tout pâle.

C'était le cri que la vieille mégère avait poussé en se sentant perdue....

C'était ce cri terrible et déchirant qui, ainsi que l'avait dit de Prades, avait dû s'entendre bien plus loin que le souterrain, bien plus loin que le château....

Et Pornic n'avait pu s'empêcher de trembler... s'empêcher de frémir.

Sûrement, il devait se passer là, derrière ces murailles, quelque chose d'extraordinaire... quelque drame atroce et terrifiant !....

Tout saisi, il était d'abord demeuré immobile et comme pétrifié, écoutant encore....

Puis, soudain, il avait songé à ce mur écroulé... à cette brèche dont il avait parlé tout à l'heure au comte de Belleruche et au marquis de Prades....

Peut-être, par là, pourrait-il voir ce qui se passait dans l'intérieur du château ?

Peut-être ainsi, si le comte et le marquis étaient menacés, pourrait-il, par ce chemin-là, trouver le moyen de leur porter secours !

Et il ne s'en dit pas davantage.

Retrouvant en un clin d'œil toute son agilité et toute sa vigueur de jeune homme, il courut vers les rochers qu'il fallait escalader pour arriver jusqu'à la brèche....

Et bientôt il apparut sur la crête du mur, l'air effaré et de plus en plus pâle.

Son regard plongea dans la cour....

Elle était déserte....

De nouveau, il prêta l'oreille....

Aucun bruit ne s'entendait plus....

C'était dans le château de Morgoff un silence de mort.

Et ce grand silence augmentait encore l'affreuse anxiété qui étroitement le cœur de Pornic, quand, soudain, il se redressa....

Un coup de feu venait de retentir et, quelques secondes après, blême, livide, suant la peur, le vieux bandit apparaissait sortant en courant du souterrain....

La porte venait de retomber et il venait de se mettre à rire de son grand rire sauvage, de son grand rire effrayant, sans se douter encore qu'il n'était plus seul dans la cour... sans se douter encore qu'il y avait là un témoin qui le voyait et qui l'entendait.

Et Pornic, alors, n'avait pas eu de peine à comprendre ce qui se passait.

La vieille Micheline et Korrigan avaient dû attirer dans ce souterrain le comte de Belleruche et le marquis de Prades, et c'était là que le vieux bandit rêvait de les faire mourir... rêvait de les enterrer !

Et Pornic écoutait, sans en perdre un mot, toutes les menaces que Korrigan, dans son triomphe, jetait en ricanant à ses deux prisonniers.

Et maintenant il savait tout : le piège odieux, la mort de Micheline, le guet-apens que le vieux bandit avait essayé à son tour de tendre à M. de Belleruche et à de Prades en se cachant dans l'ombre.

Ses yeux lançaient des éclairs et tout son corps frémissait de colère, car il venait de repenser aussi aux naufrages, à tous les forfaits inconnus que Korrigan et sa femme avaient commis, et il ne pouvait songer à ces deux monstres sans sentir son cœur bondir dans un désir fou de vengeance.

La vieille mégère avait expié, mais son complice, mais l'horrible Korrigan restait encore impuni !... mais ce misérable était encore en train de commettre un nouveau crime... un crime qui dépasserait peut-être en horreur tous ceux dont sa conscience était chargée !

Oh ! ce crime-là, Pornic ne permettrait pas qu'il s'accomplît !..

Dût-il risquer aussi sa vie, il ne serait pas assez lâche pour ne pas intervenir !

Pornic, s'accrochant à la crête du mur, venait de se laisser tomber dans la cour.

Et, très calme, très résolu, il s'avança à la rencontre du vieux bandit.

Celui-ci, en l'apercevant, n'avait pu retenir un cri de surprise, puis un cri de rage.

Pornic !

L'homme auquel, précisément, il pensait tout à l'heure !

L'homme qui devait aussi en savoir trop long sur son compte !

L'homme qu'il fallait aussi faire taire, à son tour, comme le comte et le marquis se tairaient !....

— Ah ! c'est la chance qui me l'envoie ! grinça-t-il entre ses dents serrées. Pornic !... Lui non plus ne sortira pas vivant d'ici !....

Puis, marchant à son tour d'un pas ferme au-devant du vieil aubergiste :

— Que viens-tu faire ici ? lui cria-t-il d'une voix sifflante. Que demandes-tu ?... Que veux-tu ?

Mais très froidement :

— Que tu ouvres cette porte ! répondit Pornic en montrant le souterrain.

— Plaît-il ?

— Oui, que tu ouvres la porte de cette tombe aux deux hommes que tu voudrais y faire mourir

— Alors tu m'espionnais ?... tu me mouchardais ? dit Korrigan toujours les dents serrées.

— J'étais là ! répondit simplement Pornic en désignant la brèche.

— Oui, là, comme d'autres fois tu étais ailleurs ! fit le vieux bandit avec un accent de menace.

— Peut-être !

— Comme d'autres fois tu étais sur la mer !

— Peut-être encore !

— Eh bien ! tu sais que tu en as trop vu ! hurla Korrigan en serrant les poings. Oui, trop vu !... Tu me comprends ?

— Et cependant je n'ai pas tout vu ! répondit vivement Pornic, toujours très calme, mais qui se tenait sur la défensive. Mais ce que

J'ai vu, je ne l'ai pas oublié, et je me suis bien souvent reproché de l'avoir gardé pour moi...

—Tu as eu tort, car maintenant tu ne pourras plus parler ! rugit encore l'infâme Korrigan.

—Korrigan, veux-tu savoir ce que je viens faire ici, je vais te le dire !

« Je viens ici pour te dire que c'est assez comme cela, et que tu n'iras pas plus loin ! Je viens ici pour te dire que tu ne commettras pas un crime de plus !... »

Et pendant quelques secondes, les yeux en feu, horriblement pâles, les deux hommes, ou plutôt les deux ennemis, se regardèrent en face.

—A ton tour, tu m'as compris ? reprit Pornic qui, depuis un moment, se transfigurait et que Korrigan lui-même ne reconnaissait plus. Il me faut la clef que tu viens de mettre dans ta poche !... Il me faut la liberté du comte de Belleruche et du marquis de Prades !...

—Et si je refusais ? ricana le vieux bandit.

—Tu t'en repentiras peut-être !

—Ah !

—Tu t'en repentiras sûrement !

—Et pourquoi ?

—Parce que je te tuerais comme un chien, foi de Pornic !

D'un bond, Korrigan venait de se rejeter en arrière, et son large couteau, qu'il avait remis dans sa ceinture en s'enfuyant du souterrain, de nouveau venait de briller, d'étinceler dans sa main.

—Ah ! tu me tuerais ! s'écria-t-il en se redressant, terrible.

Ah ! Pornic !... Que Dieu ait pitié de ton âme !...

—Non, s'écria Pornic, qui venait à son tour de se rejeter brusquement en arrière, que le diable emporte la tienne !...

Et, d'une main rapide, il venait de fouiller dans sa poche et d'en sortir, lui aussi, un long couteau.

—Oh ! cette arme-là vaut la tienne, Korrigan ! dit-il. Et je te préviens qu'elle est solidement emmanchée !...

« Encore une fois, ouvre cette porte !... Encore une fois, donne-moi cette clef !

—Viens la prendre, dit Korrigan.

—J'y vais ! répondit Pornic.

Ils avaient pris du champ et ils tournaient lentement autour de la cour, guettant l'un et l'autre le moment de bondir, le moment de frapper.

Et c'était maintenant entre ces deux implacables ennemis dont l'un, en effet, était de trop, dont l'un, en effet, devait mourir, un silence effrayant et terrible.

Mais le cœur de Pornic battait certainement moins fort que celui de M. de Belleruche et du marquis de Prades.

Car ceux-ci, l'oreille toujours collée contre la porte du souterrain, n'avaient rien perdu de cette scène, rien perdu de cette provocation...

A la voix du vieil aubergiste, qui venait si courageusement les défendre, il n'avaient pu d'abord s'empêcher de tressaillir de joie.

N'était-ce pas le salut ?

N'allaient-ils pas être sauvés ?

N'allaient-ils pas échapper à l'horrible piège de Korrigan, à la mort affreuse qui les attendait ?

—Ah ! le brave homme ! le brave Pornic !... s'était écrié le comte.

Mais maintenant qu'ils n'entendaient plus rien... maintenant qu'ils savaient que ce duel sans pitié ni merci allait commencer, ils ne pouvaient s'empêcher de trembler pour Pornic... de trembler aussi pour eux !...

Car, en ce moment, ce n'était pas seulement la vie de celui-ci qui se jouait, mais aussi la leur... car si Korrigan était vainqueur, c'était leur dernier espoir qui s'évanouissait... c'était cette tombe qui, pour l'éternité, se refermait sur eux !

Aussi, pleins d'angoisse, pesaient-ils les chances des deux combattants, et, ce qui les effrayait, c'était la haute taille du vieux bandit et la force musculaire dont il semblait encore doué malgré son âge.

Oui, certes, Korrigan était un adversaire dangereux et redoutable, mais M. de Belleruche et le marquis ne connaissaient pas assez celui qu'il allait trouver en face de lui, ne connaissaient pas assez Pornic.

S'il était peut-être moins grand que Korrigan, il était d'une force au moins égale, sinon supérieure à celle de l'ancien goélier d'Yvonne et de Suzanne.

De plus, il avait encore cet avantage de rester toujours maître de lui, sans jamais rien perdre de son sang-froid.

Enfin il avait des jarrets solides, une poigne de fer, un œil sûr et du courage... Korrigan n'avait qu'à se bien tenir !...

Tout en tournant toujours très lentement autour l'un de l'autre, tout en s'épiant et se cherchant toujours avec des yeux de flammes, les deux adversaires avaient ôté leur veste, s'en étaient enroulé le bras gauche, et ce bras, ramené devant la poitrine, leur servait comme de bouclier.

Mais la colère, la rage plutôt qui boillonnait en eux était trop violente pour qu'ils pussent conserver longtemps le silence farouche qu'ils avaient d'abord gardé.

Et ce fut le vieux bandit qui le premier le rompit, en éclatant d'un rire strident.

—Vrai, s'écria-t-il, tu as eu une bonne idée de venir !... De cette façon, je n'aurai pas à me déranger pour aller te trouver la peau dans ta cambuse !... Et puis, ici aussi, je n'aurai pas tant d'ennuis, pas tant de soucis pour me débarrasser de ta charogne quand je t'aurai ouvert le ventre, car le château de Morgoff a de bonnes cachettes pour garder les cadavres !

—Blague !... blague bien ! cria à son tour le vieux Pornic. Mais je crois bien que tu n'iras plus rôder sur la mer les nuits de tempête, brigand !... Mais je crois bien que le trésor que tu as ramassé par tes crimes ne te profitera guère, voleur, assassin !... Et c'est moi qui t'aurai puni, qui t'aurai châtié, bandit !

—C'est ce que nous allons voir ! s'écria encore Korrigan. Mais je crois, moi, que tu aurais été plus prudent et plus sage de garder ta langue et de ne pas te mêler de ce qui ne te regardait pas... Mais je crois, moi, que tu aurais mieux fait de ne pas te trouver en face de moi... ici surtout, ici d'où tu ne sortiras plus, je te le répète !... Et, tout en se menaçant ainsi, ils se rapprochaient lentement, mais constamment l'un de l'autre, et le cercle qu'ils décrivaient, de plus en plus, se rétrécissait.

Derrière la porte du souterrain, M. de Belleruche et le marquis de Prades n'échangeaient plus une seule parole, mais ils se sentaient trembler d'angoisse, trembler d'anxiété.

Un profond silence venait de se faire dans la cour, et ils se demandaient, la sueur au front, ce qui se passait, ce que ce silence cachait...

Et, tout à coup, ils frémissèrent...

Korrigan venait d'avoir un air de triomphe :

—Touché !

En effet, dans un bond de tigre, le vieux bandit s'était soudain jeté sur Pornic... Son large couteau avait étincelé une seconde, puis s'était abattu... La chemise de son adversaire s'était rougie de sang, mais la blessure n'était que légère.

—Tu triomphes trop vite ! fit froidement le vieil aubergiste. Une égratignure à l'épaule !... C'est à refaire.

—Soit ! Oh ! ce ne sera pas long !

Puis, de nouveau, ils se cherchèrent, les yeux luisants, le souffle rauque...

Et, soudain, comme Korrigan venait de faire un nouveau bond, Pornic se jeta de côté, puis, bondissant à son tour, plus rapide que l'éclair :

—Touché aussi ! cria-t-il en enfonçant jusqu'au manche son couteau dans la poitrine du vieux bandit.

Un cri terrible qui emplit la cour, fit encore tressaillir M. de Belleruche et de Prades.

Qui donc avait jeté ce cri-là... ce cri d'agonie et de mort.

Qui donc de ces deux hommes était tombé sous le couteau de l'autre ?

Était-ce Korrigan ?

Était-ce Pornic ?

Ils n'en savaient rien et, dans le doute, dans la crainte que leur brave défenseur n'eût succombé, ils ne se sentaient plus vivre.

Quelques secondes s'écoulèrent dans cette transe affreuse, épouvantable, et comme, de plus en plus haletants, ils continuaient de prêter l'oreille, ils eurent soudain un même cri de joie.

Sauvés !... Ils étaient sauvés !

Le vaincu, c'était Korrigan...

—Oui, c'est lui... c'est ce bandit qui vient enfin d'expier tous ses forfaits ! dit vivement le père d'Yvonne. Écoutez-le... écoutez-le, de Prades !... Le misérable demande pitié !... Le lâche crie grâce !... Écoutez-le !

Et, en effet, Korrigan terrassé, Korrigan broyé sous le genou de fer du vieil aubergiste, le suppliait et l'implorait, dans un râle, de l'épargner, de ne pas le frapper.

Mais Pornic ne lui répondait qu'un mot :

—La clef !... La clef !...

—La clef ?

—La clef du souterrain !... La clef que je t'ai vu mettre dans ta poche ?

—Je n'ai pas de clef, répondit le vieux bandit.

Mais il frissonna.

La pointe du couteau de Pornic s'appuyait maintenant sur sa gorge, et le visage de celui-ci était si blême, si effrayant, si implacable, que l'ancien goélier d'Yvonne et de la petite Suzanne, comprenant que tout était fini pour lui, retrouva une lueur de fierté, une lueur de courage.

—Oh ! tu peux me tuer, dit-il, quoiqu'il soit lâche ce que tu vas faire là...

Pornic ne put s'empêcher de rire.

—Oui, tu peux me tuer, mais je suis sûr d'être bien vengé... sûr aussi que ces deux hommes que tu étais venu pour m'arracher ne tarderont pas à me suivre !...

« Tu les entendas hurler de désespoir, hurler de terreur, et tu ne

pourras rien pour eux, rien !... rien !... Car cette clef que tu veux, cette clef que tu cherches maintenant dans mes poches... cette clef tu ne la retrouveras plus !... Car la porte du souterrain est solide, et ce n'est pas toi qui l'enfonceras !...

—Brigand ! rugit Pornic.

Et son couteau disparut dans la gorge de Korrigan.

Un flot de sang jaillit, le vieux bandit eut un spasme de quelques secondes, puis se raidit.

Il était mort !... Les naufragés étaient vengés !... Il venait enfin de recevoir le prix de ses crimes !

Mais Pornic, qui venait d'échapper à un si grand danger, ne songeait guère à triompher.

Toute sa pensée se reportait sur les deux prisonniers de Korrigan, sur le comte de Belleroche et le marquis de Prades ensevelis dans le souterrain...

Comment les délivrer ?

Comment les arracher à cette mort affreuse, atroce, épouvantable, et dont la seule pensée faisait frémir ?

Quel moyen trouver pour arriver jusqu'à eux et leur rendre la liberté ?

Car la clef qu'il avait déjà cherchée dans les poches du vieux bandit et qu'il y cherchait encore avait, en effet, disparue.

Qu'en avait-il fait ?

Où la retrouver ?

Pourtant, Pornic en était bien certain, Korrigan l'avait encore au moment de leur duel, au moment où, avec tant de rage, ils s'étaient rués l'un sur l'autre...

—Il l'aura jetée... il s'en sera débarrassé sans que je m'en aperçoive, se dit-il. Cherchons !

Mais, avant, il voulut d'abord rassurer ses deux amis.

Il courut donc à la porte du souterrain, puis y frappa, appelant :

—M. le comte... M. le marquis, êtes-vous là ?

—Oui, répondit M. de Belleroche, là, mon brave ami... là qui vous attendons...

—Et Korrigan ? dit de Prades.

—Mort !... Mais le coquin avait tout prévu et il n'a plus la clef sur lui... Il faut que je la retrouve... Attendez !...

Et Pornic, se baissant, se mit à chercher partout, dans tous les coins, dans tous les recoins de la cour...

Une demi-heure s'écoula, et rien !... toujours rien !

Une peur atroce s'emparait de plus en plus du vieil aubergiste, car s'il ne retrouvait pas cette clef, à qui servirait la mort de Korrigan et comment pourrait-il enfoncer la porte du souterrain, cette porte de fer si solide que tous ses efforts ne parviendraient pas même à l'ébranler ?

C'était impossible !

—Canaille ! s'écria-t-il en montrant le poing au cadavre du vieux bandit.

Et, plein de fièvre, il se mit encore à chercher, à tourner autour de la cour, pas à pas et fouillant entre tous les pavés.

Mais temps perdu !... peine inutile !

Rien !... Toujours rien !

—Oh ! le maudit ! s'écria-t-il en jetant encore un coup d'œil sur Korrigan. Il l'avait bien dit qu'il était sûr d'être vengé !...

Mais il avait à peine achevé qu'il tressaillit.

Tout près de la chambre de Korrigan, et au fond d'un trou sur lequel son regard s'était déjà porté plusieurs fois, il venait d'apercevoir, à peine visible, un objet qui attira son attention.

Ce trou, très étroit, était assez profond.

Pornic s'agenouilla, se coucha à plat ventre, allongea le bras.

—Si c'était elle ! se dit-il.

Et, au même instant, il eut un cri de joie.

C'était elle !... C'était bien cette clef qu'il avait failli payer si cher... qu'il avait failli payer de sa vie !...

Et, l'élevant dans son poing triomphant, il la montra à Korrigan, comme si celui-ci pouvait voir encore.

—Regarde ! s'écria-t-il. Le comte est libre !... Le marquis est libre !... Oui, regarde !...

Et, quelques secondes après, la tombe où devaient mourir le père d'Yvonne et l'ancien mari de Clotilde s'ouvrait toute grande, et c'était avec un cri de joie en même temps qu'un cri de reconnaissance qu'ils se jetaient sur le vieux Pornic, pour l'étreindre tour à tour contre leur cœur.

—Pornic, dit M. de Belleroche, quand l'émotion qu'il venait d'éprouver lui permit enfin de parler, Pornic, rien ne saurait payer le service que vous venez de nous rendre... Mais nous tâcherons cependant de ne pas être trop ingrats... Vous pouvez vous en rapporter à moi !...

Mais déjà le vieil aubergiste venait de l'interrompre.

—Vous exagérez, M. le comte, ne parlons plus de ça... Mais parlons de lui, ajouta-t-il en montrant le cadavre de Korrigan. Qu'allons-nous en faire ?

—Mais c'est bien simple, répondit de Prades. Nous allons le laisser là et prévenir la justice de ce qui s'est passé...

—Oui, oui, peut-être ! fit Pornic. Mais ce serait bien long et bien compliqué... Et bien que ma conscience soit très tranquille et que je n'aie rien à craindre de la justice...

—Certes ! firent d'une seule voix le comte et le marquis.

—Je ne vois pas pourquoi on se donnerait la peine de déranger tant de monde pour se grendin-là... Un trou quelconque pour l'y jeter... un abîme quelconque pour s'en débarrasser, voilà l'affaire !

Puis, après avoir réfléchi un instant, il reprit vivement :

—Et je crois que j'ai trouvé... Pourquoi ne l'enverrait-on pas rejoindre sa chère femme, sa vieille coquine de Micheline ?... Car si j'ai bien compris ce qui a dû se passer tout à l'heure, cette misérable créature a dû se prendre au piège même qu'elle vous avait tendu ?

—Oui, répond vivement de Prades, une trappe, un abîme qu'elle avait ouvert sous nos pas... Et, une seconde de plus, nous aussi nous disparaissions à notre tour...

—Et pour vous guider à travers ces ténèbres... pour venir jusqu'ici, comment avez-vous fait ?

—C'est la lanterne qu'elle portait et qui, heureusement, n'avait pas été engloutie avec elle, qui nous a donné un peu de lumière...

—Et cette lanterne ?

—Elle est encore là, près de la porte...

—Près de la porte ?... Bon ! dit Pornic.

Il courut dans le souterrain, et ressortit presque immédiatement en rapportant la lanterne, puis dit vivement :

—J'ai mon idée !... Vous allez voir !...

La porte de la chambre de Korrigan qui, ainsi qu'on s'en souvient, donnait sur la cour et en face même du souterrain, était demeurée entrebâillée.

Pornic l'ouvrit d'un coup de pied, puis disparut.

Deux minutes après, il revenait avec la lanterne rallumée.

—Tenez, M. le marquis, dit-il en la passant à de Prades, vous allez avoir l'obligeance de m'éclairer...

—Qu'allez-vous faire ? demanda M. de Belleroche.

—Une bonne action, M. le comte. Je vais envoyer Korrigan tenir compagnie à sa femme... je vais réunir pour l'éternité ces deux bons époux !... Attention !

Il venait de s'élaner sur le cadavre de Korrigan, déjà froid, déjà rigide, et dont la poitrine et le cou continuaient de ruisseler de sang.

Et sans peine, sans effort, comme s'il eût soulevé seulement le corps d'un enfant, il le jeta en travers de ses épaules, en disant :

—Et maintenant, M. le marquis, marchons !

—Prenez garde, de Prades ! s'écria M. de Belleroche. Ce que vous allez faire là est bien imprudent !

—Non, non, M. le comte, soyez tranquille, répondit celui-ci, je n'avancerai qu'à coup sûr...

Et le marquis, passant le premier, s'enfonça dans le souterrain.

Pornic s'avancait derrière lui, chargé de son lugubre fardeau.

Resté sur la porte, M. de Belleroche avait vu la lumière décroître, puis enfin disparaître...

—Prenez garde, de Prades !... Prenez garde, Pornic ! ne put-il s'empêcher de crier encore, tout frissonnant.

D'ailleurs, le marquis, bien qu'il fût très certain que l'abîme était encore très éloigné, n'avancait qu'avec la plus extrême prudence, étudiait avec soin le terrain devant lui, comme l'avait étudié une heure auparavant la vieille Micheline.

—L'animal n'est pas léger ! disait parfois Pornic, en s'arrêtant pour souffler un peu. Est-ce encore bien loin ?

—Non, non, nous approchons... nous y serons bientôt, répondait de Prades.

Et ils repartaient, tandis que, de temps à autre, on entendait, avec un bruit mat et sourd, la tête de Korrigan battre contre la muraille.

—Nous y sommes ! dit enfin le marquis qui venait de s'arrêter à deux mètres de l'abîme. C'est là !

—Là ? fit avec surprise Pornic qui ne distinguait pas encore nettement la dalle.

—Oui, là... Ne bougez plus... Regardez bien !... Voyez-vous cette pierre ?

—Ah ! oui, maintenant je la vois ! répondit le vieil aubergiste un peu saisi. Et alors ?

—Il suffit seulement de la toucher pour qu'elle bascule... Comprenez-vous ?

—Oui, compris. Venez plutôt !

Et Pornic venait de soulever dans ses bras le lourd cadavre de Korrigan.

—Méfiez-vous ! s'écria vivement de Prades. Il ne faudrait qu'un faux mouvement pour qu'il vous entraîne avec lui !...

—Parfaitement. Mais pas de danger ! répondit Pornic en riant. Le vieux gueux a beau avoir rendu l'âme, il était si traître que je ne m'y fie pas encore...

—Aussi, vous voyez, ajouta-t-il, je ne me presse pas... je le prends comme ça... et bon voyage Korrigan !

Le corps du vieux bandit venait de tomber sur la dalle...

Le gouffre noir apparut pendant une seconde, puis disparut...

On entendit un bruit sourd à peine distinct dans les profondeurs de la terre. . . .

Il ne restait plus trace de Korrigan, comme il n'en restait plus de la vieille Micheline. . . .

Et moins d'un quart d'heure après, le roulement rapide d'une voiture se faisait entendre dans le silence qui enveloppait le sinistre château de Morgoff. . . .

C'étaient nos trois amis qui reprenaient le chemin de l'auberge de Pornic.

Mais jamais le comte et de Prades, qui demeuraient silencieux en face l'un de l'autre, n'avaient été plus pâles, plus livides, plus défaits.

Certes, il venaient de vivre une heure terrible. . . une heure d'angoisse inoubliable, mais cependant ce n'était point ce souvenir-là qui, en ce moment, les hantait. . . .

L'horrible piège auquel ils avaient failli se laisser prendre, la mort affreuse qu'ils avaient vue de si près, ils n'y pensaient déjà plus.

Mais ce qui les torturait, c'était leur inutile visite au château de Morgoff ; c'était l'épouvantable incertitude dans laquelle ils étaient sur le sort d'Yvonne et de la petite Suzanne.

Qu'étaient-elles devenues ?

Que fallait-il croire de l'étrange histoire que le vieux bandit leur avait racontée ?

Où allaient-ils maintenant diriger leurs recherches ?



Cette porte venait de se refermer poussée par le vieux bandit.

Et, plein de fièvre, de Prades se disait :

—Et pourtant, j'ai juré à Clotilde de lui rendre son enfant. . . et ce serment, il faut que je le tiens !

Tandis que, de son côté, le comte de Belleruche pensait :

—A tout prix, il faut que je retrouve Yvonne !. . . A tout prix, il faut que je sauve ma fille !

IX. — CRUELLE ATTENTE !

Malheureuse Clotilde !

Avec quelle impatience elle attendait le retour du comte et du marquis, toutes les mères le comprendront.

Mais les jours s'écoulaient et elle restait toujours dans la même attente qui la remplissait d'anxiété. . . dans la même attente qui la rongait et la torturait.

Chaque soir, elle s'endormait en murmurant le nom de sa fille bien-aimée, en évoquant encore son image, et en se disant :

—Peut-être demain la reverrai-je ? . . . Peut-être demain aurai-je

enfin l'immense joie de la revoir. . . l'immense bonheur de la serrer dans mes bras ?

Et sur cette pensée qui remplissait son cœur d'ivresse, elle cherchait à s'endormir. . . Mais comment aurait-elle pu trouver le calme, le repos et l'oubli ?

Et, le lendemain, c'était encore la même déception. . . c'était encore le même supplice de l'attente !

Point de nouvelles du comte !. . . Point de nouvelles du marquis !

Que se passait-il donc, là-bas, dans ce château de Morgoff où on lui avait caché son enfant ?

Et de sombres pressentiments contre lesquels elle ne pouvait se défendre, quelquefois la prenaient, la rendaient toute pâle et toute frémissante.

Sa fille !. . . Est-ce qu'on n'allait pas la lui ramener !. . . Est-ce qu'on n'allait pas la lui rendre ? . . . Ne la verrait-elle donc plus !

Aussi rien ne pouvait-il la distraire, rien ne pouvait-il l'arracher à ses lugubres pensées, et c'était à peine si le petit Maurice lui-même, si le petit Maurice qui passait presque toutes ses journées auprès d'elle et qui faisait tout son possible pour lui rendre un peu de courage, réussissait parfois à lui arracher un pâle et triste sourire.

Tous les matins, on lui apportait les journaux que M. de Belleruche avait l'habitude de recevoir, mais jamais elle n'en ouvrait un seul. . .

A quoi bon ? . . . Est-ce que le monde existait pour elle ? . . . Est-ce que toutes ses pensées n'étaient pas vers l'enfant perdue. . . vers sa chère Suzanne adorée ?

Mais une fois pourtant, comme elle venait de s'emparer machinalement de l'une des feuilles que l'on avait posées devant elle, et comme elle la parcourait d'un coup d'œil distrait, soudain elle tressaillit, toute blanche.

Son regard venait d'être attiré par ces deux titres en gros caractères :

ÉTRANGES DISPARITIONS !

LE MYSTÈRE DU CHATEAU DE MORGOFF

Et elle eut comme un éblouissement, comme un vertige.

—Morgoff ! pensa-t-elle, tandis que tout son sang se glaçait dans ses veines. De quelles disparitions. . . de quel mystère veut-on donc parler ?

Et reprise par les plus sinistres pressentiments, le cœur serré de la plus horrible angoisse, toute tremblante, elle commença à lire ce qui suit :

“ Là-bas, tout au fond de la terre de France. . . là-bas où notre sol finit en face de l'immensité de l'Océan, il existe un pays étrange, désolé, inconnu, où jamais aucun voyageur ne passe, où l'on peut parfois marcher de longues heures sans rencontrer personne, et où la solitude est si complète et si farouche que les plus braves ne peuvent se défendre d'un sentiment de terreur.

“ Cet étrange pays s'appelle le pays de Morgoff. . .

“ Situé dans l'endroit le plus désert, un château d'aspect sinistre et qui remonte à des siècles, le domine et l'écrase, pour ainsi dire, de ses tours.

“ Ce château est aujourd'hui la propriété d'une des personnalités les plus en vue de Paris : nous voulons parler du richissime baron de Chancel.

“ Or, depuis quelques années déjà, M. le baron de Chancel avait installé là, pour garder son château, un individu nommé Korrigan et sa femme que l'on n'appelait dans le pays que la vieille Micheline.

“ Dans les premiers temps, Korrigan et la vieille Micheline avaient eu avec eux deux autres domestiques qui, il y a quelques semaines, ont quitté le château on ne sait pourquoi.

“ Quoi qu'il en soit, Korrigan et sa femme étaient deux êtres qui étaient loin d'être sympathiques à ceux qui les connaissaient. . .

“ Lui était une espèce de brute, une espèce de colosse à l'air sournois et au front toujours sombre. Elle, une vieille pâle, très sombre aussi, avec un regard si froid, si dur, presque si cruel, qu'on ne pouvait s'empêcher de frissonner lorsqu'il se posait sur vous. . .

“ Si désert et si sauvage que soit le pays de Morgoff, on trouve pourtant éparses dans les environs du château quelques pauvres masures, quelques pauvres cabanes de paysans. Mais jamais les gens qui habitaient là ne frayaient avec les gardiens de la sombre demeure, tant ils les redoutaient et tant ils en avaient peur. . . On racontait même sur eux, mais si bas que le bruit ne pouvait leur parvenir, des histoires étranges et terribles.

“ C'est ainsi que l'on prétendait que le château de Morgoff cachait et récérait derrière ses murailles deux prisonnières, deux pauvres créatures que les Korrigan torturaient. . .

“ Les uns disaient avoir aperçu quelquefois une femme rôder comme un fantôme sur une des hautes tours du château. . . une femme qui jetait des cris si terribles et si déchirants qu'on en restait tout glacé d'épouvante. . .

“ D'autres disaient aussi y avoir, à certains jours, entrevu une enfant. . . une petite fille que la vieille Micheline chassait devant elle avec des cris de colère et des imprécations. . .

Clotilde venait de sentir un frisson lui courir dans les veines.

—Yvonne!... Ma fille!... Oh! mon Dieu!... mon Dieu! murmura-t-elle si défaite qu'elle semblait près de défaillir...

Mais elle se redressa presque aussitôt, car elle avait hâte de lire, hâte de savoir jusqu'où son malheur pouvait aller.

Et, les yeux brouillés par les larmes, elle continua :

"D'autres histoires encore couraient, toujours dans le même secret, sur le compte de Korrigan, et l'on accusait cet homme de crimes si lâches et si atroces que l'imagination se refuse à les concevoir.

"Ce monstre, racontait-on, profite des tempêtes qui ne sont que trop fréquentes dans les parages de Morgoff, pour courir vers les navires échoués et se jeter, comme un vampire, sur les infortunés naufragés en leur laissant croire qu'il vient pour leur porter secours.

"Il jette surtout son dévolu sur les femmes qu'il emporte dans sa barque, et caché dans l'ombre, caché dans la nuit qui, seules, peuvent le voir, ce brigand les achève après les avoir dépouillées de tous les bijoux et de tout l'argent qu'elles possèdent...

"Et c'est ainsi, ajoutait-on, que ce couple hideux doit enfouir dans quelque cachette du château de Morgoff, dans quelque cachette de lui seul connue, toute une fortune, tout un trésor lentement et criminellement amassé...

"Tels étaient donc les bruits qui couraient, les propos que l'on échangeait très discrètement dans la crainte de se compromettre, quand, il y a quelques jours, une autre nouvelle se répandit tout à coup dans le pays... une autre nouvelle qui remplit de surprise et de saisissement tous les habitants de Morgoff.

"La porte du vieux château qui restait toujours fermée et cadenassée comme la porte d'une prison... la porte du château que l'on n'avait vu s'entre-bâiller pour personne, restait, depuis quarante-huit heures, toute grande, toute large ouverte...

"D'abord, si étrange et si surprenant que pût paraître un pareil changement dans les habitudes des deux gardiens du château de Morgoff, on n'y avait pas attaché une trop grande importance.

"Peut-être les portes n'avaient été laissées ainsi que parce que les Korrigan attendaient d'une minute à l'autre l'arrivée de leur maître, la visite du baron de Chancel ?

"Peut-être aussi n'étaient-elles restées ouvertes qu'un instant seulement, que le temps de permettre au vieux domestique du baron de faire pénétrer dans la cour quelque-une de ses lourdes voitures qui parfois arrivaient de la ville chargées de provisions ?

"Mais, comme le lendemain, puis le surlendemain, rien n'était changé... comme les portes du château de Morgoff continuaient de rester ouvertes à tout venant, ce ne fut plus seulement de la surprise, mais de la stupeur qu'on éprouva.

"Pour sûr, cela n'était pas naturel et il avait dû se passer dans le sombre château quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de mystérieux, qu'il était impossible de savoir, mais dont on restait tout glacé d'épouvante, tout glacé d'effroi...

"Et comme de plus en plus la curiosité s'éveillait, s'excitait; comme très loin même de Morgoff, il n'y avait plus une mesure, plus une chaumière où l'étrange nouvelle ne fût parvenue, ce fût bientôt devant les portes béantes du vieux château toute une foule fiévreuse, toute une foule anxieuse qui sans cesse se renouvelait, s'avancant parfois — mais sans jamais oser aller plus loin — jusque sur le seuil de la cour, pleine d'un silence de mort.

"Et ces rassemblements duraient depuis trois jours déjà, sans que personne eût encore songé à prévenir la justice du mystérieux événement qui se passait au château de Morgoff, quand, dans l'après-midi du troisième jour, un homme apparut tout à coup au milieu de la foule, un homme dont la vue causa une profonde sensation.

"—Plennoëc! s'écria-t-on de tous côtés, Plennoëc!..."

"Ce Plennoëc n'était autre que l'un des deux domestiques qui, autrefois, avaient servi sous les ordres de Korrigan et de sa femme, et qui, depuis quelque temps déjà, avaient quitté le service de M. le baron de Chancel.

"—Eh bien, qu'est-ce donc?... que se passe-t-il donc?... où est Korrigan? demanda-t-il vivement en s'adressant à la foule qui l'entourait.

"—C'est ce qu'on se demande! répondit-on.

"—Êtes-vous entrés ?

"—Non, personne.

"—Ah, vous avez peur! ricana-t-il. Tas de poltrons!... Eh bien, nous allons voir!

"Et suivi de tout un flot de curieux que sa présence rassurait, il pénétra dans la cour et se dirigea vers la chambre de Korrigan. Puis, comme il allait jeter un coup d'œil à travers les vitres, tout à coup il eut un mouvement de surprise.

"—Tiens, tiens, murmura-t-il, la clef est à la porte!... Ah! ça c'est bizarre aussi!... Jamais, de mon temps, même quand il était dans sa turne, le vieux Korrigan n'a laissé sa clef en dehors. Qu'est-ce que cela veut dire ?

"Et, tout en faisant ces réflexions, Plennoëc venait d'ouvrir la porte et d'entrer dans la chambre du vieux bandit.

"Un regard suffisait pour se rendre compte qu'il n'y avait personne; mais, machinalement, l'ancien domestique du château appela:

"Et comme, naturellement, il ne recevait aucune réponse il s'avança rapidement vers le lit dont il écarta les rideaux d'un geste brusque.

"—Ni là non plus!" fit-il.

"Et revenant au milieu de la chambre, il chercha autour de lui s'il ne trouverait pas quelque chose... quelque indice qui pourrait lui donner le mot de cette énigme, la clef de ce mystère.

"Mais d'indice pouvant l'éclairer et jeter la moindre lueur sur l'étrange disparition de Korrigan et de la vieille Micheline, il n'y en avait pas.

"La chambre était encore telle qu'il l'avait toujours vue, sans le moindre désordre, sans rien d'anormal.

"On eût pu croire que Korrigan et sa femme n'étaient sortis que pour quelques instants, et que d'une minute à l'autre ils allaient rentrer.

"Cependant, de même qu'il avait exploré la chambre des deux disparus, Plennoëc, toujours entouré de la foule des curieux, s'était mis à explorer aussi, et avec le plus grand soin, la cour du château.

"Mais là non plus, malgré les plus patientes recherches, rien ne fut trouvé qui pût attirer l'attention.

"Restait à visiter les galeries et les chambres du château...

"Plennoëc y songea.

"Muni d'une lanterne qu'il était allé prendre dans la chambre de Korrigan, et suivi de quelques habitants, il monta, il chercha, il fouilla partout.

"Mais là encore toutes les recherches furent absolument vaines, absolument inutiles. Toutes les galeries étaient vides et, dans aucune des chambres où l'on put pénétrer, on ne trouva le moindre indice qui pût fixer sur le sort des deux vieux gardiens du château.

"Force était donc de rester là en attendant que la justice, que Plennoëc se chargeait de prévenir, vint à son tour faire des recherches et commencer une enquête.

"Aussi dans l'après-midi du lendemain, la foule qui assiégeait les abords du vieux château de Morgoff était-elle encore plus considérable que les jours précédents.

"Le procureur de la République et le juge d'instruction venaient d'arriver depuis un quart d'heure, et l'on n'avait laissé pénétrer avec eux dans le château que Plennoëc et une douzaine d'habitants choisis parmi ceux que l'opinion publique désignait comme ayant été plus souvent en rapports avec Korrigan.

"Immédiatement les deux magistrats s'installèrent dans la chambre de celui-ci, puis commencèrent à poser leurs questions:

"—Depuis combien de temps, demanda le procureur, s'était-on aperçu de la disparition de ce Korrigan et de sa femme ?

"Depuis cinq jours, répondit vivement l'un des témoins. C'est moi qui me suis aperçu l'un des premiers que les portes du château étaient ouvertes. Et comme je n'avais jamais vu pareil fait se produire et que je savais que Korrigan était très méfiant, je n'ai pu m'empêcher d'être très vivement intrigué, très vivement frappé par cette découverte.

"—Ne nous avez-vous pas dit, demanda à son tour le juge d'instruction en s'adressant à Plennoëc, que vous aviez été aussi au service de M. le baron de Chancel ?

"—En effet, monsieur.

"—En même temps que Korrigan ?

"—Oui, monsieur.

"—Quelle a été la durée de votre séjour ici ?

"—Un peu moins d'une année....

"—Par conséquent, vous l'avez assez connu pour pouvoir fournir à la justice des renseignements qui pourront lui être utiles... Et d'abord, quelle était l'origine de cet homme?... D'où venait-il quand il est entré au service de M. le baron de Chancel?... Était-ce quelqu'un du pays ?

"Mais, coupant la parole à Plennoëc, tous les autres témoins venaient de secouer brusquement la tête.

"—Non, monsieur, répondit vivement l'un d'eux, Korrigan n'était pas de Morgoff, et quand à pouvoir dire d'où il venait et d'où il sortait, je crois bien que personne ici ne l'a jamais su....

"—Jamais! appuyèrent d'une seule voix les autres.

"—Mais vous, Plennoëc, reprit le magistrat, vous deviez au moins connaître ses relations et ses habitudes ?

"—Korrigan n'avait aucune relation, monsieur, répondit l'ancien domestique du baron de Chancel, car c'était une espèce de sauvage, une espèce d'ours qui fuyait tout le monde et que tout le monde fuyait....

"Jamais, près d'un an que je suis resté ici sous ses ordres et sous ceux de sa femme, qui était pour le moins une créature aussi étrange que lui, je n'ai vu un de ses amis franchir le seuil du château....

"Et quant à ses habitudes, son caractère vous les explique... Il ne sortait jamais, ou s'il sortait, — ce qui n'arrivait d'ailleurs que très rarement, — ce n'était que pour les courses les plus indispensables et que lui seul pouvait faire....

“ Mais, la plupart du temps, Korrigan et la vieille Micheline ne bougeaient guère de la chambre où nous sommes. . . .

“ — Avait-il des ennemis ?

“ — Ça, monsieur, je n'en sais rien. . . Je vous répète que Korrigan était un être si méfiant et si soupçonneux que sa seule joie semblait être de fuir ses semblables. . . Dans ces conditions-là, comment m'aurait-il fait ses confidences ?

“ — En effet, dit le procureur en intervenant. Mais cependant il arrive quelquefois que les hommes du caractère de Korrigan éprouvent à certains moments le besoin de parler, le besoin de s'épancher. . . .

“ — C'est possible. . . Mais pas lui !

“ — Et quelle était l'opinion des habitants de Morgoff sur son compte ?

“ — Plutôt mauvaise.

“ — A cause ?

“ — A cause de certaines histoires, de certaines légendes qui couraient le pays. . . .

“ — Ah ! . . . Et quelles étaient donc ces histoires, ces légendes ? dit vivement le magistrat. Voyons, ajouta-t-il plus vivement et presque sévèrement en s'apercevant que Plannoëc balbutiait. Pas d'hésitation ! . . . pas de réticences ! . . . La justice a le droit de tout savoir et vous devez tout lui dire. . . Parlez ! . . . De quoi accusait-on Korrigan ?

“ Puis, s'adressant aux autres témoins, il reprit :

“ — Et vous aussi, dites ce que vous savez, et dites-le sans haine et sans crainte. . . De quoi accusait-on cet homme ?

“ Alors, l'un de ceux qui avaient déjà parlé répondit avec force :

“ — D'être un voleur !

“ — Un voleur ?

“ — Un voleur et un assassin !

“ — Oui ! oui ! crièrent les autres, voilà ce que l'on disait ! . . . voilà de quoi on accusait Korrigan ! . . .

“ — Ce sont là des paroles bien graves, dit le juge d'instruction, et il faudrait préciser.

“ Sur quoi se fondait-on pour avoir de pareils soupçons ?

“ Alors chaque témoin raconta à son tour ce qu'il savait, ou plutôt ce qu'il avait entendu dire touchant le vieux gardien du château de Morgoff.

“ C'était un être avare et cupide qui, pour de l'argent, était capable de tout. Et s'il avait accepté d'entrer au service de M. le baron de Chancel, s'il avait accepté de prendre la garde du château de Morgoff, ce n'était point pour les maigres gages que cet emploi lui rapportait, mais à cause surtout des très gros bénéfices que lui faisait faire le voisinage de la mer.

“ Car si l'on n'aimait point Korrigan, et si même il inspirait à tous une profonde répulsion, c'est qu'il passait pour le dernier des bandits, le dernier des brigands. . . .

“ Sorte d'escarpe des flots, sorte de rôdeur de l'océan, il épiait et guettait les naufrages, ils les provoquait même quelquefois, à ce que l'on racontait aussi, et c'était ainsi, c'était en se ruant, pour les dépouiller, sur de malheureuses victimes que les tempêtes allaient engloutir, qu'il avait amassé, prétendait-on, une très grosse fortune, tout un trésor soigneusement caché, soigneusement enfoui dans quelque trou ignoré du château de Morgoff.

“ Oui, voici quels étaient les bruits qui couraient sur Korrigan. . . voici ce qu'on lui reprochait et qui l'avait rendu odieux à tout le monde. . . .

“ D'ailleurs, déclarèrent encore les témoins, il se passait depuis quelque temps au château de Morgoff des choses très étranges et très mystérieuses, des choses qu'il fallait aussi que la justice connût. . . .

“ Et alors ils parlèrent de ces deux prisonnières auxquelles nous avons fait allusion plus haut. . . de ces pauvres créatures qui étaient enfermées au château de Morgoff et qu'aujourd'hui on ne retrouvait plus ! . . .

Plus livide qu'une morte, Clotilde venait d'avoir un long tressaillement.

Avait-elle bien lu !

Avait-elle bien compris !

Était-ce bien vrai ce que racontait ce journal ! Était-ce bien vrai qu'Yvonne et Suzanne n'étaient plus au château de Morgoff ! . . .

Mais alors où donc étaient-elles ?

Mais alors comment avaient-elles disparu ?

Mais alors qu'avait-on fait de son enfant ?

Et la malheureuse mère crut pendant quelques secondes qu'elle allait mourir !

Mais, soudain, elle se redressa, car elle avait hâte de tout lire, hâte d'aller jusqu'au bout. . . .

Peut-être trouverait-elle plus loin une raison de se rassurer ? . . .

Peut-être allait-elle apprendre ce qu'était devenue Suzanne et si elle pourrait la retrouver ?

Et ce fut de plus en plus tremblante et les yeux brouillés de larmes qu'elle poursuivit sa lecture :

“ Mais, cette déclaration faite, les mêmes personnes ajoutèrent

encore que, sur ce point-là, que sur les choses étranges et mystérieuses qui avaient pu se passer dans les derniers temps au château de Morgoff, c'était surtout Plannoëc qu'il fallait interroger, car il devait en savoir certainement beaucoup plus long qu'eux.

“ Alors, questionné à son tour par les deux magistrats, l'ancien domestique du baron de Chancel répondit :

“ — Sur la question des naufrages, je ne puis rien dire, car je ne me suis jamais aperçu de rien, car je ne sais rien, et tout ce que je peux déclarer, c'est que Korrigan était parfaitement capable de commettre les crimes dont on l'accuse.

“ Quant aux deux femmes qui étaient renfermées au château de Morgoff, et qui, en effet, n'y sont plus aujourd'hui, c'est autre chose et je vais dire tout ce que je sais à ce sujet.

“ Un soir — il y a de cela deux ou trois mois, — Korrigan me fit appeler, ainsi que l'autre domestique qui se trouvait au château à ce moment-là, et il nous annonça que notre maître, que M. le baron de Chancel, devait arriver à Morgoff dans le milieu de la nuit.

“ Or, ajouta-t-il, comme M. le baron désire que personne ne sache qu'il est venu ici, vous me ferez donc le plaisir de vous taire. . . .

“ Quant à ce qui pourrait se passer et à ce que vous pourrez voir, vous ferez bien de le garder pour vous. . . .”

“ Voilà d'abord ce que j'avais à vous dire.

“ Maintenant, quant à ce que vous aurez à faire plus tard, vous le verrez dans quelques heures. . . .”

“ Et quelques heures plus tard, en effet Korrigan venait cogner à la porte de la chambre où nous couchions, l'autre domestique et moi. . . .

“ — Dormez-vous ? cria-t-il d'une voix brutale. Allons, vite, debout, debout ! . . .”

“ Comme nous venions seulement de nous jeter tout habillés sur le lit, nous fûmes sur pied en moins d'une seconde.

“ Korrigan nous fit signe de le suivre et nous conduisit ici, dans cette chambre où nous sommes ; puis, interpellant la vieille Micheline, qui ne s'était pas couchée non plus :

“ — Femme, dit-il, et les torches ?

“ — Je vais vous les donner, ” répondit-elle.

“ Elle se baissa, fouilla dans ce bahut que vous voyez là, et en retira trois longues torches de résine.

“ — Quelle heure est-il ! ” reprit Korrigan.

“ — Bientôt deux heures, dit-elle. . . Mais un instant ! . . .”

“ Elle ouvrit vivement la porte, fit quelques pas dans la cour, puis écouta. . . .

“ — On n'entend rien. . . aucun bruit, reprit-elle en rentrant. Je crois que vous avez encore un moment. . . .

“ — Non, non, marchons ! s'écria Korrigan. J'aime mieux poser une heure et même davantage, s'il le faut, que de risquer de manquer M. le baron.

“ Allumez les torches ! . . . Et vous, prenez-en chacun une. . . Et en route ! . . .”

“ Et tous les trois, portant chacun une torche allumée, nous sortons du château.

“ Je croyais que nous allions aller à la rencontre du baron, mais, à ma grande surprise, Korrigan s'arrêta au bout de quelques pas. . .

“ — Maintenant, dit-il, nous n'avons plus qu'à rester là et à attendre. . . .”

“ La nuit était très sombre et il faisait un grand vent qui, à chaque seconde, menaçait d'éteindre nos torches.

“ Deux heures sonnèrent. . . puis deux heures et demie. . . .

“ De temps à autre, Korrigan s'avancait un peu, puis s'arrêtait en prêtant l'oreille. . . .

“ Nous écoutions aussi. . . .

“ Rien. . . .

“ La nuit restait toujours aussi silencieuse.

“ Enfin, tout à coup nous tressaillâmes, et Korrigan, écoutant de nouveau, s'écria :

“ Je crois que cette fois c'est lui ! . . . Je crois que cette fois le voilà ! . . .”

“ En effet, un bruit encore très faible, très lointain, se faisait entendre. Puis bientôt il grandit, se rapprocha, et le doute ne fut plus possible.

“ C'était bien une voiture qui montait la route de Morgoff et qui s'avancait vers nous.

“ Quelques minutes s'écoulèrent, puis, soudain, nous la vîmes surgir au sommet du plateau, où, après avoir fait encore quelques tours de roue, lentement, elle s'arrêta.

“ Korrigan venait déjà de nous entraîner vers elle :

“ — Venez ! . . . venez ! . . .”

“ Et nous le suivîmes.

“ Au même moment, la portière s'ouvrait et deux hommes mettaient lentement pied à terre.

“ Le front très sombre et l'air très dur, le baron parla vivement à voix basse à Korrigan, tout en lui montrant la voiture dont la portière était restée ouverte.

“ Alors celui-ci nous faisant signe de nous approcher :

— Ici, vous autres ! cria-t-il. Aidez-moi !... ”

Il venait de courir vers la voiture et, comme j'y arrivais derrière lui, je ne pus retenir un cri de saisissement.

„ Là, tout au fond, une femme était blottie... une femme au visage si pâle et aux yeux si luisants qu'elle me faisait peur.

„ D'un bond, Korrigan grimpa sur le marchepied, puis la tira brutalement à lui.

„ Elle n'eût pas un mot, pas un geste de résistance, mais seulement une plainte sourde, étouffée, une longue plainte qui, bien que je ne sois pas trop sensible, me fit mal à entendre.

„ Et quand elle fut à terre à son tour :

„ — Prenez-la par un bras, me dit Korrigan, moi je la tiendrai par l'autre... ”

„ La femme était si faible, si chancelante, qu'il fallait presque la porter.

„ D'ailleurs, ce n'était plus une créature vivante, mais un fantôme, mais un spectre.

„ Bien que le pas du baron talonnât le nôtre, je ne pouvais m'empêcher de la regarder du coin de l'œil, et plus je la regardais, plus elle m'effrayait, plus elle m'épouvantait, plus aussi je ne pouvais me défendre d'éprouver pour elle la plus profonde, la plus immense pitié... ”

„ Quelle était cette femme ?

„ D'où venait-elle ?

„ Pourquoi avait-elle cet air étrange qui nous saisissait tant ?

„ Enfin pourquoi le baron l'avait-il amenée au château de Morgoff ?

„ Autant de questions auxquelles, naturellement, je ne pouvais répondre, mais que je ne pouvais non plus m'empêcher de me faire.

„ D'ailleurs, le baron et son compagnon ne disaient pas un mot, et nous avançons vers le château dans un silence farouche, tandis que nos torches, dont le vent faisait vaciller les flammes, jetaient de grandes lueurs sanglantes qui semblaient remplir d'effroi la pauvre femme.

„ De l'endroit où la voiture s'était arrêtée à la porte du château, il n'y avait guère plus de cent pas, mais la malheureuse que moi et Korrigan soutenaient marchait si péniblement que nous mêmes au moins trois fois plus de temps qu'il n'en aurait fallu pour franchir cette distance.

„ Enfin nous entrons, nous traversons la cour, et nous voici dans la chambre de Korrigan, c'est-à-dire dans cette pièce-là... ”

„ Et à ce moment, seulement j'entends la voix du baron.

„ — Asseyez-la ici ! ” nous dit-il d'une voix brève.

„ Et d'un geste, il nous montre un fauteuil près de la cheminée.

„ La femme se laisse tomber comme une masse dans ce fauteuil et ne bouge plus, ne remue plus... ”

„ Elle est d'une immobilité si complète qu'on pourrait la croire morte... ”

„ La lampe posée sur la table éclairait en plein son visage, et personne n'aurait pu la voir sans être frappé de sa merveilleuse beauté, sans être ému aussi jusqu'au fond de l'âme de la plus profonde tristesse, de la plus profonde douleur empreinte sur ses traits.

„ Et comme je la regardais plus attentivement encore, une autre chose en elle me frappa, me fit courir un frisson dans les veines.

„ C'était son regard égaré, son regard qui errait partout autour d'elle sans jamais se fixer, son regard où se lisait l'absence de toute pensée, l'absence de tout souvenir... ”

„ Folle !... Cette femme est folle ! me dis-je le cœur de plus en plus serré.

„ Elle venait de laisser tomber lourdement sa tête sur sa poitrine et elle restait ses mains sur ses genoux, faisant entendre encore sa sourde plainte si douloureuse et si poignante quand, tout à coup, je sentis une main lourde s'abattre brutalement sur mon épaule... ”

„ Et comme je venais de me retourner, j'aperçus le baron de Chancel qui, très pâle, me regardait avec des yeux flamboyants.

„ — Eh bien, mon garçon, que faites-vous donc là ?... Je crois que vous rêvez ! me dit-il la voix rauque. Et vous aussi, que faites-vous là ? dit-il en se retournant brusquement vers l'autre domestique. Nous n'avons plus besoin de vous... Sortez !

„ Et d'un grand geste impérieux, d'un grand geste plein de colère, il nous chassa, nous balaya... ”

„ Cette nuit-là, messieurs, continua Plennoëc, je ne vous cache pas que je ne dormis guère, et que l'autre domestique, qui était mon camarade de lit, ne dormit pas beaucoup plus que moi... ”

„ Car, malgré nous, toujours le souvenir de cette femme nous poursuivait, car toujours elle se dressait devant nous avec son regard plein de fièvre et son pâle visage de martyr.

„ — Connaisais-tu déjà le maître... connaissais-tu déjà le baron de Chancel ? me demanda mon compagnon

„ — Non, répondis-je, je ne l'avais jamais tant vu... ”

„ — Et qu'en penses-tu ?

„ — Et toi ?

„ — Un monsieur qui ne doit pas être commode... Un air brutal, un mauvais regard, des allures insolentes... Entre nous ce doit être un vilain coco... Est-ce qu'il ne t'a pas fait cette impression-là ?

„ Tout à fait, répondis-je. Mais ce que je me demande et ce que je cherche, c'est ce qu'il peut y avoir de mystérieux derrière cette aventure... car il y a certainement là-dessous un mystère... ”

„ — Evidemment !

„ — Un mystère que seul Korrigan et la vieille Micheline connaîtraient, car tu as déjà vu comme le baron trouvait que nous demeurions trop longtemps là-bas... ”

„ — En effet, répondit mon camarade. Mais ce mystère, peut-être en ai-je déjà deviné une partie... ”

„ — Toi ! m'écriai-je.

„ — Oui, mon vieux... Oui, sans avoir reçu les confidences de Korrigan ni celles du baron, je crois déjà savoir quelque chose... ”

Oui, tel que tu me vois, je crois déjà savoir quelle est cette femme et il ne faudrait pas beaucoup me prier pour que je te dise son nom.

„ — Tu plaisantes ! m'écriai-je encore, de plus en plus étonné, de plus en plus ahuri.

„ — Pas le moins du monde. Je n'ai jamais, au contraire, parlé plus sérieusement... Je puis peut-être me tromper, je puis peut-être faire fausse route, mais cependant cela m'étonnerait bien... ”

„ — Alors, que veux-tu dire ?... Parle !... parle vite ! lui criai-je de plus en plus intrigué... ”

„ Mais au lieu de me répondre tout de suite, mon camarade parut réfléchir pendant quelques instants, hocha plusieurs fois la tête comme s'il répondait à ses propres pensées, puis enfin :

„ — As-tu bien regardé cette femme ? reprit-il.

„ — Certes, oui ! répondis-je. Je l'ai d'autant plus regardée qu'elle m'avait rempli d'abord d'une profonde surprise, puis ensuite d'une immense pitié... ”

„ — Et comment la trouves-tu ?... Très belle, n'est-ce pas ?

„ — Oui, admirablement belle !

„ — Et qu'as-tu remarqué encore ? son extrême pâleur, son visage douloureux et souffrant ?

„ — Oui.

„ — Et son regard étrange... son regard de folle ?

„ — Et quoi encore ?

„ — Mais c'est tout. ”

„ Mon camarade venait de sourire, puis de hausser les épaules.

„ — Enfin, achève donc ! lui dis-je, impatienté. Pourquoi tant de mystère ? Que crois-tu avoir découvert et où veux-tu en venir ?

„ — Eh bien, tout simplement à ceci, me répondit-il ; c'est que tu n'es guère observateur si tu ne t'es pas aperçu comme moi que cette pauvre jeune femme qui peut à peine se tenir debout, que cette pauvre jeune femme qui a la mort peinte sur le visage et à qui l'on ne donnerait pas pour deux jours de vie, ne doit pas être la première venue... je veux dire ne doit pas être tout à fait une étrangère pour notre maître, pour le baron de Chancel... ”

(A suivre)

MYRTIL

Myrtil, le blond, le joli Myrtil, Myrtil le page favori de la bonne et puissante reine Bertrude aux cheveux d'argent ; Myrtil dont aucune tristesse, aucune décevance n'avait jamais assombri le front, humecté les paupières, éteint le sourire ; Myrtil, à l'esprit simple, au cœur doux, à l'âme pure, aimé de tous et ne sachant qu'aimer : Myrtil croyait aux fées, aux fées bienfaisantes.

Et comment aurait-il pu n'y pas croire ?

Il n'ignorait point qu'il avait reçu le jour au fond d'une forêt, dans la cabane d'un pauvre bûcheron, et que, resté orphelin peu de temps après sa naissance, il avait été recueilli, adopté par la bonne reine Bertrude, aux cheveux d'argent, un jour où, avec sa suite, elle passait dans la forêt.

Il savait que depuis lors, dans le brillant palais qui était devenu sa demeure, grâce à la tendresse vraiment maternelle de la bonne reine, sa vie n'avait été qu'une suite de félicités, d'accomplissement de ses moindres désirs.

Aussi, un soir qu'il était au milieu des dames d'atours, et que l'on parlait de fées, l'une d'elles ayant paru s'étonner qu'on y put croire, le blond, le joli Myrtil dit qu'il ne voyait rien là que de possible et véritable ; et il affirma que l'existence des fées bienfaisantes était chose qu'il croyait de toute la force de sa foi.

— D'ailleurs, à chacun ses fées bienfaisantes, reprit-il ; pour moi, la première, la plus grande des fées bienfaisantes n'est-elle pas la bonne reine, qui tant me chérit et tant se complait à faire mon bonheur ? D'autres fées bienfaisantes, n'est-ce pas vous toutes, mesdames, qui tant m'avez aimé depuis que je suis ici, et qui tant me choyez chaque jour !... Et combien encore d'autres fées bienfaisantes ne vois-je pas autour de moi ? ajouta-t-il.

Puis semblant décrire un grand cercle avec ses bras écartés : “ Oh ! j'en vois ! j'en vois partout, oui, partout ! ”

Alors les dames d'atours surprises à qui mieux-mieux : " Partout, dis-tu, où donc ? gentil Myrtil, explique-toi... Où sont-elles ? que sont-elles, ces autres fées bienfaisantes ?... Dis, Myrtil, dis ! "

Mais le blond Myrtil ne voulut point s'expliquer. Et les dames de rapporter à la bonne reine ce que Myrtil avait dit. Et la bonne reine, la première fois que Myrtil se trouva près d'elle :

" Tu vas me le dire, à moi, n'est ce pas, ce qu'elles sont, les autres fées bienfaisantes que tu vois partout ?

— Oh ! fit Myrtil, c'est que long, bien long serait de vous les indiquer toutes, car pour moi devient fée bienfaisante toute chose qui me rend plus douce, plus heureuse la vie... Et il y en a tant et tant de ces choses-là !

— Eh bien ! voyons, indique-en seulement quelques-unes.

— Oui, quelques-unes. Pour moi devient fée bienfaisante la fleur si belle, si embaumée que j'aime tant à regarder, à respirer ; fée bienfaisante aussi l'oisillon si gentil à voir quand il vole et sautille, si doux à entendre quand il chante ; et la verte branche qui me donne frais ombrage ; et la source claire où je trempe ma main pour boire ; et le ruisseau bruyant que j'aime tant à suivre en l'écoutant ; et le grand soleil qui me réveille et m'éclaire ; et la douce nuit qui m'endort et me repose ; et, dans la nuit la mignonne étoile, qui est comme un œil d'or me regardant du ciel ; et le bon chien qui me caresse ; et le gracieux chaton qui m'égaie de ses jeux étourdis, et...

— Assez, mon enfant, arrête-toi, car toute l'œuvre du bon Dieu y passerait, interrompit la reine avec un sourire ; et peut-être ta croyance en toutes ces prétendues fées, ferait-elle tort à ta foi que tu dois au bon Dieu seul.

— Au contraire, répliqua doucement Myrtil, je l'aime, je l'adore bien mieux en me disant qu'il est le créateur de toutes ces fées qui ont ma croyance et mon amour : c'est pour moi comme une religion dans ma religion, et qui la fait plus grande, plus belle, plus sainte.

— Garde-la donc, mon mignon, dit la reine, puisqu'elle donne un accroît de bonté à ton cœur.

Et le blond Myrtil, dont aucune tristesse, aucune déception n'avait jamais assombri le front, humecté les paupières, éteint le sourire, resta croyant de plus en plus aux bienfaisantes fées, qui tant lui causaient de joies.

* * *

Quand il avait ainsi parlé à la bonne reine Bertrude, il était encore jeune homme ingénu, naguère sorti d'adolescence. Mais peu après, sonnait pour le joli page l'heure où ceux même qui ne croient pas fermement comme lui à l'existence des bienfaisantes fées, se prennent cependant à en attendre une qui leur semble devoir venir. Combien donc pour lui, ferme croyant, fut à la fois troublante et douce l'attente de cette fée, qui allait, prévoyait-il, ajouter le dernier enchantement aux enchantements de nos jours ?

Dès lors, voilà en émoi toutes ses rêveries pour concevoir, pour imaginer les beautés, les grâces, les vertus de celle dont il attend la prochaine venue.

Ce qu'elle sera, ce qu'elle doit être, ce qu'il espère, ce qu'il veut qu'elle soit cette bien aimante, cette bien aimée fée, cœur de son cœur, âme de son âme, oh ! la charmante vision des yeux ! Oh ! la délicieuse intuition de l'esprit ! Elle est svelte et délicate, elle a longues mains et pieds légers, bouche mignonne, grands yeux clairs et fins cheveux folâtres ; elle a doux parler, chant de fauvette et rire perlé.

Elle a sans cesse douce humeur et gaieté ; son cœur n'est que bonté, tendresse, compassion ; si bon, si tendre, si compatissant qu'il ne saurait vouloir affliger un moucheron, un oiseau, et qu'il viendrait en aide à tout être souffrant ; son âme n'est que justice et droiture, si juste, si droite, qu'elle n'aime que le bien et ne veut point même croire au mal. Sa lèvre n'a jamais menti, son regard n'est que franchise.

Et quand le joli page a créé, doté ainsi sa fée attendue, il s'avise même pour elle d'un coquet baptême ; il la nomme, il espère, il veut qu'elle se nomme Rosette, en sœur des roses, dont son visage doit avoir la fraîcheur, dont son âme doit avoir le parfum.

Et pour tromper l'impatience de l'attente il n'est trait gracieux qu'il n'ajoute au dessin de la chère image, il n'est nuance délicate qu'il ne joigne au coloris du ravissant tableau.

" Le jour où elle apparaîtra, pense-t-il, elle viendra les mains pleines de fleurs, un joli sourire sera sur ses lèvres mignonnes et dans ses grands yeux clairs ; et comme pour la nimber d'une auréole d'innocence et de bonté, les petits oiseaux du ciel, confiants et joyeux, voltigeront autour de son front pur.

" Et tout aussitôt je la reconnaitrai à la voir, à l'entendre ; car tant de fois déjà je l'ai vue, entendue dans ses rêves d'attente ! "

Mais quand se lèvera, pour Myrtil, l'aurore de ce beau jour ? Quand sonnera l'heure de cette venue ?... Il ne sait : Il attend, il attend...

* * *

Or, c'était un beau matin d'été. La bonne reine Bertrude était arrivée de la veille avec sa cour dans un de ses châteaux, en pays de bois et de prairies. A côté de la grande chambre qu'elle habitait, une petite tourelle dont la fenestrelle donnait sur les vertes futaies, lui servait d'oratoire. C'était là que le joli page se tenait d'ordinaire, pour être plus près de la bonne reine. Sur les rayons d'une antique crédence, il y avait de vieux livres, où le joli page aimait beaucoup à lire. Ce matin-là, il en avait pris un tout plein de peintures à fond d'or, où se voyaient maintes fées, dont le livre contenait les surnaturelles aventures.

Il avait ouvert le vieux livre sur ses genoux ; puis, longuement, pensivement, il avait lu les curieux, les attachants récits, tout en contemplant,

dévotement, pourrions-nous dire, les belles, les splendides images de fées ; si bien que, par l'esprit et par le cœur, il était alors entièrement avec elles, avec leurs merveilleuses histoires : quand, tout à coup, un voix qui chantait là-bas, là-bas, dans les arbres se fit entendre.

Il écouta d'abord tout ébahi, puis, transporté, il se leva ; car cette voix, il la reconnaissait ; c'était celle qu'il avait maintes fois entendue dans ses rêves d'attente. Il alla près de la fenestrelle et resta immobile, le regard fixé vers le point d'où venait la voix...

Et la voix, qui était fine comme refrain de fauvette, la voix disait :

Où donc t'en vas, ouvrant ton aile,
Cœur, petit cœur, tout embaumé,
Aux senteurs de rose nouvelle,
Où donc t'en vas, tout embaumé ?

Puis la voix se tut, et bientôt plus rapprochée, elle reprit :

En haut, tout haut, en la tourelle,
Vais rendre heureux le bien-aimé,
Tout en espoir d'amour nouvelle,
En haut m'attend mon bien-aimé.

A ce moment le joli page aperçoit la douce chanteuse qui vient, svelte et délicate. C'est bien elle, il la reconnaît sa fée, celle qu'il a déjà tant vue dans son rêve, c'est bien elle aux longues mains, aux pieds légers, aux grands yeux clairs, aux fins cheveux folâtres. C'est bien elle au nom coquet, car voici qu'une vieille qui passe et qui la voit, lui demande :

" Eh ! ça Rosette, où donc t'en vas ? — Rosette ! elle s'appelle Rosette ! C'est elle, c'est bien elle ! Pleines de roses sont ses mains, et même autour de son front voltigent les oisillons, — Rosette, où donc t'en vas ?

Et Rosette répond, toujours chantant :

Là-haut, tout haut, en la tourelle,
M'attend venir le bien-aimé !

— Mais, demande encore la vieille, qu'est-ce donc, Rosette, qu'est-ce donc que tu caches sous les roses de tes mains ?

Et Rosette, encore chantant :

J'ai pris le nid de l'hirondelle.
Pour don d'amour au bien-aimé.

Le nid de l'hirondelle ! elle a pris le nid de l'hirondelle ! Elle le montre, et tout en riant de sa lèvre mignonne, de ses grands yeux clairs, elle regarde sans compassion les pauvres oiselets, qui, tromblotants, ouvrent leur menu bec... Et alors, grands cris des oiseaux qui voltigent autour d'elle, car ce n'est point, comme d'abord Myrtil l'a pu croire, pour la nimber de douceur et de bonté que les oiseaux lui font cortège : c'est, au contraire, pour lui dire de leur voix grondante et douloureuse : " Méchante !... Cruelle !... Rends-nous, rends-nous nos enfants ! "

" Méchante ! cruelle ! Sa fée, sa bienfaisante fée, que dans ses visions, le bon, le doux, le compatissant Myrtil a toujours trouvée si bonne, si compatissante ; sa fée serait méchante, sa fée serait cruelle !

Alors, le joli page, dont aucune tristesse, aucune déconvenue n'a jamais encore assombri le front, ni humecté la paupière, ni éteint le sourire, le joli page sent que son cœur se déchire, que son âme s'envole, il se sent mourir... il meurt...

Et quand la bonne reine Bertrude aux cheveux d'or entra pour prier dans la tourelle :

" Myrtil !... mon mignon ! Pourquoi es-tu étendu là, tout bête, tout froid ? Myrtil ! Myrtil ! Las ! Myrtil est mort !... Myrtil est mort !... "

Et à la cour de la bonne reine Bertrude, ce n'est plus que deuil, ce n'est plus que larmes : tant il avait su gagner d'amitié, de tendresse, le joli, le bon Myrtil...

Et dans sa mort, il voit ce deuil ; sur la terre où il repose, il sent tomber les larmes. Et bonne lui est la mort, légère lui est la terre, puisqu'il sait qu'on le regrette et qu'on le pleure...

* * *

Mais, en réalité, point n'était mort, le joli, le bon Myrtil. Non, tant seulement coutumier de visions, le beau vieux livre imagé, lui ayant pris l'esprit et le cœur, il avait fait un rêve, d'abord charmant, mais qui devait finir en amère décevance ; et il lui avait semblé mourir ; et se croyant mort, au moins avait-il goûté la douceur d'être pleuré.

Et quand revenu de son rêve, il s'en alla le conter à la bonne reine Bertrude :

" Beau mignon, lui dit-elle, ton âge de faible enfance est achevé, cet âge où il te suffisait d'être bon ; la première déconvenue t'a mis en âge d'homme, en l'âge où il ne te suffira plus d'être bon, mais où il te faudra être fort. Sois bon, mais sois fort ; sois fort, mais sois bon. Et point ne sentiras trop les décevances."

Et devenu homme, à la fois toujours bon et toujours fort. Myrtil ne crut pas moins aux bienfaisantes fées, parce que, certain jour, une d'elles, une vraie, celle-là, se trouva, qui, venant à lui et restant pour toujours auprès de lui, charmante compagne de sa vie, jamais ne lui causa aucune décevance.

PIERRE THIBAUT

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la " Canadian Royal Art Union " tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Signours, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour protection, cure infallible des Catarrhes
chroniques de Poitrine, Bronches, Poumons, etc. } Portez le PLASTRON DE PIN PARFUME

Portez le PLASTRON DE PIN PARFUME

{ Célèbre Produit Français couronné
par l'Académie de Paris et toutes
les Grandes Expositions.



FEMMES

Faibles, Fatiguées et Epuisées.

Si vous éprouvez des douleurs dans le dos, le côté gauche et l'abdomen, si vous éprouvez des sensations de lourdeur fatigante au bas ventre suivies de maux de tête et d'accès subits de chaleur, si vous êtes devenues irritables, mal disposées et moroses, vous souffrez certainement du **Beau Mal** ou d'autres maladies particulières à votre sexe. Si vous désirez obtenir une guérison prompte et permanente, je vous conseille d'employer immédiatement mon **Composé Végétal** et mes **Tablettes Uterines** et vous ne serez pas déçus.

... Livre Gratuit ...

Une copie de mon livre, "La Santé de la Femme", sera envoyée franc de port et sous enveloppe cachetée aux femmes qui m'en feront la demande.

Mme JULIA RICHARD, Boite 996, Montréal.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

D. L. R.—Nature vive, enjouée et primesautière, très bienveillante et sympathique, du reste. Tempérament ardent et enthousiaste. Votre volonté assez tenace. Personne ne m'a rien dit; j'ai deviné.

Irlandaise, Vandrevil.—Caractère assez entreprenant, un peu irrégulier cependant. Nature calme et conciliante. Ambition très modérée.

Vivre pour aimer.—Ce spécimen démontre un caractère actif, ambitieux et énergique. Plus de dispositions à l'amitié qu'à l'amour et beaucoup de franchise.

Marguerite.—Bizarrie d'humeur et de caractère. Sensibilité peu développée et tendance à l'exagération de tout sentiment.

L. O. P. B.—Nature très exaltée, imagination romantique, sensibilité et tendance à subir facilement l'ascendant des passions.

Adi-Traprap.—Vous manquez de logique et de sens pratique. Vos dispositions sont assez bonnes, votre nature est optimiste.

Rumanasirop.—Originalité, audace et initiative. Caractère actif et entreprenant quoique peu régulier.

Une jeune Italienne.—Vous possédez une nature chaleureuse et sympathique, une intelligence très vive et un sens littéraire passablement développé. Vous êtes susceptible d'aimer beaucoup et bien.

Véga B.—Esprit de contradiction et coquetisme. Humour quelque peu inégal et imagination très vive. Activité et économie domestique.

Philos.—Esprit cultivé et délicatesse de sentiment. Quelques tendances artistiques et une bonne entente des affaires.

Patiente.—Vous êtes méthodique, active et économe. Mais vous manquez quelque peu de prudence et de discrétion.

Snob Québécois.—Nature assez conciliante, réservée, discrète et quelque peu timide. Jugement droit et bonne entente des affaires. Esprit observateur.

La Marjolaine.—Votre écriture montre une nature impressionnable et des goûts très délicats, de la bonté, de la douceur et une très grande charité.

Vieille fille à cousin.—Tempérament placide et d'heureuses dispositions. Caractère très bienveillant et réservé.

Boyo Curigo.—Excentricité, jovialité et manque absolu de sens pratique, peu d'ambition du reste et extrême insouciance.

Créole aux yeux noirs.—Caractère très indépendant et peu amoureux. Sensualité et amour des plaisirs bruyants.

Sensitive.—Sens littéraire, imagination ardente et spontanéité de sentiments. Nature à la fois ferme et très douce.

Aller et retour.—Esprit délicat et pensé très active, Sens artistique. Sensibilité et générosité. Talent musical.

Je me donne tout à lui.—Vous n'êtes pas très constante dans vos affections, mais en revanche vous êtes très sévère. Volonté faible.

Toujours j'aimerai A. J.—Nature peu discrète et peu clairvoyante. Bonne sensibilité et caractère très affectueux.

Némo.—Sens littéraire et pensée très active. Esprit légèrement sceptique et paradoxal. Jugement assez droit. Dispositions à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

André.—Intelligence mercantile et sens pratique. Amour de l'argent et du travail. Sensualité et égoïsme.

Trustman.—Imagination active, prompt à s'enthousiasmer et caractère entreprenant. Bonne entente des affaires et sens pratique.

La soie à papa.—Nature quelque peu capricieuse et fantasque, mais très affectueuse et sensible. Grandes dispositions à l'amour.

En peine.—Nature douce, conciliante et réservée. Volonté cependant très tenace. Ambition extrême et constance en amour. Un seul coupon de prime ne donne droit qu'à une seule consultation.

Laurier rose.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier cependant. Imagination active. Bonté, douceur, sensibilité et bienveillance.

Lise Fleuron.—Douceur, sensibilité et bienveillance. Nature quelque peu timide mais très aimante. Constance dans l'affection.

Louise L. C.—Heureuses dispositions caractéristiques. Optimisme enthousiaste et sentimentalité. Amour des livres, de la musique et du théâtre.

Je l'aime F.—Je ne puis rien répondre à votre question, ma chère enfant, je ne connais pas assez les faits. Votre caractère semble très aimant, sympathique et spontané.

Violetta M.—Nature à la fois timide et sévère. Très grande fermeté et douceur de manières. Imagination active et pondérée.

Mimosas.—Caractère vif, spontané, inflammable. Esprit aventureux. Imagination prompt à s'enthousiasmer. Inconstance de sentiment.

Vieille Curieuse.—Esprit quelque peu caustique et malicieux. Nature déflante et ombrageuse. Ame très aimante, généreuse et constante.

Cueillette.—Nature assez sympathique quoique très rusée et parfois cruelle quand il s'agit par exemple d'atteindre un but fixé d'avance par une volonté extrêmement tenace et ferme.

José Sans-gêne.—C'est bien, j'accède à votre désir, mais ne le dites à personne. Autrement on pourrait abuser, et malgré la meilleure volonté du monde, je me verrais forcée de faire des mécontents.

Marie Thérèse.—Economie domestique et activité. Nature calme et peu ambitieuse. Assez bonnes dispositions à l'amour, du reste.

Frosquita la Bohémienne.—Inégalité d'humeur et originalité. Grande indépendance de caractère et volonté très personnelle. Constance dans l'affection.

Cœur aimant.—Amour de l'étude. Caractère curieux, prudent et très déductif. Esprit d'ordre, d'observation et jugement bien équilibré.

Amour, Fidélité.—Nature impressionnable et quelque peu portée à la mélancolie. Délicatesse de sentiments, générosité et constance en amour.

Sans Amour.—Votre nature est pourtant susceptible d'aimer grandement, à ce qu'il paraît. Vous êtes ambitieux, audacieux et actif.

Allégo No 16.—Tempérament vif et quasi-incontrôlable. Caractère irrégulier et excitable. Aptitudes pour la musique.

Mes Adieux.—Caractère entreprenant et assez actif. Imagination quelque peu romantique et capricieuse. Inconstance en amour.

Nonpareille.—Nature très primesautière. Spontanéité de sentiments. Confiance, générosité et extrême franchise. Manque un peu de prudence.

Cocotte M.—Amour de l'étude. Caractère grave et silencieux. Intelligence mercantile et esprit d'entreprise.

Létiante.—Votre écriture montre une nature tendre, impressionnable et aimante. Une volonté absolument faible et peu d'empire sur ses propres sentiments.

P. Petite St-Hyacinthe, No 113.—Nature assez conciliante quoique ferme. Bon pouvoir de persuasion. Caractère entreprenant et actif.

E. L. E. B.—Insouciance, paresse et gourmandise. Esprit observateur et jugement éclairé. Bon talent pour la musique.

Bernard.—Tendances artistiques. Caractère entreprenant. Ambition, énergie et audace. Imagination active. Bienveillance et désintéressement.

Pavot-20 Mai.—Sens littéraire, imagination active, caractère entreprenant, un peu irrégulier, mais très bienveillant. Générosité et franchise.

Fantasia.—Esprit observateur, imagination un peu exaltée. Volonté personnelle. Amour du "sport" et des voyages. Sens littéraire.

Ces regards me troublent le cœur.—Tempérament calme et pacifique, plutôt timide et faible. Nature faite pour être contrôlée. Une seule consultation pour un seul coupon.

Chrysalis A.—Vous manquez quelque peu d'ordre et de sens pratique. Votre caractère assez indépendant et original est légèrement égoïste.

Bertheline.—Bon talent pour la musique. Nature énergique et forte, très dévouée dans l'affection et très tenace dans le ressentiment.

Mignon L.—Caractère quelque peu indolent et très porté à la rêverie. Audace et bon courage physique. Peu de sensibilité.

Jeannette.—Votre écriture révèle d'heureuses dispositions caractéristiques mais une volonté très faible devant se laisser facilement influencer pour le bien ou pour le mal.

La Nouille.—Il faut au moins trois lignes ordinaires d'écriture pour qu'une appréciation graphologique raisonnée puisse être donnée. Que ce soit bien compris.

Camélias.—Nature ardente, passionnée et enthousiaste. Peu de constance dans l'affection, mais très bonne sensibilité. C'est une carrière bien ardue et dangereuse que vous voulez embrasser là.

Adélaïde 12.—Votre écriture, ma petite, montre un bon petit caractère très sérieux et réfléchi et une volonté quelque peu faible. Aptitudes pour la musique non apparentes.

Brise Fer.—Ambition, énergie et courage. Bonne entente des affaires. Manque de sensibilité et de délicatesse de sentiments. Audace.

Rose Blanche.—Orgueil et présomption. Amour de l'étude et du travail. Volonté très énergique et caractère un peu violent.

Cocotte à Guigusse.—Caractère très changeant et se laissant facilement dominer par autrui. Imagination romantique et tendance à l'exagération.

Edouardine.—Tempérament un peu porté à l'affection. Caractère assez entreprenant, mais légèrement dissimulé. Bon talent musical.

Paris.—Votre nature est excessivement impressionnable et vous ne possédez aucune force de volonté. La raison et l'esprit sont absolument dirigés par le cœur.

Paris.—Vous manquez d'initiative et d'activité. Votre nature assez bien disposée à l'amour est pourtant portée à l'égoïsme et à la sensualité.

Hélène de Beauharnois.—Nature droite, franche et généreuse. Caractère assez indépendant et esprit observateur. Aussitôt après le présent concours.

Louloute.—Caractère indécis et irrégulier. Imagination trop exaltée et excessive sensibilité. Plutôt disposée à l'amitié qu'à l'amour.

Ave R. J.—Indépendance de caractère. Orgueil et égoïsme. Caractère ferme et même obstiné. Assez bon talent artistique.

Célibataire X.—Esprit assez judicieux. Caractère sérieux et peu communicatif. Bonnes dispositions amoureuses et grande constance.

Aubin B. D.—Je ne suis pas bien sûr d'avoir compris votre pseudo, j'y ajoute vos initiales. Votre nature est prudente, discrète et réservée. Volonté énergique.

Cariboussé.—Originalité, audace et activité de pensée. Esprit observateur et prompt à la combinaison. Sens pratique.

Isola.—Sens littéraire développé. Imagination active. Caractère entreprenant. Bienveillance, générosité, franchise et douceur.

Dulcinea.—Votre nature est quelque peu changeante et capricieuse, mais vous avez un cœur excellent et êtes très sympathique.

Montagny.—Caractère hautain et déterminé, pas absolument incontrôlable, toutefois. Esprit caustique et paradoxal. Ambition et originalité.

Romanza.—Nature délicate et élévation de pensées. Goût pour la littérature, la musique, et généralement pour tous les plaisirs de l'esprit.

La fillette aux chansons.—Nature impressionnable, quoique superficielle et un peu coquette. Très bon fond de sensibilité.

Jadore mon futur beau-frère.—Oui, votre écriture montre quelques talents pour la musique et peu de persévérance dans les résolutions.

M. José M.—Orgueil, ambition et présomption. Caractère porté à la dissimulation et au manque de franchise. Nature énergique, du reste.

J. B. L.—Vous manquez de persévérance dans les choses ordinaires de la vie, mais en amour vous pourrez être très constante. Sensibilité.

Ma Tombe 53.—Volonté assez tenace, quelque souple. Intelligence mercantile. Courage, audace et esprit d'initiative.

Pomponne La Douceur.—Nature spontanée, primesautière et impétueuse. Très grande fécondité de pensées et intelligence vive. Exaltation et enthousiasme.

Josette indécourageable.—Economie domestique, amour du travail et habileté exécutive. Caractère optimiste et enjoué.

Rouge et Noir.—Tempérament placide et disposé à toujours voir le bon côté des événements. Sensibilité non apparente et fermeté. Une seule consultation pour un seul coupon.

D. No 44.—Jugement droit et impartial. Franchise, loyauté et élévation de sentiments. Nature très douce quoique ferme et grand sens du devoir.

Corinette.—Discrétion, réserve et timidité. Caractère affectueux, mais en même temps très déflant. Constance dans l'affection.

Blanche Marie.—Expansive et confiante nature. Goûts simples, quoique délicats. Imagination un peu exaltée et romantique.

Alda.—Amour de la musique, du théâtre, de la littérature, un peu du sport et beaucoup de... l'amour. Nature très sympathique.

Tonépinomé No 2.—Votre écriture révèle une nature fine, impulsive et délicate. Peu de constance en amour. De la générosité, de la franchise et un pointe de malice.

Belle comme l'Aurore.—Caractère irrégulier, assez actif et entreprenant, cependant. Nature bienveillante et bon pouvoir de persuasion.

Laido comme le péché.—Tempérament excitable et nerveux. Volonté très personnelle et esprit de contradiction. Sens pratique.

Cœur seul.—Votre nature est très frivole. Vous êtes pourtant ambitieuse et active. Caractère un peu irascible. Je ne puis répondre à la question que vous m'adressez.

Cake Walker.—Franchise et confiance. Volonté faible et nature faite plutôt pour la soumission que pour le commandement.

Alfred.—Délicatesse de sentiments, loyauté et désintéressement. Caractère enclin à l'amitié plutôt qu'à l'amour. Talent musical.

Yeux d'Or.—Coquetisme et caprice, bonnes sensibilités pourtant et douceur. Nature généralement sympathique. Sens artistique.

Fée des Grèves.—Nature altière et dominatrice. Esprit froid, calculateur et prompt au sarcasme. Audace extrême et ambition.

Emilie.—Ce spécimen révèle un caractère dissimulé et ombrageux, du courage, de l'énergie et une bonne entente des affaires.

Joséphine Albert.—Nature superficielle. Imagination romantique et tendance à l'exagération de ses propres sentiments.

Rose des Bois.—Vous êtes d'un caractère sensible, bienveillant et extrêmement timide. Vous cédez facilement à l'influence d'autrui.

Mamie la Paspéenne.—Manque d'initiative, esprit de dissipation et amour de la flatterie. Habileté, activité et indépendance de caractère.

T. et F.—Imagination active, fécondité de pensées. Sens artistique et délicatesse de goût. Très grande sensibilité et constance en amour.

Ab-del-Kader.—Intelligence mercantile. Audace, activité et courage. Imagination prompt à s'enthousiasmer et talent musical.

(Suite à la page 30)

CRITÉRIUM DE LA RÉPUTATION

La réputation d'un remède est proportionnelle à son efficacité; considérez celle acquise par le *Beauve Rhumal* et vous jugerez de l'innombrable quantité de malades qu'il a guéris. 45

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montréal, - \$4.00 par an
Hors Montréal, \$3.00 "

A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement : \$1.00 par année

avec le choix sur une collection de Magnifiques Primes. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

APRES-FAISON
Photographies
No 360 RUE ST-DENIS
MONTREAL
BUREAU
TEL. MARCHANDS 843
RESIDENCE
TEL. BELLE EST 1743

"Life is a Dream" -- (Suite)

Par CHARLES LECOCQ

VALSE FIN DE SIECLE

Pour le piano

Mouvt de Valse

PIANO

Musical score for the first system of "Life is a Dream". It features a piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music is in 3/4 time and includes dynamic markings such as *cres* and *cen*.

Musical score for the second system of "Life is a Dream". It continues the piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music includes dynamic markings such as *dim* and *in-ven-do*.

Musical score for the third system of "Life is a Dream". It continues the piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music includes dynamic markings such as *mf* and *ritard.*

Musical score for the fourth system of "Life is a Dream". It continues the piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music includes dynamic markings such as *p* and *WALTZ.*

Musical score for the fifth system of "Life is a Dream". It continues the piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music includes dynamic markings such as *p* and *WALTZ.*

Musical score for the first system of "Valse Fin de Siecle". It features a piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music is in 3/4 time and includes dynamic markings such as *p*.

Musical score for the second system of "Valse Fin de Siecle". It continues the piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music includes dynamic markings such as *p*.

Musical score for the third system of "Valse Fin de Siecle". It continues the piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music includes dynamic markings such as *mf* and *ritard.*

Musical score for the fourth system of "Valse Fin de Siecle". It continues the piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music includes dynamic markings such as *p* and *Tempo*.

Musical score for the fifth system of "Valse Fin de Siecle". It continues the piano accompaniment with a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The music includes dynamic markings such as *p* and *Tempo*.

(A suivre.)

Sérénade

Par CAMILLE SAINT-SAËNS

dead... beneath the moon's sil - ver beam beams in - side With the life

long night a way... laughter so bright Is our de

light, Un - til the dawn - ing of day, life's a dream, but a de

dream. Ban - ish all sor - row, and drive care a - way

Pine

PIANO Alleg

pizz pizz f

pizz

mf mf

dp cresc

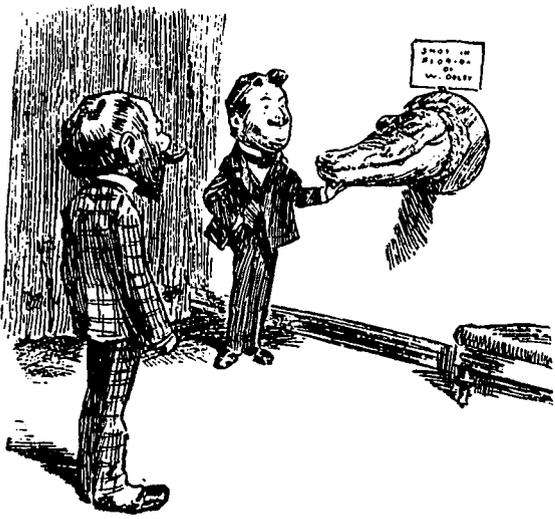
dim roll

tempo pp roll

2

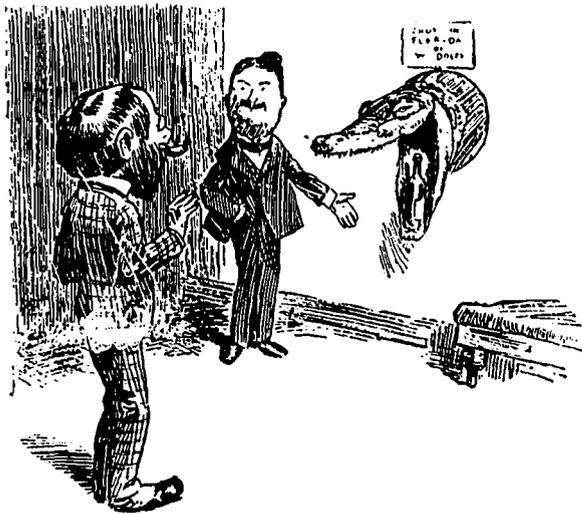
3

DERNIER CRI



I

Le visiteur. — C'est certainement un très joli et très curieux bib. lot.



II

L'hôte (qui vient de pousser un ressort). — Oui, et surtout très utile quand on veut fêter un ami sans que la ménagère s'en doute.

MON CHEVALIER

RONDEL

Il est parti pour la croisade
Mon chevalier bardé de fer.
Ses blancs ref navigent en mer
Faites, Seigneur, qu'elle entre en rade.

Est-il vivant ? Et-il ma'ade ?
Le tendre époux à un cœur cher ?
Il est parti pour la croisade
Mon chevalier bardé de fer.

Deux fois déjà revient l'hiver.
Ah ! que le ciel, en l'escalade
Le préserve d'une estocade...
Pour Gontran, je dis le Pater,
Lui qui partit pour la croisade.

CAMILLE NATAL.

ALLO ! ALLO !

La scène est divisée en deux. A droite, le cabinet du ministre, vide au lever du rideau. A gauche, le bureau des expéditionnaires occupé par quatre employés : Choupourri, Ledrubète, Pancréas et Sainpol-Mépié. Ces messieurs sont plongés dans leur travail : Pancréas et Sainpol-Mépié jouent une canette au zanzibar ; Ledrubète pluche des œufs durs, tandis que Choupourri, gravement, s'apprend à faire le cal-de-jatte.

Un téléphone relie les deux pièces l'une à l'autre.

PANCÉAS, jouant. — Deux six et un as ! Deux cent vingt.
SAINPOL-MÉPIÉ, jouant. — Six. Bien joué. Il est là, le patron ?
PANCÉAS. — Non, il est à la Chambre. — Trois cents !

CHOUPOURI, rêveur. — Toute l'affaire, c'était d'amener le pied gauche sur la rotule droite ; voilà.

(A ce moment, on voit s'ouvrir discrètement la porte du cabinet du ministre. Paraît M. du Puy du Boy de la Tour, sénateur influent de la droite.)

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Bonjour, mon cher ministre ! Comment allez... ? Personne ! Mon Dieu, que c'est donc assommant ! Voilà la cinquième fois que je me dérange pour rien.

CHOUPOURI. — Et encore non, toute l'affaire n'est pas là. L'important n'est pas d'amener le pied gauche sur la rotule droite, c'est d'amener ensuite le pied droit sur la rotule gauche. Essayons.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Cette question de la canalisation des eaux est d'un intérêt général et il est de toute utilité que j'en entretienne le ministre. Mais quoi ! jamais là, ce ministre ! Déplorable ! Je suis un homme très sérieux, et il est regrettable, vraiment, qu'un homme aussi sérieux que moi perde son temps en vaines allées et venues.

PANCÉAS, qui joue. — Trois cents !
SAINPOL-MÉPIÉ. — Encore ! — Sept ! Bien joué ! — C'est bon, les œufs durs, Ledrubète ?
LEDRUBÈTE. — Délicieux. — Ça sent le fond de bain.
PANCÉAS. — Trois cents !

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Et on se plaint de la lenteur des bureaux ! Je le crois parbleu bien ! Allez donc demander du zèle aux employés, quand le ministre est le premier à leur donner l'exemple de l'inexactitude ! Oh ! il y a de grosses réformes à apporter dans l'organisation de nos grandes administrations, de grosses réformes en vérité. Il faudra que j'étudie la question. Je suis un homme beaucoup trop sérieux pour ne pas, un jour ou l'autre, appeler l'attention du Sénat sur une question de cette gravité. — Tiens, un téléphone. (Il s'en approche.)

CHOUPOURI. — Zut ! J'ai fait craquer ma calotte !
M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Ce téléphone,

apparemment, doit correspondre avec quelque bureau... (Coup d'œil circulaire) Je suis seul... Une idée ! (Il fait marcher la sonnerie d'appel. Carillon chez les employés.)

PANCÉAS. — Oh ! (Il se précipite.) AHÉ ! AHÉ !

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Avec qui suis-je en communication ?

PANCÉAS. — Avec moi, monsieur le ministre.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Qui, vous ? (A part.) Il me prod pour le ministre. C'est exquis !

PANCÉAS. — Pancréas, monsieur le ministre

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Je ne me trompais pas ; c'est un employé. (Sur la plaque) : Vous êtes seul ?

PANCÉAS. — Non, monsieur le ministre, ces messieurs sont là.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Tous ?

PANCÉAS. — Oui, monsieur le ministre.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Ils sont bien tous là, ces messieurs ?
PANCÉAS. — Certainement, monsieur le ministre.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Vous en êtes sûr ? Absolument sûr ?
PANCÉAS. — Sans doute.

M. DU PUY DU BOY DE LA TOUR. — Hé bien, dites-leur zut de ma part... (Il remet son chapeau.) C'est déplorable ! deux heures de fichues ! Non, c'est vrai : je n'aime pas perdre mon temps. Je suis un homme très sérieux, moi (Il sort.)

PANCÉAS, abasourdi. — A ben, vrai !!! Ah ben, par exemple !!!

TOUS. — Qu'est ce qu'il y a ?

PANCÉAS. — Ce qu'il y a ? (Il fait part de la communication à ses collègues. Stupeur, puis rires.)

LEDRUBÈTE. — Tu te fiches de nous, Pancréas !

PANCÉAS. — Parole d'honneur, non !

CHOUPOURI. — Allons donc !

PANCÉAS. — Je vous jure ! J'en suis comme un tomato, je vous dis.

SAINPOL-MÉPIÉ. — Serin ! C'est quelqu'un qui se sera moqué de toi, alors !

PANCÉAS, soupçonneux. — Tu crois ?

(La porte du cabinet du ministre se rouvre. Paraît le ministre lui-même. Il dépose sur son bureau sa serviette chargée de paperasses et s'installe dans son fauteuil.)

PANCÉAS, convaincu. — Et au fait, oui ! c'est évident ! D'abord, ce n'était pas la voix du ministre.

SAINPOL-MÉPIÉ. — Là ! tu vois ?

CHOUPOURI. — Je parie que c'était Gripotte, de la comptabilité. Il passe sa vie à faire des blagues.

LEDRUBÈTE. — Parbleu !

SAINPOL-MÉPIÉ. — Tu en as une couche de t'y être laissé prendre !

PANCÉAS, vexé. — Ah ! le matin ! Attendez ! nous allons bien rire.

(Du doigt il fait marcher la sonnerie. Carillon chez le ministre.)

LE MINISTRE, qui se lève. — Communication ! (Il va au téléphone) AHÉ !

PANCÉAS, sur la plaque. — Ces messieurs me chargent de vous dire que vous êtes la dernière des huîtres.

GEORGES COURTELINE.

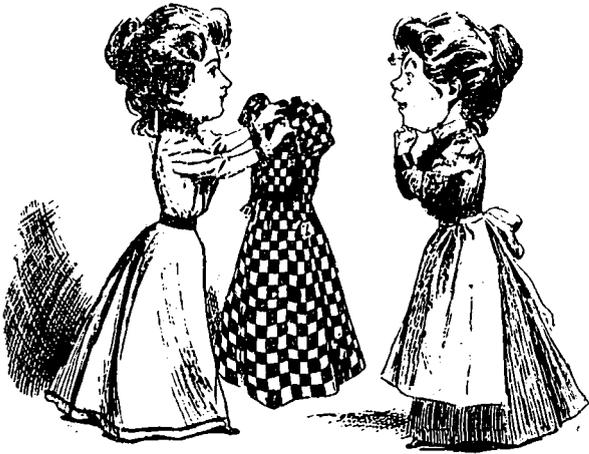
UNE PATRIOTE



Titi Toine (lisant sa gazette). — Un jeune homme bien élevé désirerait faire la connaissance d'une jeune fille qui consentirait à l'épouser et à passer une partie de l'année à l'étranger.

La jeune Lisette (à qui le mariage ne déplairait pas trop). — Cela me conviendrait assez, à une seule exception près : Vivre à l'étranger ! J'aimerais mieux faire le tour de l'Amérique avec mon panier qu'être présentée à la noblesse de Londres.

TERRIBLE MALENTENDU



I

Mademoiselle Labonté avait donné à sa bonne une robe qu'elle ne voulait plus mettre.



II

Mais le fiancé de Mlle Labonté venant lui rendre sa visite journalière crut l'apercevoir et s'écria : — Ah, elle est là, la bien-aimée, dans cette toilette qui lui va si bien !

CAUSERIE PARISIENNE

Dans une pièce de l'ancien répertoire du Vaudeville, le fameux comique Arnal, mort il y a près de trente ans, disait :

— Je ne sais pas le hollandais, et j'en suis bien content, parce que si je le savais, je le parlerais, et... je ne peux pas le sentir !...

Cette pensée plutôt incohérente, m'avait fait, jusqu'ici, l'effet d'une simple facétie...

Depuis qu'il y a des automobiles, je commence à en comprendre la saveur, ou je finis par la comprendre, comme vous voudrez, car la bizarrerie de notre langue est telle que, commencer ou finir ont, ici, une signification identique.

J'ai dit que notre langue était bizarre... alors quel jugement faut-il que je porte sur le hollandais, langue à laquelle je faisais allusion plus haut ?

Ce jugement, je m'empresse de ne pas le porter... à bras tendus ou autrement...

Je me contente de signaler à la réprobation universelle le mot qui sert, dans les Pays Bas, à indiquer un (ou une) automobile :

Snelpaardelooszonderspoorwegpetrootrijtuig.

Il est certain que ce substantif hypertrophié demande, pour être prononcé tout d'une haleine, de l'énergie et de la résistance dans les voies respiratoires.

Un prince de la science pourrait rechercher si les Hollandais capables de désigner un *teuf-teuf* dans leur langue maternelle sont moins enclins que les autres à devenir phthisiques.

Il pourrait voir, par la même occasion, si le nom néerlandais de l'automobile ne constitue pas un traitement de la tuberculose, à l'instar de la bicyclette employée comme cure des hernies.

Dans le *Rigoletto* de Verdi, texte italien, tout le monde sait comment le librettiste traduit la pensée bien connue :

Souvent femme varie.

Le livret porte, dans la langue du Tasse et de Umberto Primo :

La donna è mobile...

Pour conformer ce texte au progrès et autres cyclismes, un critique transalpin propose cette modification :

La donna è automobile.

Cela forcerait, peut-être, à changer un peu l'air, mais c'est plus facile à prononcer qu'en hollandais, langue que j'ignore, ce dont je me console en pensant qu'il me faudrait dire *Snelpaardelooszonderspoorwegpetrootrijtuig*.

...Ouf !...

Un physiologiste anglais doublé d'un calculateur et triplé d'un statisticien démontre que l'énergie dépensée à remuer nos paupières suffirait, au bout de l'année, à soulever un poids de vingt-cinq kilogrammes.

Au bout d'un an les mots que nous prononçons ne formeraient pas moins de quatre cent cinquante volumes.

Mais ce n'est qu'une moyenne,

ajoutons qu'il semble être quadruplé d'un fumiste, peut-être même d'un pensionnaire de Bedlam.

On croirait, vraiment, retarder de quelques mois...

Dans les journaux est-ce qu'on ne lit pas en grosses lettres : "LE SIÈGE DE MANILLE" ?...

Cependant la capitale des Philippines a été prise par les Américains... Oui, mais les Américains y sont assiégés par les insurgés qu'ils sont venus délivrer du joug de l'Espagne...

Libérés et libérateurs échangent libéralement des coups de fusil panachés de coups de canon.

Les Espagnols avaient, paraît-il, pris assez philosophiquement leur part de la perte de cette partie de leur empire colonial.

En quittant ces contrées où ils furent les maîtres durant trois siècles, ils disaient à leurs féroces sujets en révolte :

— Les Américains que vous avez appelés nous vengeront de vous !

Aux Américains ils prédisaient :

— Nous serons vengés par vos alliés d'aujourd'hui !...

...Mais que les âmes sensibles se rassurent !...

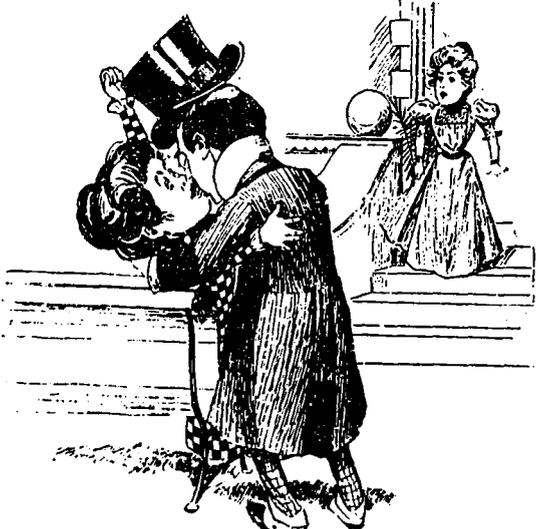
La philanthropie saxonne est en marche, elle s'exercera sur les Philippines comme elle s'est exercée sur les Peaux-Rouges, les Indous et les Soudanais... en procédant par extinction !...

JULIEN MAUVREAC.

LE PEINTRE LANTARA

Lantara, le célèbre paysagiste, était d'une plaisante naïveté. Un amateur lui commande pour sa galerie un paysage dans lequel devait se trouver une église. Notre artiste, qui ne savait pas peindre les figures, n'en mit point dans son paysage. L'amateur était émerveillé de la beauté du site et de la fraîcheur du coloris. Mais il aurait voulu quelques personnages dans le tableau. "Vous avez oublié les figures, dit-il avec humeur. — Monsieur, répond naïvement le peintre, elles sont à la messe. Eh bien ! reprend l'amateur, je prendrai votre tableau quand elles en sortiront."

TERRIBLE MALENTENDU — (Suite et fin)



III

Et, s'approchant à pas lents, il la surprit et le fut lui-même, hélas !



IV

Le malheur c'est que Mlle Labonté assistait à cette petite scène. Voyez le résultat !

Amusements et Sports

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

Voici le répertoire définitif des opérettes qui seront jouées par la troupe d'Opéra français du 4 au 20 avril :

Mardi 4 avril, *Giroflé-Girofla* ; jeudi 6 avril, *La fille de Mme Angot* ; samedi 8 avril (matinée), *Giroflé Girofla* ; (soir) *L'Auberge du Tohu Bohu* ; mardi, 11 avril, *Le Voyage de Suzette* ; jeudi 13 avril, *La fille de Mme*



M. F. CHARLEY, l'Impressario Parisien.

Angot ; samedi 15 avril (matinée) *La Mascotte* ; (soir), *Les p'tites Michu* ; mardi 18 avril, *L'Auberge du Tohu-Bohu* ; jeudi 20 avril, *Le baron Tzigane*.

Les personnes qui n'ont pas encore retenu leurs places pour les pièces qu'elles désirent entendre devraient le faire sans retard, car l'affluence est grande et presque tout est retenu longtemps à l'avance.

La troupe d'opéra français de M. Charley, qui avait quitté Chicago le 30 mars est arrivée le 1er avril à Montréal.

x

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

La semaine écoulée a vu le succès incontesté de "Martyre", le beau drame de d'Ennery, joué avec ensemble par la troupe des Variétés et les charmants intermèdes des chanteurs et de l'orchestre.

Pour chaque semaine un programme nouveau.

Nul doute que le public ne se porte en foule à notre coquette salle de la partie Est pour l'audition de la nouvelle pièce.

x

ELDORADO

Le succès de l'Eldorado va croissant chaque jour et la détermination prise par les directeurs de faire payer 10 centins d'entrée a été accueillie avec faveur, étant le gage d'une sélection dans le public appelé à fréquenter ce charmant établissement et devant contribuer à en éloigner une classe peu enviable de spectateurs.

Nos aimables chanteurs et nos gracieuses chanteuses ont renouvelé leur répertoire ce qui, du reste, avait lieu chaque semaine et ils ont recueilli, dans leurs nouvelles créations, autant de bravos que précédemment.

Mlle Angèle Darcy est hors de pair dans ses chansons patriotiques. Mlles Marcelle Ducas, Paulette Beauvais, Jeanne Blanck et Aramini, MM Harmand, les frères Delville, Vérande et Aramini sont excellents.

L'opérette finale : "La Fièvre Phylloxérique", a désopilé l'auditoire ainsi que le vaudeville : "On demande un Sujet".

Avec les programmes de l'Eldorado et leurs interprètes, on remplirait sans difficulté une salle de quinze cents places, car le genre inauguré a, nous le répétons, conquis, dès le premier jour, la faveur du public.

PALLADIO.

APRÈS SEULEMENT

Charles — Papa, as-tu connu maman longtemps avant votre mariage ?
Papa. — Non, moi garçon. Je ne l'ai connue que très longtemps après.

AU POLE SUD

Un de nos confrères de la *Revue des Deux Frances* vient d'avoir une idée excellente autant que généreuse ; il a consacré au pôle Sud un long article très documenté ! En effet, voici trop longtemps qu'on nous rase avec le pôle Nord, on ne parle que de lui dans les fouilles, des gens meurent en tâchant à le découvrir, et jamais nul ne s'était avisé d'accorder seulement deux lignes au pôle Sud. Le pôle Nord tirait vraiment trop la couverture à soi, si j'ose risquer cette métaphore. Grâce à la *Revue des Deux Frances*, cette criante injustice est réparée.

Le pôle Sud, paraît-il, est habité ; ce serait la sixième partie du monde et on l'aurait baptisée Etat d'Adélie (!). Cette contrée nouvelle, organisée en royaume, contiendrait cent mille habitants, dont soixante mille Français et quarante mille Papous — ça possible ! — le tout, gouverné par un monarque dénommé Georges II, comme vous et moi.

Le duc d'Angély, qui se trouvait dans ce pays d'Extrême-Midi, vient d'arriver à Paris. Il aurait, dit-on, proposé au ministre compétent d'allirmer là bas le protectorat de la France, moyennant quarante millions par an ; il faudrait n'avoir pas quarante millions sur soi pour décliner une offre aussi avantageuse. La contrée, d'ailleurs, serait toute boursée d'or, mais on ne pourrait y pénétrer que durant trois mois de l'année, connus jusqu'à ce jour des seuls indigènes et de ce fougueux d'Angély, de millions altéré.

Comme bien vous pensez, je laisse à leur autour — qui signe Dagoubert — la responsabilité de telles assertions.

Dis-moi, bon Dagoubert,
Aurais-tu la tête à l'envers ? (Air connu)

WILLY.

PRÉCIEUX SOUVENIR

Mme Lapie. — Je présume que vous portez quelque souvenir dans ce médaillon ?

Mme Legeai. — Précisément ! C'est une mèche des cheveux de mon mari.

Mme Lapie. — Mais votre mari est encore vivant ?

Mme Legeai. — Oui, certainement, mais il n'a plus de cheveux.

UNE SEULE ÉTAIT DE TROP.

Elle. — Vous dites que vous êtes artiste, musicien et poète ? Trois professions.

Lui (modestement). — Oui, tous les trois.

Elle. — Combien vous devez être pauvre !

CE QU'ILS DEVRAIENT FAIRE

Le petit Willy. — Papa, pourquoi appelle-tu ceux-là des poètes "mineurs" ?

Le père. — Parce qu'ils devraient travailler avec le pic et la pelle au lieu d'écrire des poésies.

CE QUELLE AIMAIT CHEZ LUI

Lui. — M'aimez-vous, ma chérie ?

Elle. — Il est certainement quelque chose que j'aime beaucoup de vous.

Lui (transporté). — Qu'est-ce, ma chérie ?

Elle. — Ce diamant que vous portez à votre petit doigt.

PETITES ANNONCES



"Mlle Caroline Domifa, 19 rue Lascaz, est maintenant préparée pour recevoir des élèves sur le piano."

MODES PARISIENNES

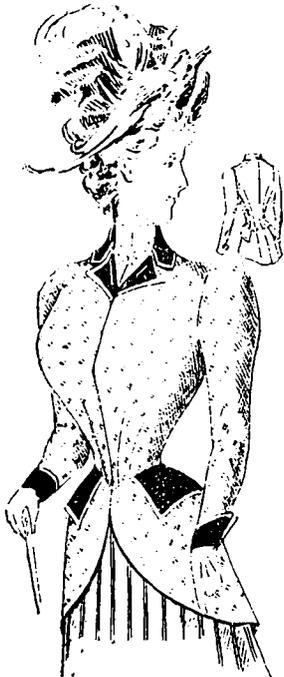


Costume de deuil.

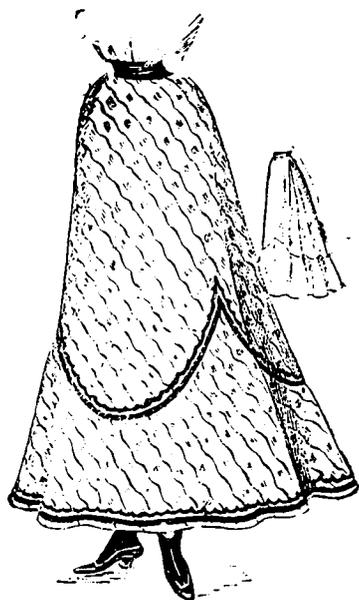
PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 474 — Ce modèle de jupe est une grande faveur chez les jeunes filles aussi bien que les jupes unies dont on peut être un peu fatigué. Cette jupe est ajustée sur les hanches et peut être lacée ou boutonnée selon le désir; la position principale de la jupe a un lé biaisé devant et la por-



No 519. Basque pour dame.



No 474. — Jupe à volant pour jeune fille.

tion de derrière est circulaire; le volant est aussi en trois morceaux, devant et côtés; la jupe doit être doublée entièrement et entre doublée avec de la mousseline à la hauteur de 5 pouces. Notre illustration est faite en diagonal rayé, nouveauté française, et garnie de tresse mohair.

Ce charmant costume, par son extrême simplicité, un grand cachet d'élégance. La jupe ronde, de forme cloche, est garnie d'un biais de crêpe et doublée de pacha fin. Le corsage, froncé à la taille devant, sans pince est garni de deux revers de crêpe; ces revers encadrent un plastron plissé en crêpe, ecl droit, ceinture ronde en crêpe, manches longues terminées par un biais.

4 verges, en 44 pouces, pour cette jupe, pour une jeune fille de 14 ans. No 474 est coupé de 12 à 16 ans.

No 519 — Ce vêtement est tout ce qu'il y a de bon goût pour le printemps, fait en drap vénitien d'un jaune brun avec des fils bleu, rouge et orange à l'occasion. Les revers, poches et cols sont en velours brun foncé avec un petit dépassant en satin crème. La doublure et le dessus sont pareils; le dos à la forme du vêtement d'homme, avec couture au milieu; les petits côtés bien cambrés ont un bouton de chaque côté afin de bien de serrer la taille; les devants ont deux pinces et se ferment au milieu invisiblement; la basque est cousue après le corsage du côté du dessous de bras et devant, lequel forme un peu la pointe; les revers des poches sont cousus en même temps; les devants sont retournés au cou pour former de petite revers. On met en dessous une chemisette avec col montant et cravate de satin blanc. Les manches ont deux coutures et ont des pinces dans le haut, un joli revers finit le bas de la manche. Un chapeau de la dernière mode est porté avec cette basque.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$, en 44 pouces, pour une personne de grandeur moyenne.

No 519 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

SON IDÉE ABSOLUE

La veuve. — J'aimerais bien à connaître votre femme, M. Laconnait ?

M. Laconnait. — Je n'ai pas de femme, madame.

La veuve. — Oh ! je sympathise avec vous. Vous avez perdu votre femme ?

M. Laconnait. — Je ne me suis jamais marié, madame.

La veuve. — Oh ! vous êtes fiancé, je pense, je présume, et...

M. Laconnait. — Je n'ai jamais été fiancé, madame.

La veuve. — Ah ! je commence à comprendre. Quelque grand roman du passé a laissé sur vous une empreinte si profonde que...

M. Laconnait. — Non, je n'ai jamais aimé, madame, et je ne veux pas commencer. Je ne m'attacherais pas même à une femme qui descendrait du ciel exprès pour moi.

La veuve. — Miséricorde ! Tant détester la femme ! Ah ! Qui a pu pervertir ainsi votre nature ? Que vous est-il donc arrivé ?

M. Laconnait. — Je suis employé dans une maison de mode, madame.

RECTIFICATION

M. Lamoureux (suavement). — Ah ! chérie, il faut donc que je vous dise bonne nuit ? (Une grosse voix en haut de l'escalier) :

— Non, ce n'est pas nécessaire, jeune homme. Si vous désirez être sincère vous devez dire : Bonjour !

ÉTONNANT EN EFFET

Un soldat comparaisait devant le conseil de guerre pour avoir vendu une partie de ses effets, quand le dialogue suivant s'engagea entre le président et lui :

Le colonel. — Pouvez vous nous dire, soldat Centfrancs, pourquoi vous avez vendu vos bottes ?

Le soldat Centfrancs. — Je les avais portées deux ans, mon colonel, et je croyais qu'elles m'appartenaient.

Le colonel. — Pas du tout, pas du tout. Ces bottes appartiennent à la reine.

Le soldat Centfrancs. — Je suis réellement fâché, mon colonel, mais je ne savais pas que ma gracieuse souveraine portait douze points. (Tête du colonel et du conseil.)

ILS AVAIENT LA MÊME IDÉE

Lui. — M'aimez vous, A'iez ?

Elle. — Oui, je vous aime.

Lui. — Avez vous aimé quelqu'un avant moi ?

Elle. — Oui.

Lui. — Alors, soyez ma femme, chérie; j'ai longtemps cherché une femme sincère. Si vous m'aviez dit non et que plus tard je me fusse aperçu du contraire, cela aurait diminué ma confiance en vous.

Elle (en aparté). — C'est tout à fait ce que je pensais !

LE REMÈDE

Le patient. — Je me sens souffrant, docteur. Je ne m'intéresse à aucune chose, je n'ai pas d'appétit, je ne puis dormir.

Le docteur. — Pourquoi n'épousez-vous pas celle que vous aimez ?

LE MOMENT PROBABLE



M. Dude. — Madame Laconnait est-elle chez elle ?

La servante. — Non, monsieur, elle n'y est pas dans le moment.

M. Dude. — Et avez-vous une idée de l'heure où elle y sera ?

La servante. — Oui, monsieur, aussitôt que vous serez parti.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 210 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : - SAMEDI, 29 AVRIL

TRIO DE PROVERBES

L'exercice fait le maître.

x

Bon livre, bon conseil.

x

Vieux coton ne fait pas bonne toile

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

SOUDEUR DU VERRE AUX MÉTAUX

Un alliage composé de 25 parties en poids d'étain et de 5 parties de cuivre possédant le même coefficient de dilatation que le verre, convient particulièrement dans la fabrication des lampes à incandescence, pour souder, d'une façon durable, le verre au métal et en général pour les soudures analogues.

En ajoutant 0,5 à 1,00 de plomb ou de zinc à l'alliage, on le rend plus tendre ou plus dur. Cet alliage fond à la température de 360 degrés centigrades.

BL. DE S.

On demandait à Calino :

—Est-ce que Jules est un de vos parents ? vous portez le même nom.

—Oh ! très éloigné... c'est le plus jeune de neuf enfants dont je sois l'aîné.

NE LAISSEZ PAS UN RHUME
SIMPLANTER

Hâtez vous de vous en débarrasser avec quelques doses de *Beume Rhumal*. 44

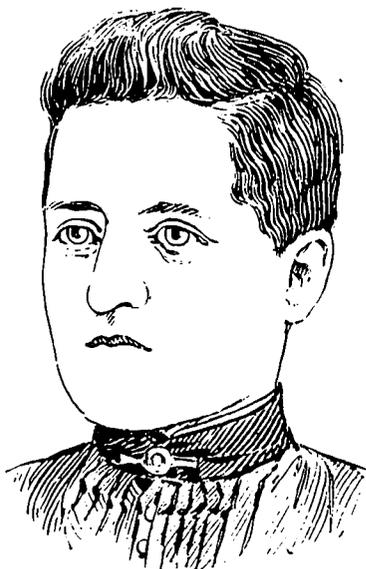
Mme PHILEAS NOLLET

SON MEDECIN LUI SAUVE LA VIE EN LUI DISANT DE PRENDRE
LES PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

En même temps, elle Consulte les Médecins Spécialistes des Pilules Rouges, et grâce à leur traitement efficace, elle est Rapidement Guérie

Toutes les femmes souffrantes savent par expérience qu'il n'y a pas de plus grand malheur que celles qui sont affligées de maladies particulières à leur sexe. Et combien y en a-t-il parmi ces femmes ou jeunes filles ainsi affligées qui souffrent en silence et vont de plus en plus mal jusqu'à ce que leur maladie devienne chronique et qu'elles-mêmes soient devenues complètement invalides ? D'autres après avoir pris à peu près de tous les remèdes sans aucun résultat et avoir dépensé beaucoup d'argent pour les médecins, s'en vont dans les hôpitaux pour se faire opérer sans succès.

Beaucoup de vies ont été ainsi sacrifiées et beaucoup de souffrances infligées par des médecins qui se servent trop facilement du couteau comme remède le suprême pour les maladies des organes féminins. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont prouvé être le remède le plus sûr, le plus prompt et le plus efficace dans des cas déclarés désespérés et incurables par les médecins, elles ont sauvé de l'hôpital et du terrible couteau des milliers de vie, elles ont ramené à la santé et au bonheur des milliers de femmes et de jeunes filles qui souffraient depuis des années. Lisez ce qui suit : "Depuis l'âge de 12 ans, j'avais continuellement souffert, mais depuis mon mariage, il y a dix ans, ma vie n'avait été qu'un long supplice. J'étais malade, et mon état empira tellement que je croyais mourir. Je passai tout l'hiver dernier au lit, les douleurs que j'avais dans le bas du corps n'étaient pas endurables. J'avais des maux de tête si violents que je voyais à peine clair, tous les membres engourdis, surtout le côté gauche. Je n'avais pas d'appétit et je souffrais de dyspepsie. Le médecin qui me soignait voyant qu'il ne pouvait rien faire pour me soulager, me conseilla d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. De suite, je m'en procurai et en même temps j'écrivis aux médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre. Ils me répondirent immédiatement en m'expliquant parfaitement ma maladie, et me disant de quelle manière je devais prendre les Pilules Rouges. Ils m'écrivirent plusieurs fois, toujours prenant le plus grand intérêt et suivant toutes les phases de ma maladie. Ils me soignèrent si



MME PHILEAS NOLLET

bien que trois mois après j'étais parfaitement guérie d'une maladie qui durait depuis plusieurs années. Je fais un appel aux femmes qui souffrent et je leur conseille de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et aussi de consulter en même temps les médecins spécialistes. Pour moi, je leur dois la vie et le bonheur." Mme Phileas Nollet, d'Iraceli, Co. Wolfe, Québec.

Nous prions instamment toutes les femmes et les jeunes filles qui sont malades depuis longtemps de ne pas retarder, mais de consulter immédiatement nos médecins spécialistes. Vous n'avez rien à payer et vous pouvez leur écrire aussi souvent que vous le désirez. Toujours ils s'empressent de vous répondre en vous donnant les meilleurs conseils appropriés à votre maladie. Vous n'avez rien à craindre en écrivant, car vos lettres sont strictement tenues confidentielles par les médecins. Adressez : Départ. Médical, Boite 2306, Montréal. Les femmes et les jeunes filles qui préfèrent consulter nos médecins spécialistes à nos bureaux peuvent les voir tous les jours, au No 274 rue St-Denis, Montréal, de 10 h. a.m. à 5 p.m. Ces consultations à nos bureaux sont absolument gratuites.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont largement imitées. Ne demandez jamais à votre marchand pour des pilules rouges, car s'il est malhonnête il vous donnera une imitation. Demandez toujours pour des Pilules Rouges du Dr Coderre pour les Femmes Pâles et Faibles, il est alors obligé de vous donner les véritables, celles qui guérissent, sinon, il vole votre argent et aussi la chance de vous guérir. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 25, la boîte, ces pilules vendues ainsi à bon marché sont de dangereuses contrefaçons. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent à 50¢ la boîte, 3 boîtes pour \$1.25 ou six boîtes pour \$2.50. Nous les envoyons par la maille sur réception du prix, soit en timbres, mandat-poste ou express-order—pas de demande à payer. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'une préparation qui vous coûte une plus forte et de plus elles guérissent. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

—C'est de notre récolte ce bon petit vin-là, vous ne l'appréciez pas ?
—Si bougri ! dans la châlade.

Chez le boulanger.
—Donnez-moi un petit pain chaud.
—Tenez, lui dit la boulangère, en voici un bien frais, et l'acheteur se retire satisfait.

A la porte du cimetière, un passant fait l'aumône à un aveugle en lui disant :

—Consolez-vous d'être aveugle, mon brave homme. Si vous voyiez tout ce qui se passe !

Un bon pochard suit le convoi de sa femme ; on lui prodigue les consolations.

—Pauvre femme, dit-il entre deux sanglots, c'est la première fois que nous restons ensemble sans nous disputer.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ
de Gonzague.

Un couple de bonnes gens de province, amené à Paris par un train de plaisir, s'arrête, extaqué, devant la vitrine d'un restaurant où volailles, gibier et choix, légumes et fruits magnifiques sont disposés avec art.

—Mon ami, dit la femme, tentée, si nous dinions là ?

—L'homme, en finaud qui connaît tous les trucs Parisiens :

—Ma bonne, da moment que toutes ces belles choses sont encore on montre, c'est qu'on ne les mange pas aujourd'hui. Allons dîner ailleurs !

Dr J. G. A. GENDREAU,
Chirurgien-Dentiste

20 RUE ST-LAURENT

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

WE PAY \$100

For a single stamp like this. We pay \$100 to the owner of each of our postage stamps issued between 1900 and 1950. Look up your old stamps and see how many you can find. We will pay you \$100 for each one. Send for the list of stamps.

Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

Nous devrions éviter

tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.

Nous devrions manger

tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.

Nous ne devrions boire

que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL

Canada Registry Co.,

Limited.

Bureau Principal : 20 rue St-Alexis, Montréal.

DEPENSE ANNUELLE, \$1.00 SEULEMENT

Pas d'Examen Médical — Pas de Cotisation —
Pas d'Autres Frais

Quelques-uns des Avantages Offerts

Aide, Soins et Assistance En Cas d'Accidents, de
donnés immédiate- Maladies, Evanouisse-
ment, aux frais de la ments ou de Mort.
Compagnie.

Identification immédiate et notification aux amis, qui peuvent l'être par télé-
phone, télégraphe ou câble.

Identification immédiate aux Banques, Hôtels, Bureaux d'Express, de Poste
ou de Télégraphe, ou, dans le cas de fausse arrestation, au pays ou à l'étranger.

Vu que notre agent ne peut voir tout le monde, remplissez ce coupon, envoyez-
nous le avec Un Dollar et nous vous enverrons par le retour du courrier une
carte et un calopin d'identification, une médaille que vous fixez à votre trousseau
de clés, et une police d'assurance de cinq cents dollars contre les accidents de
bicyclette, de voyages, soit en voiture, en tramway, en bateaux, en chemin de fer,
élévateurs, etc., police émise par la Canada Accident Assurance Co., et une indem-
nité hebdomadaire de \$6 00.

Nom..... Age.....
Occupation.....
Ville.....
Comté..... Province.....
Nom et Adresse.....
De la personne à avertir
en cas d'accident.

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Roulet No 1.—Caractère enjoué, ouvert et
rinc. Bonnes dispositions à l'amour, suscepti-
ble de se manifester très tard, cependant.

Jespe l'aimer un jour. Nature quelque
peu portée à l'affection, coquette et pour-
tant dispositions à aimer sérieusement.

Ere Linette.—Sens artistique. Nature bien-
veillante, sympathique et très délicate. Beau-
coup de tact et de discernement. Aptitudes
littéraires.

D'Artagnan Athos. Ambition et énergie.
Très bon courage physique. Peu de force mo-
rale par exemple et tendance à la colère.

Violetta a Rodolphe. Tempérament positif,
décidé et ferme. Bon pouvoir de persuasion.
Esprit subtil et calculateur. Économie.

Brian d'Herbe. Nature ardente, spontanée et
primésautière. Caractère indépendant et
grande curiosité. Ne vous plaignez pas petite
"Brian d'Herbe", vous êtes bien heureuse,
croyez-moi.

Joli cœur de 15 ans. Caractère entreprenant
quoiqu'un peu irrégulier. Nature ardente, tra-
vailleur de rêves ambitieux. Imagination quel-
que peu romanesque et exaltée.

Gaëlle. Amour du travail, sens pratique.
Vous manquez un peu de sincérité et de constan-
ce en amour. Ambition et activité.

Knight of Columbus. Énergie, activité et
persévérance. Caractère indépendant et légè-
rement excentrique. Délicatesse et ruse.

Pauperus Mentis. Sens pratique, entente
des affaires et amour du travail. Ambition et
tenacité. Nature quelque peu autoritaire.

Annette.—Timidité, réserve et simplicité
de goût. Ambition très modérée. Volonté peu
énergique. Merci à "Nap" pour tout les clients
qu'il veut bien m'envoyer.

Guitariste.—Délicatesse, jalousie et prudence.
Nature très ardente et très tenace dans le res-
sentiment comme dans l'application.

Desillusion.—Franchise, générosité et constan-
ce dans l'affection. Nature assez conciliante
quoique ferme. Pouvoir de persuasion.

Rose des bois No 11.—Votre nature est auto-
ritaire et très capricieuse. Votre cœur est gé-
néreux et sensible cependant. Talent musical.

Pharisac.—Esprit d'ordre et d'initiative.
Sens pratique et intelligence mercantile. Fran-
chise, générosité et bienveillance.

Constante dans le souvenir.—Impressionna-
ble et délicate nature. Sentiments pratiques.
Caractère discret et peu expansif quoique ten-
dre.

Frère Passepoil.—Imagination romanesque.
Enthousiasme. Manque de discrétion, de pru-
dence, de tact. Bonnes aptitudes musicales.

Jaine Arthur.—Votre nature est irrégulière
et versatile. Vous aimez le théâtre, le "sport",
les aventures extraordinaires et les voyages.

Capitaine Lettarbair.—Caractère positif et
déterminé. Volonté tenace et puissante. Na-
ture faite pour le commandement. Franchise.

Canadienne Erice.—Sens littéraire. Imagi-
nation active, caractère entreprenant. Bonté,
douceur, sensibilité. Caractère bienveillant.

Son Père.—Nature conciliante. Caractère
pacifique, peu entreprenant et peu ambitieux.

Volonté facilement contrôlable. Peu de sensi-
bilité.

Blondinette No 2.—Économie domestique,
activité, amour de l'ordre et habileté exécuti-
ve. Bonnes dispositions à l'amour.

St Pierre de Michéon.—Audace, originalité
et présomption. Bonne entente des affaires.
Tendance au scepticisme et au sarcasme.

John N. T.—Votre écriture montre quelque
peu d'astuce et de ruse, une grande entente des
affaires et une volonté très forte et active.

Augustine.—Vous me mettez dans une situa-
tion vraiment embarrassante, ma chère enfant.
Quoi, vous voulez que je vous dise comme ça
tous vos grands défauts. Allons! vous êtes
curieuse, sournoise, gourmande, capricieuse
et pas coquette du tout.

Vocation.—Caractère un peu irrégulier et in-
décis. Timidité, réserve et délicatesse. Bonnes
aptitudes musicales et goûts artistiques.

Jeune veuf.—Vous êtes d'une nature enjouée,
vive et tout-à-fait sympathique et persévérante.
Assez bonnes dispositions à l'amour.

Seule L.—Volonté peu forte et incapable
d'aucune initiative. Manque absolu de perspi-
cacité. Imagination très ardente et romanes-
que.

Marietta.—Tempérament froid et nature
peu expansive, susceptible de fortes affections,
cependant. Prudence, discrétion, et pouvoir
d'observation.

Opr. R. C.—Caractère enthousiaste, ardent
et passionné. Très grande ambition mais peu
de persévérance. Esprit observateur et subtil.

Du plaisir au bonheur.—Caractère irrégu-
lier, indécis et souvent porté à la mélancolie.
Imagination ardente et quelque peu capri-
cieuse.

1er septembre 1887.—Votre nature est rusée,
ombrageuse et délicate. Très ambitieuse, vous
ne reculez devant aucun obstacle quand il
s'agit d'atteindre un but.

Britannia Mills.—Ce spécimen démontre
une nature positive, déterminée et très entre-
prenante. Une grande force morale et beaucoup
de persévérance dans les résolutions.

Ignoré.—Goût pour le théâtre, le "sport" et
les amusements mondains. Cœur sensible et
affectueux. Bonnes aptitudes pour la musique.

Julie Bonbon.—Nature superficielle et insou-
ciante. Bonnes dispositions amoureuses et
constance. Sensibilité peu apparente.

Cécile à la mode.—Franchise, confiance, spon-
tanéité et générosité. Caractère peu timide
mais tout-à-fait sympathique. Sens littéraire.

Louissette.—Nature passionnée, rêveuse, exal-
tée et extrêmement impressionnable. Grande
spontanéité et constance dans l'affection.

Marie des Fleurs.—Tempérament vif, tout
d'une pièce et un peu enclin à la colère. Carac-
tère très entreprenant mais peu persévérant.

R. A. B.—Économie domestique et amour de
l'ordre. Caractère assez actif mais légèrement
opiniâtre. Imagination active.

Rocambo 2.—Intelligence mercantile. Es-
prit actif, entreprenant et progressif. Amour
de l'étude et bon pouvoir d'observation.

Micheline.—Votre écriture révèle une nature
désintéressée, insouciante et très confiante. Un
caractère crédule, mais du reste peu curieux.
De bonnes dispositions à l'amour.

L'Ami de Jos.—Volonté très tenace et extrê-
mement ambitieuse. Aucun sacrifice ne devra
vous coûter pour arriver à vos fins. Sens pra-
tique.

Rose desséchée.—Quelques aptitudes musi-
cales sont apparentes dans ce spécimen d'écri-
ture. Un tempérament nerveux et excitable
au suprême degré.

Lis d'Eau.—Orgueil et présomption. Nature
autoritaire et caractère absolu. Sensibilité peu
apparente. Énergie et pouvoir de persuasion.

Petit Loup.—Nature très vive et très impé-
tueuse. Très grande intensité de sentiments.
Peu d'empire sur soi-même et peu de persévé-
rance.

Cadix IX-L.—Intelligence mercantile. Sen-
sualité et égoïsme. Bon courage physique et
hardiesse. Aucune disposition amoureuse appa-
rente.

Violette.—Votre nature est quelque peu su-
perficielle, affectueuse et sympathique cepen-
dant. Vous manquez d'ordre et de sens pra-
tique.

My Starling 10.—Vous manquez d'initiative
et de courage. Votre imagination est vive,
enthousiaste et un peu capricieuse. Timidité ex-
cessive.

D. L. de L.—Originalité, indépendance de
caractère et activité d'esprit. Nature ambi-
tieuse, très entreprenante et audacieuse.

La Fliche.—Générosité, franchise, sympa-
thie. Bonnes dispositions à l'amour. Spontané-
té, constance et sincérité dans l'affection.

(A Suture.)

Bibliographie (1)

Reçu, par l'intermédiaire de la sœur de
l'auteur : *Un Tour de patins, Valse souve-
nir*, composée par Mlle Amintha Plouf.
Cette gracieuse composition musicale, dédiée
aux membres du patinoir "Le Montagnard",
est absolument digne de l'excellente pianiste
et compositeur, déjà bien connue du public
Montréalais par plusieurs morceaux à succès.

Un Tour de Patins sera bientôt chez toute
personne possédant un piano et jalouse
d'encourager un talent qui, quoique nais-
sant, s'est déjà fait connaître par des com-
positions de premier ordre lesquelles, bien
que savamment et brillamment conçues dans
un style impeccable, sont néanmoins à la
portée de tous.

Nous ne pouvons que recommander l'œu-
vre nouvelle de Mlle Amintha Plouf à toutes
celles de nos lectrices qui ne la posséde-
raient pas encore.

L. P.

Petite Correspondance

A. B., *Lac Témiscamingué.*—Reçu votre
envoi. Merci. Paraîtra dans un prochain
numéro.

GUÉRISON RAPIDE

Quelques doses de *Baume Rhumal* prises
au début d'un rhume amènent une guérison
rapide, sans souffrance. 43

(1) *Un Tour de Patins, Valse Souvenir* pour piano
par Mlle Amintha Plouf, publié par J. A. Hurléau,
1620 rue Ste-Catherine, Montréal.

J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et
tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes.
Poses artistiques. . . .

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.

Concours de Bébés du Samedi

Coupon No 3

NUMERO D'ORDRE.....

Inscrivez ci-dessus le numéro d'ordre
du bébé que vous voulez favoriser, dé-
tachez le coupon et conservez-le pour
l'adresser, au plus tard le 1er juillet
1899, sous enveloppe portant la suscrip-
tion "Concours de Bébés", aux bureaux
du journal le SAMEDI.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 45

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la
date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec pa-
rafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME
T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudo-
nyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n^o,
l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Une vraie Montre Waltham de **\$25**

POUR \$9.50 Pour Dame ou Monsieur

Il ne vous en coutera pas un sou pour l'examiner



Nous venons d'acheter, argent comptant, a raison de 60 centins dans la piastre, tout le stock d'une maison de commerce en gros qui se trouvait en grand bon d'argent. La montre que nous annonçons a de véritables mouvements Waltham, avec un boîtier plaqué en or de 11 karats et nous la garantissons 20 ans. Les montres semblables sont vendues partout par les bijoutiers de \$25 à \$30.

Notre Grande Offre. — Envoyez-nous 50 centins et nous vous adresserons une de ces montres pour dame ou monsieur, à boîte ouverte ou fermée, et ce au plus proche bureau d'Express. Vous pourrez l'examiner et, si vous la trouvez exactement telle que nous l'annonçons, payez à l'agent la balance de \$9.00 et prenez votre montre. Si la montre n'est pas telle qu'annoncée, retournez-nous-la et nous vous renverrons votre argent. Pour notre honorabilité, nous vous référons à l'agent de la "Dominion" ou "Canadian Express Company". Nous sommes une honnête maison de commerce et nous vendons des montres à plus bas prix que n'importe quelle autre maison de commerce en Amérique. Si le plein montant accompagne votre ordre, nous vous ferons cadeau d'une magnifique chaîne en or plaqué, pour dame ou monsieur, et nous vous adresserons par la poste, franco et enregistrée, la montre dont nous vous garantissons la livraison. Si vous nous donnez une commande de six montres, nous vous en donnerons une gratis pour votre dérangement.

Envoyez l'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

THE STANDARD SILVERWARE CO.

246 Rue St-Jacques, Montreal

TOUT SE SUIVAIT

Madame (qui revient de chez une amie).—Ah, Jean, la maison neuve des Fétard est beaucoup plus jolie et plus grande que la nôtre!
Lui.—Certainement, ma chère, et leurs hypothèques aussi.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 175



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

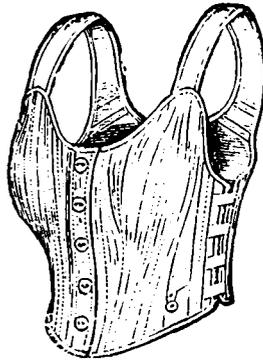
Ont trouvé la solution juste: Mme G Seguin, Mlle R H, MM A Asselin, W A Bernari, A Bisailon, E Brosseau, E Dubuc, W Laperle, J Lussier, A Payette, P O Richard, O Warming (Montréal); J W Routhier (Ottawa); W Deschamps (Québec); Mlle J Morin, MM L A Cadorette, M P Morin, C C Routhier, G Siros (St Hyacinthe); M E Derostors (Brunswick, Maine); MM L D Chabot, J A Letourneau, J D Thibault (Fall River, Mass.); Mlle M St Hilaire (Lewiston, Me); Mme J S Aubin, C Caron (Lowell, Mass); Derbès (Nouvelle Orléans, La).

Dubuc, 36 Voltigeurs, W Laperle, 135 Duferin, Mlle R H, 123 Hôtel de Ville (Montréal); J D Chabot, 85 Portland (Fall River, Mass); Mlle F Morin (St Hyacinthe, Q).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de:



Corset 'Négligé'
 Très simple, avec élastique dans les côtes, sous-acier en fer blanc, en usage avant dejeuner et porté par les personnes qui n'ont pas de corset ordinaire.
 Tailles: 18 à 20
 Prix: \$1.50
 J. B. A. LANGUET
 152 St Laurent
 MONTREAL

SI LES GENS

Qui ont besoin ou qui pensent avoir besoin d'un tonique au printemps essayent un bain turc suivi d'un séjour de quelques minutes dans notre bain à vapeur, le résultat leur sera toute une révélation. Notre établissement de bains est le seul où, outre le bain turc ordinaire, vous pouvez prendre un bain à vapeur.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry
 JOURS DES DAMES. Le lundi matin et le mercredi après-midi.
 W. G. Townsend, Gérant.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMÉDIAT

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

VIN St-Lehon

Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Souls Agents pour le Canada.



ELDORADO

Café-Concert Français

Etablissement unique en ce genre à Montreal.

Semaine commençant le 2 AVRIL

Programme entièrement renouvelé

Splendide partie de chant par une pléiade d'artistes des grands Concerts de Paris et St-Petersbourg.

Le désopilant Vaudeville

ON DEMANDE UN SUJET

Et la charmante Operette:

La Fièvre Phylloxérique

En matinée, la représentation ne comporte que l'une des pièces au programme.

TOUS LES JOURS! Matinée... à 2 heures
 Soirée... à 8 heures

Entrée: 10 cents

Place aux Loges, 25c; Loge entiere, \$1.00

Réservez les loges par Téléphone 1411, 1412
 Le meilleur orchestre de Montreal. Consommation de choix

Directeur-Propriétaire: A. ROYON,
 F. A. BILLOREAU,
 Réserveur: S. DURANTEL

—Quels étaient les personnes de la mythologie dont la voix portait le plus loin?
 —C'étaient les *Parues*.

IDLE FORTUNES.

Great Sums of Money in Old Stamps
 Waiting the Finder.

By J. F. McClannan, St. Louis, Mo., U.S.A.

Few people know that many of the old stamps lying idle on letters and papers of by-gone days, in their old trunks and garrets, are worth large sums of money. Many of the readers of this paper have locked away somewhere old stamps that are worth from ten to a hundred dollars each, and may be readily turned to cash. Handsome reward has frequently met the hunter of old-stamps, a case of recent occurrence being that of the janitor of the Louisville, Ky., Court House, who received several thousand dollars for stamps found among waste paper, which had been consigned to the scrap basket to be burned.

Among the most valuable of these old stamps is the famous "Cornell" stamp shown in illustration No. 1, issued by Post



No. 1

Master Cornell at New Brunswick in 1841 which are worth \$25.00 each. \$50.00, if in original envelope. The Canadian stamp of 1851-1852 12 pence, black, shown in illustration



No. 2

No. 2 is very rare, and readily brings \$50.00 whether used or new. Another stamp which you may find and which will bring you \$50.00 if you do, is the Nova Scotia, one-shilling, violet color, issued in 1851, and which is shown in illustration No. 3.



The stamp-hunter will quickly become fascinated with the work, besides enjoying a profitable reward. The best way to go about it is to first ransack your old trunk, garret, and closet for the letters and papers of forty odd years ago; go amongst your neighbors and get what they have, and, if possible, get permission to search what you can from old letters and papers in the Court House; then send them all together, to some reliable dealer, who will cheerfully sort them over, appraise them, and notify you of their cash value, which you can either accept or they will return the stamps as you direct.

A little trouble looking up these old stamps during the winter months would lift many a mortgage.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'École Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Celui qui a fait le bien en son temps a travaillé pour les siècles - A. SCHILLER.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 177



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LA BRASSERIE DE LOWENBRAU (ALLEMAGNE).

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 12 avril, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

60 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^o CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES

(Composées) **De McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etoardissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896. **48 RUE ST-LAURENT.**

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers **Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.

Les Rasoirs de Sureté "Star"
Employés par mer et par terre.

Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.

SECHOIRS A RIDEAUX
Prix, \$2.50 à \$4.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier

6 RUE ST-LAURENT
Tel. Main 1914.

FAITES USAGE DE LA

GOMME DU D^r ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrete le mal en deux minutes

Prix, **10c**

EN VENTE PARTOUT

MALADIES DE LA PEAU

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède infallible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

—Baptiste, cette lampe fuine encore!

—Dame, Monsieur n'ignore pas quelle peine on a à se défaire des mauvaises habitudes.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.